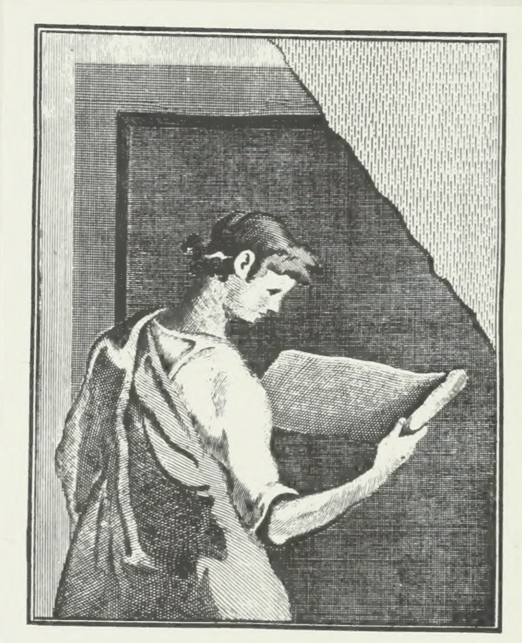




1884

PARIS-SALON

PARIS. — IMPRIMERIE E. BERNARD & Cie, 71, RUE LACONDAMINE.

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

1884

PAR LES PROCÉDÉS PHOTOTYPIQUES

DE

E. BERNARD & Cie

1er Volume contenant 40 phototypies et Vignettes artistiques



PARIS

E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS - ÉDITEURS

4, rue de Thorigny, et 71, rue Lacondamine

1884

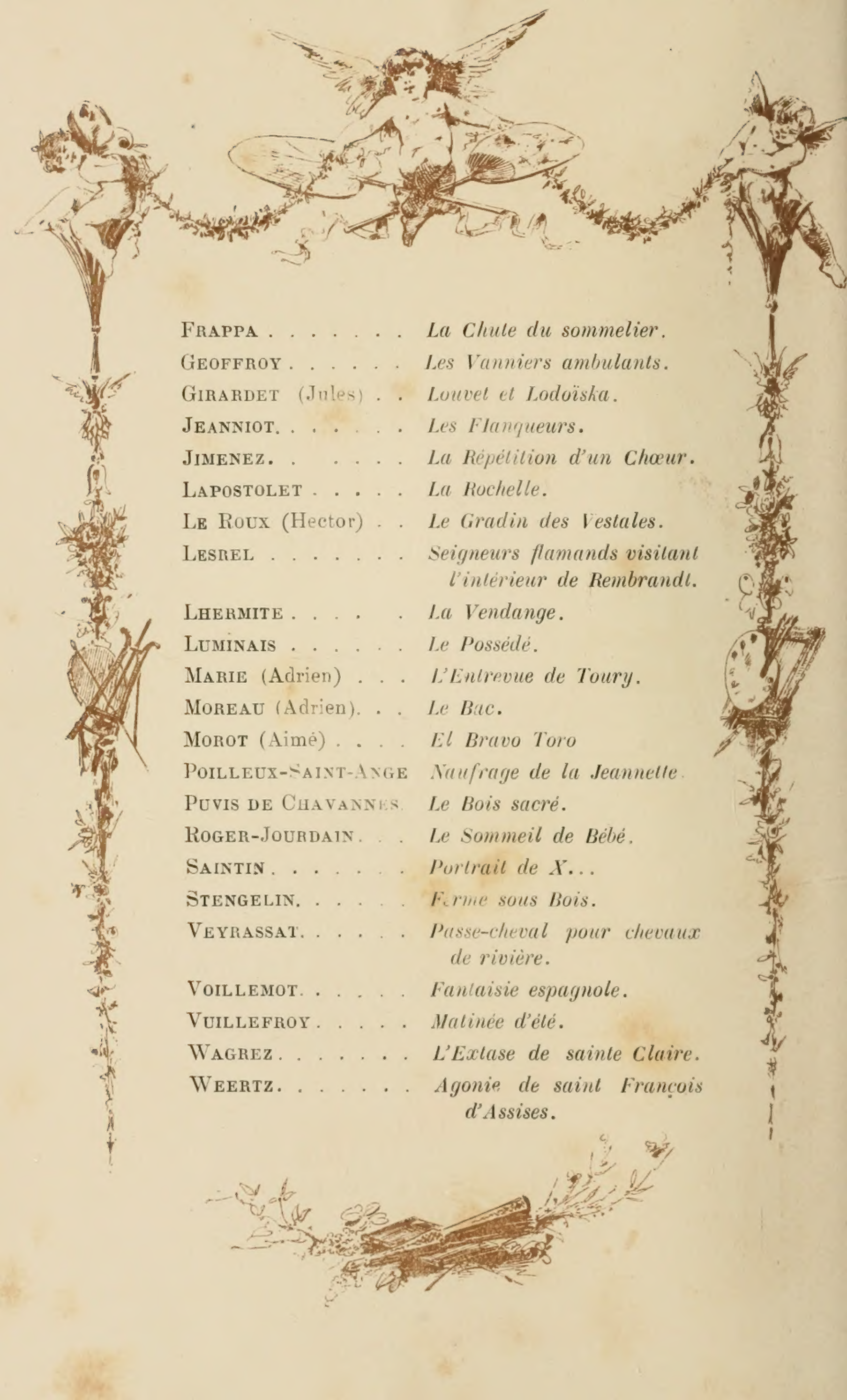




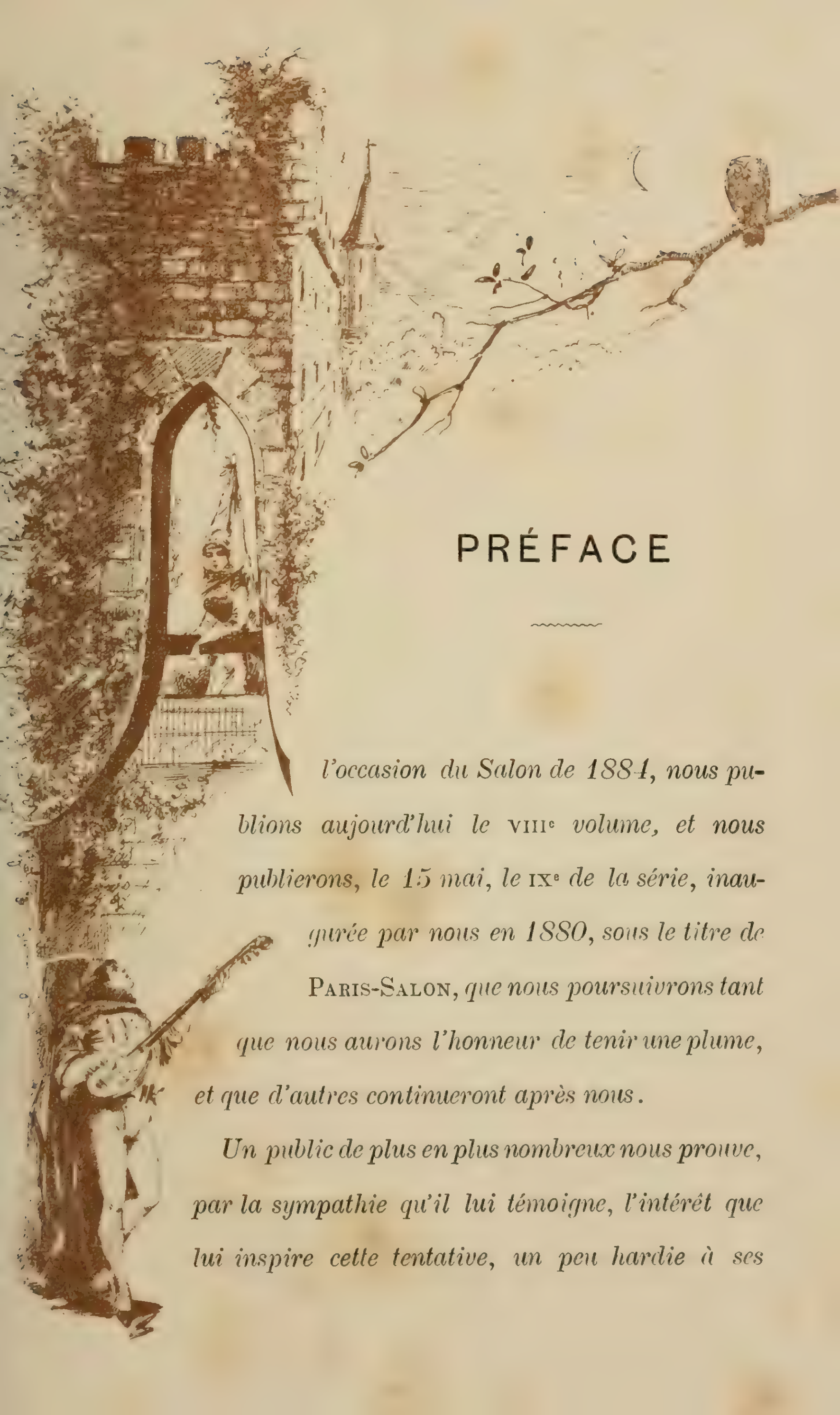
TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS D'AUTEURS



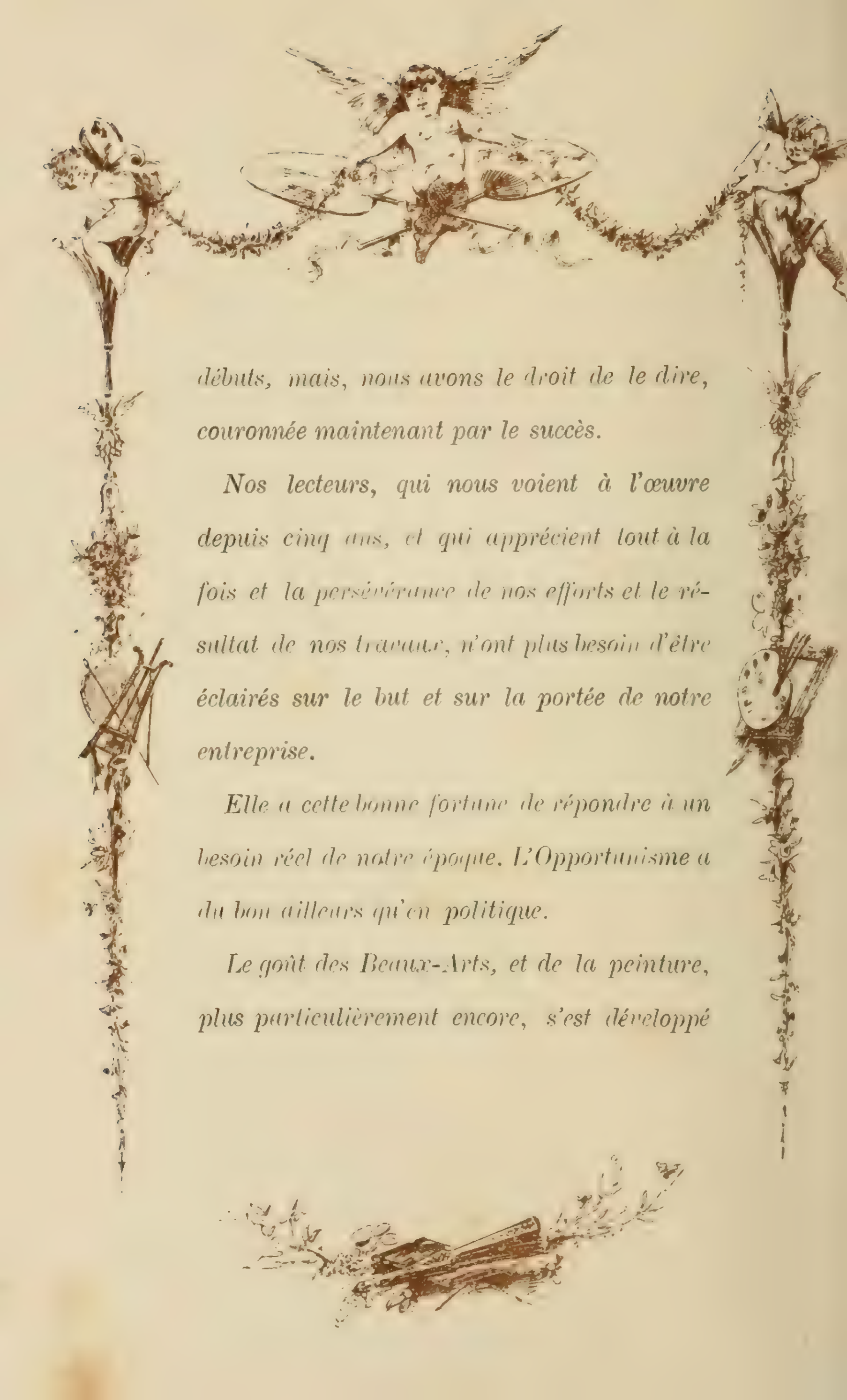
Frappa	*La Chute du sommelier.*
Geoffroy	*Les Vanniers ambulants.*
Girardet (Jules) . .	*Louvet et Lodoïska.*
Jeanniot.	*Les Flanqueurs.*
Jimenez.	*La Répétition d'un Chœur.*
Lapostolet	*La Rochelle.*
Le Roux (Hector) . .	*Le Gradin des Vestales.*
Lesrel	*Seigneurs flamands visitant l'intérieur de Rembrandt.*
Lhermite	*La Vendange.*
Luminais	*Le Possédé.*
Marie (Adrien) . . .	*L'Entrevue de Toury.*
Moreau (Adrien). . .	*Le Bac.*
Morot (Aimé)	*El Bravo Toro*
Poilleux-Saint-Ange	*Naufrage de la Jeannette.*
Puvis de Chavannes.	*Le Bois sacré.*
Roger-Jourdain. . .	*Le Sommeil de Bébé.*
Saintin	*Portrait de X...*
Stengelin.	*Ferme sous Bois.*
Veyrassat.	*Passe-cheval pour chevaux de rivière.*
Voillemot.	*Fantaisie espagnole.*
Vuillefroy	*Matinée d'été.*
Wagrez	*L'Extase de sainte Claire.*
Weertz.	*Agonie de saint François d'Assises.*



PRÉFACE

A l'occasion du Salon de 1884, nous publions aujourd'hui le VIIIe volume, et nous publierons, le 15 mai, le IXe de la série, inaugurée par nous en 1880, sous le titre de PARIS-SALON, que nous poursuivrons tant que nous aurons l'honneur de tenir une plume, et que d'autres continueront après nous.

Un public de plus en plus nombreux nous prouve, par la sympathie qu'il lui témoigne, l'intérêt que lui inspire cette tentative, un peu hardie à ses

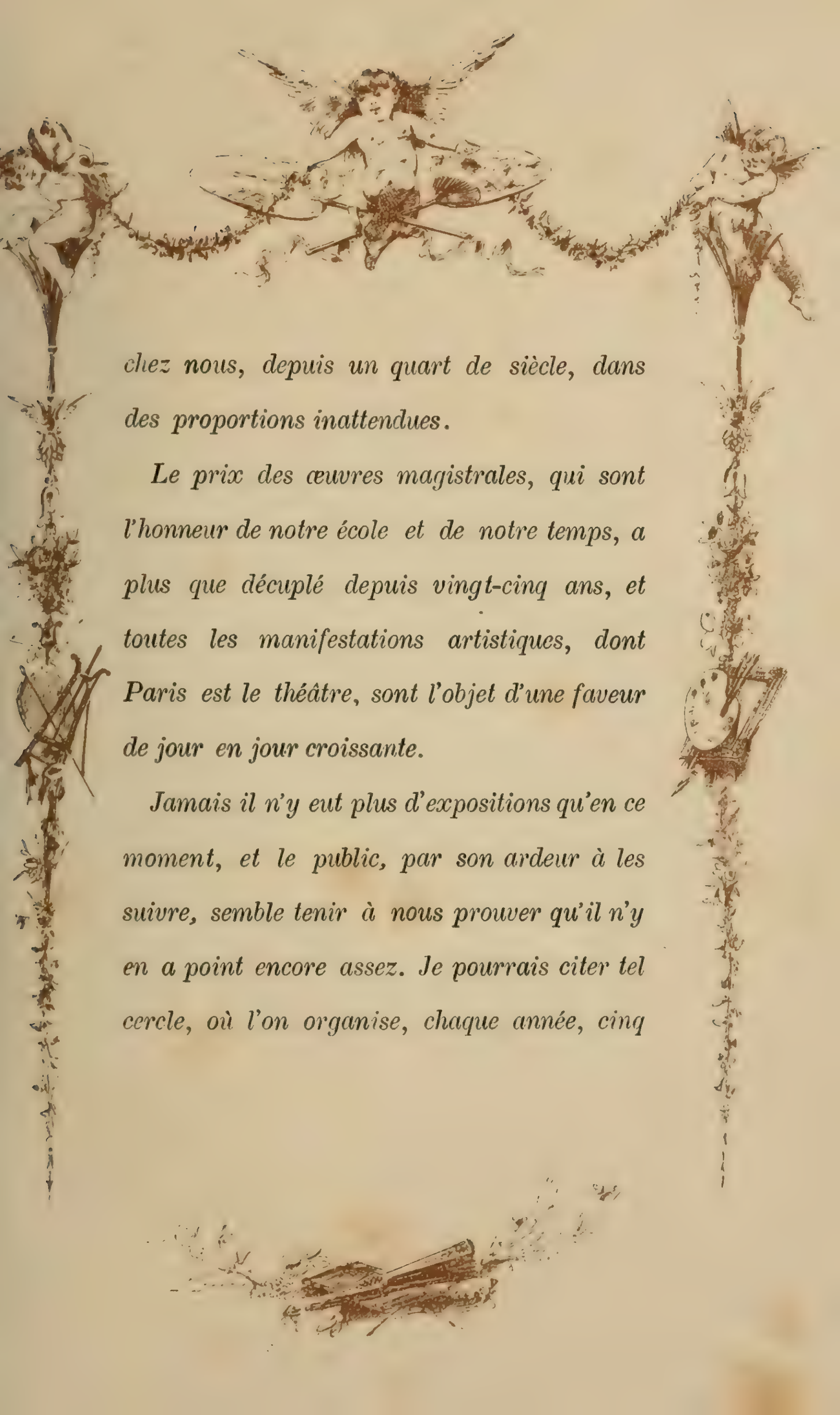


débuts, mais, nous avons le droit de le dire, couronnée maintenant par le succès.

Nos lecteurs, qui nous voient à l'œuvre depuis cinq ans, et qui apprécient tout à la fois et la persévérance de nos efforts et le résultat de nos travaux, n'ont plus besoin d'être éclairés sur le but et sur la portée de notre entreprise.

Elle a cette bonne fortune de répondre à un besoin réel de notre époque. L'Opportunisme a du bon ailleurs qu'en politique.

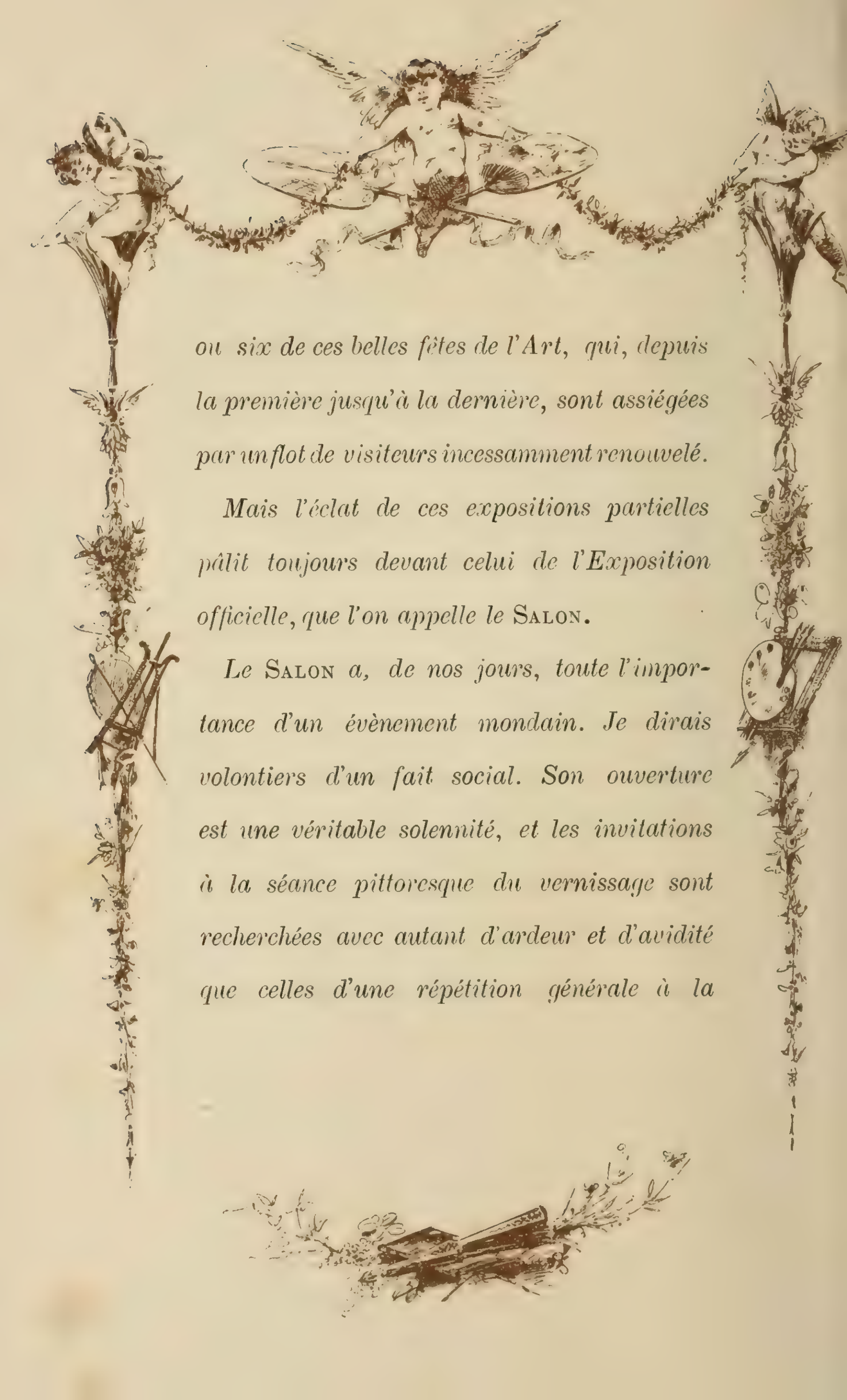
Le goût des Beaux-Arts, et de la peinture, plus particulièrement encore, s'est développé



chez nous, depuis un quart de siècle, dans des proportions inattendues.

Le prix des œuvres magistrales, qui sont l'honneur de notre école et de notre temps, a plus que décuplé depuis vingt-cinq ans, et toutes les manifestations artistiques, dont Paris est le théâtre, sont l'objet d'une faveur de jour en jour croissante.

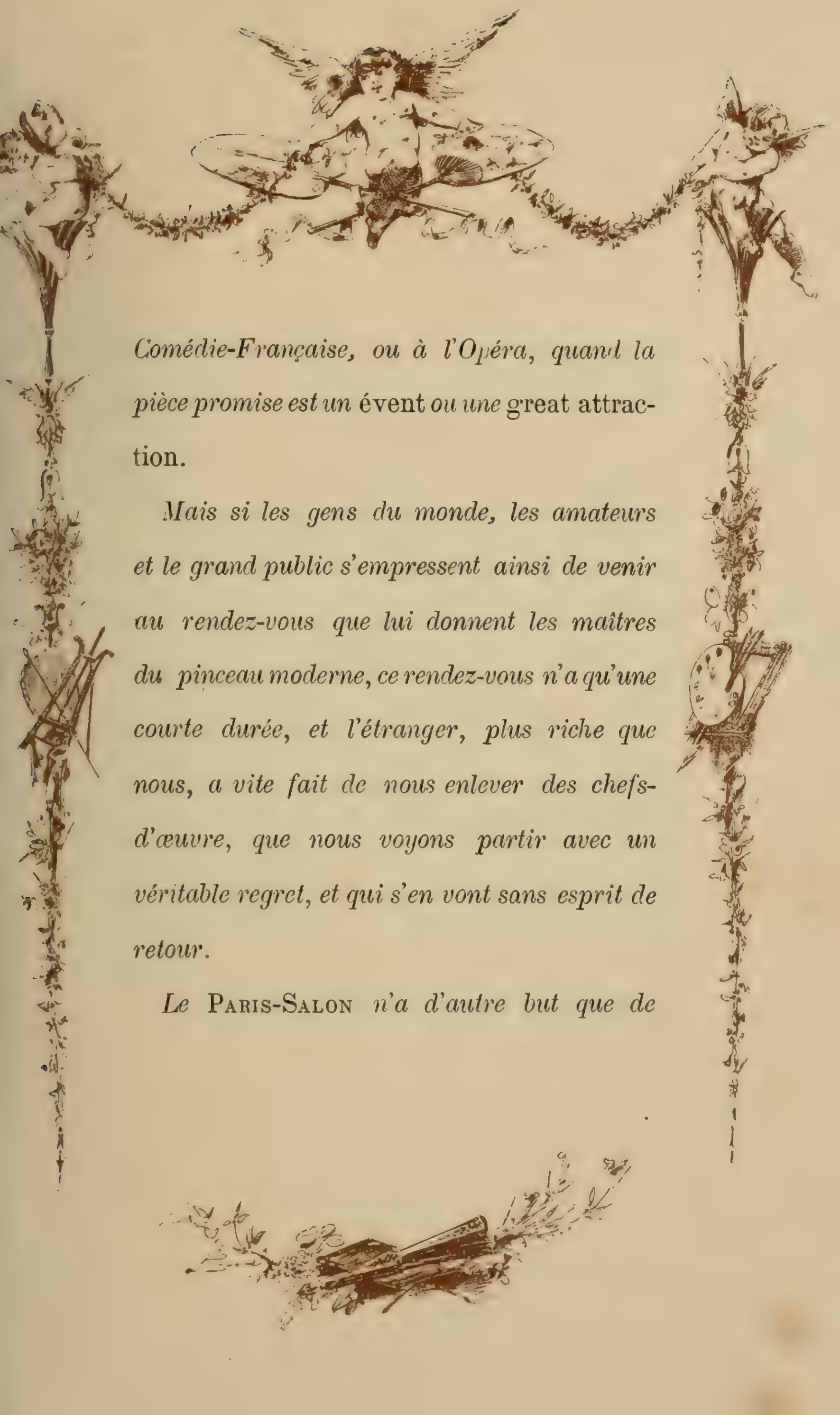
Jamais il n'y eut plus d'expositions qu'en ce moment, et le public, par son ardeur à les suivre, semble tenir à nous prouver qu'il n'y en a point encore assez. Je pourrais citer tel cercle, où l'on organise, chaque année, cinq



ou six de ces belles fêtes de l'Art, qui, depuis la première jusqu'à la dernière, sont assiégées par un flot de visiteurs incessamment renouvelé.

Mais l'éclat de ces expositions partielles pâlit toujours devant celui de l'Exposition officielle, que l'on appelle le SALON.

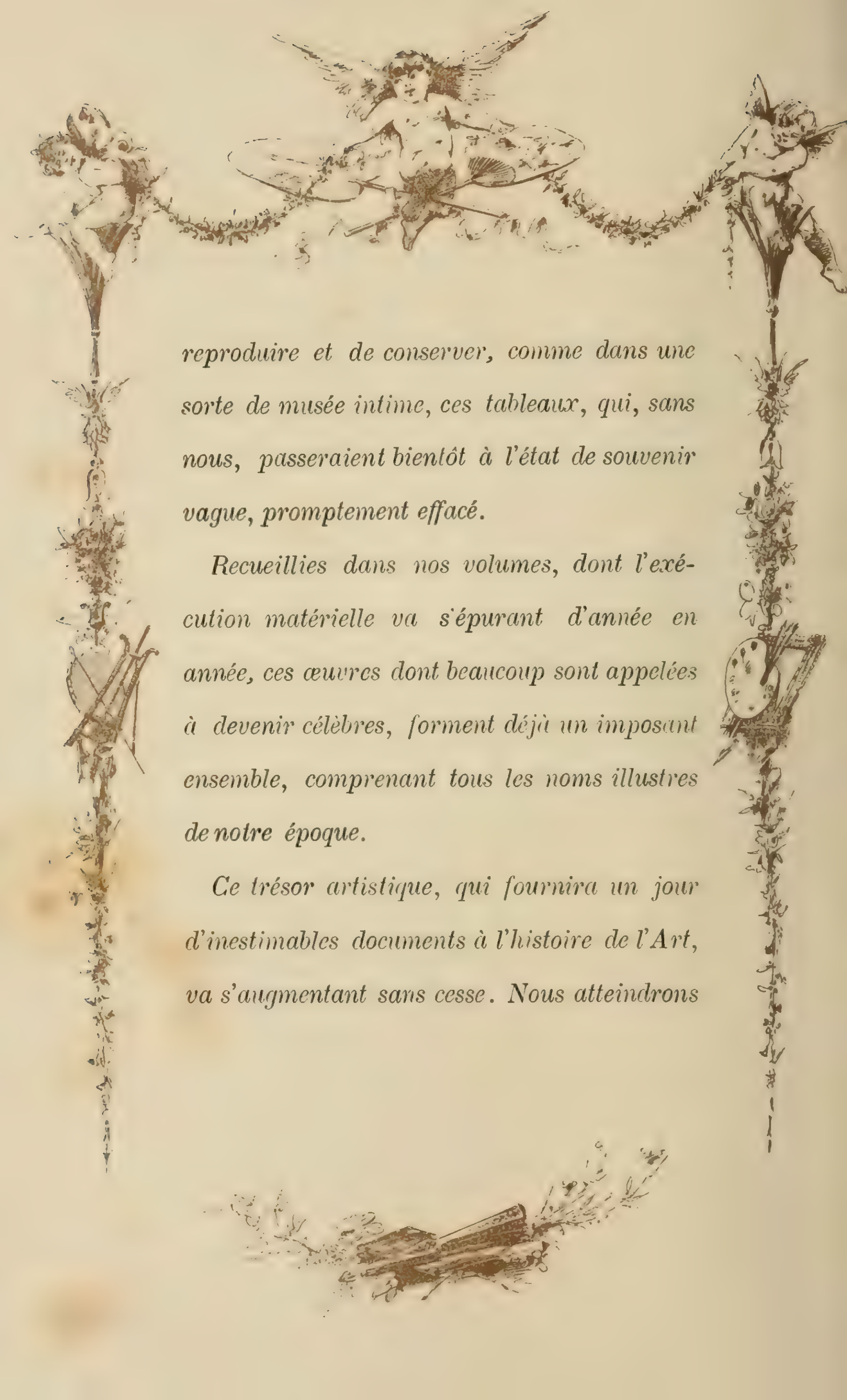
Le SALON *a, de nos jours, toute l'importance d'un évènement mondain. Je dirais volontiers d'un fait social. Son ouverture est une véritable solennité, et les invitations à la séance pittoresque du vernissage sont recherchées avec autant d'ardeur et d'avidité que celles d'une répétition générale à la*



Comédie-Française, ou à l'Opéra, quand la pièce promise est un évent *ou une* great attraction.

Mais si les gens du monde, les amateurs et le grand public s'empressent ainsi de venir au rendez-vous que lui donnent les maîtres du pinceau moderne, ce rendez-vous n'a qu'une courte durée, et l'étranger, plus riche que nous, a vite fait de nous enlever des chefs-d'œuvre, que nous voyons partir avec un véritable regret, et qui s'en vont sans esprit de retour.

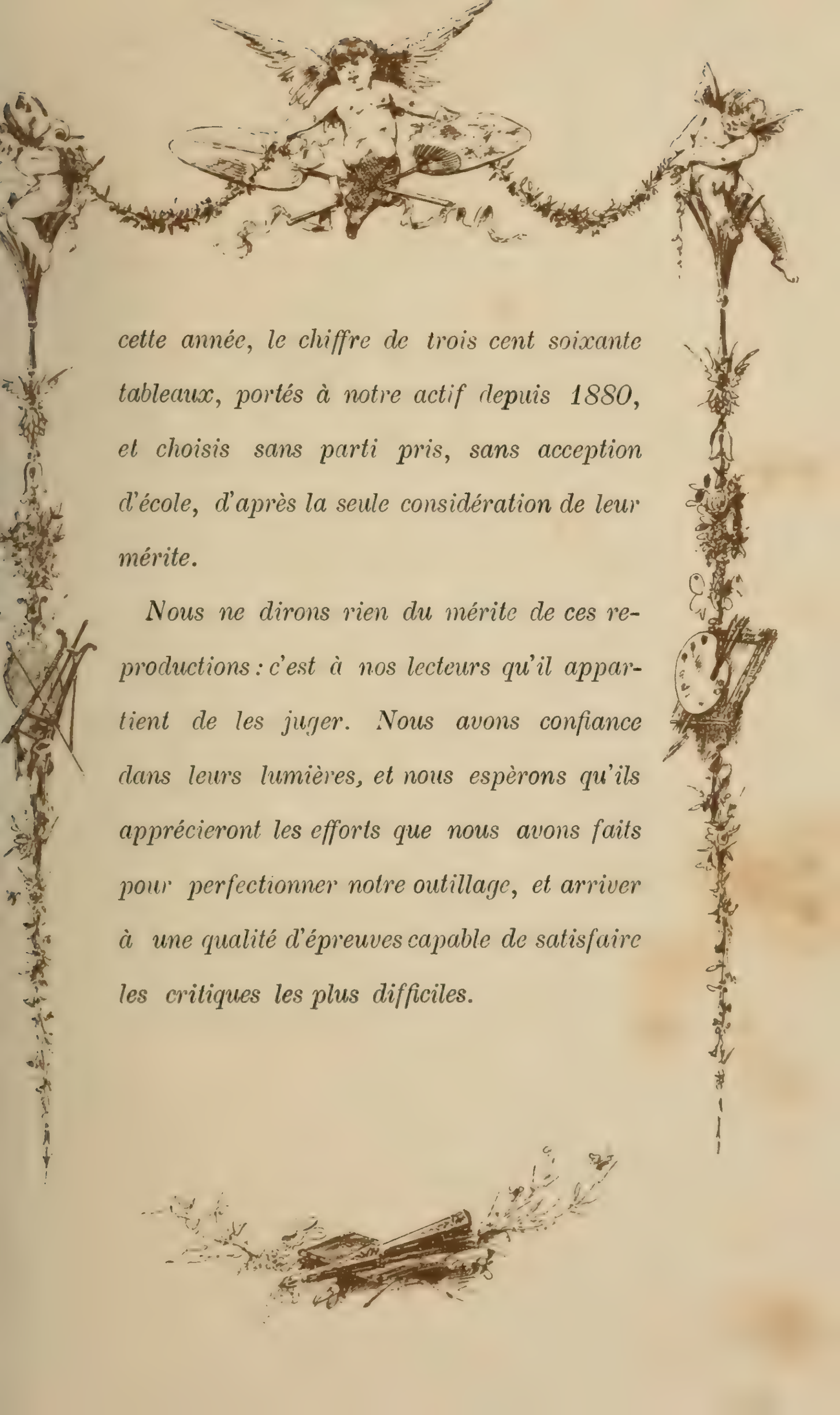
Le Paris-Salon *n'a d'autre but que de*



reproduire et de conserver, comme dans une sorte de musée intime, ces tableaux, qui, sans nous, passeraient bientôt à l'état de souvenir vague, promptement effacé.

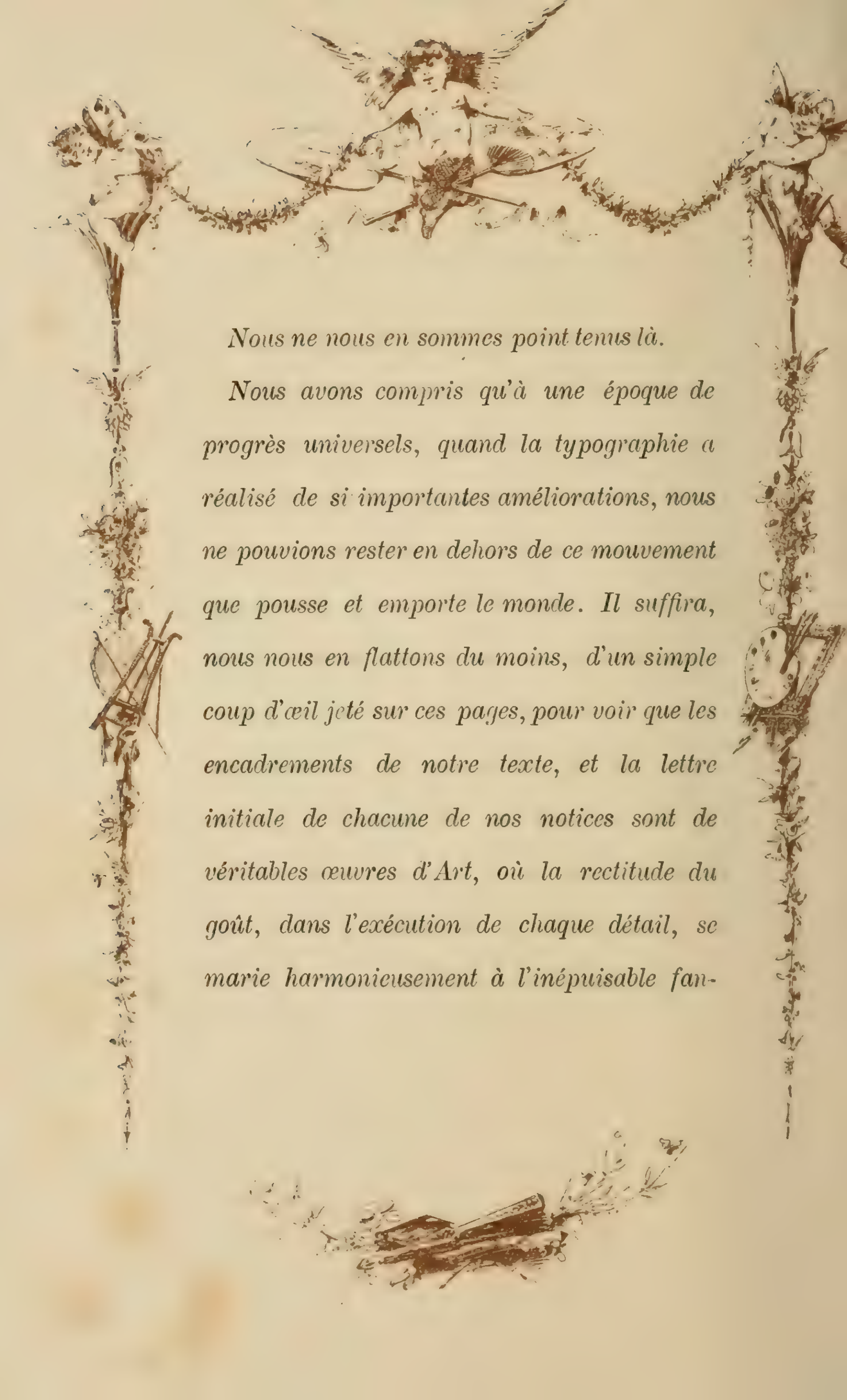
Recueillies dans nos volumes, dont l'exécution matérielle va s'épurant d'année en année, ces œuvres dont beaucoup sont appelées à devenir célèbres, forment déjà un imposant ensemble, comprenant tous les noms illustres de notre époque.

Ce trésor artistique, qui fournira un jour d'inestimables documents à l'histoire de l'Art, va s'augmentant sans cesse. Nous atteindrons



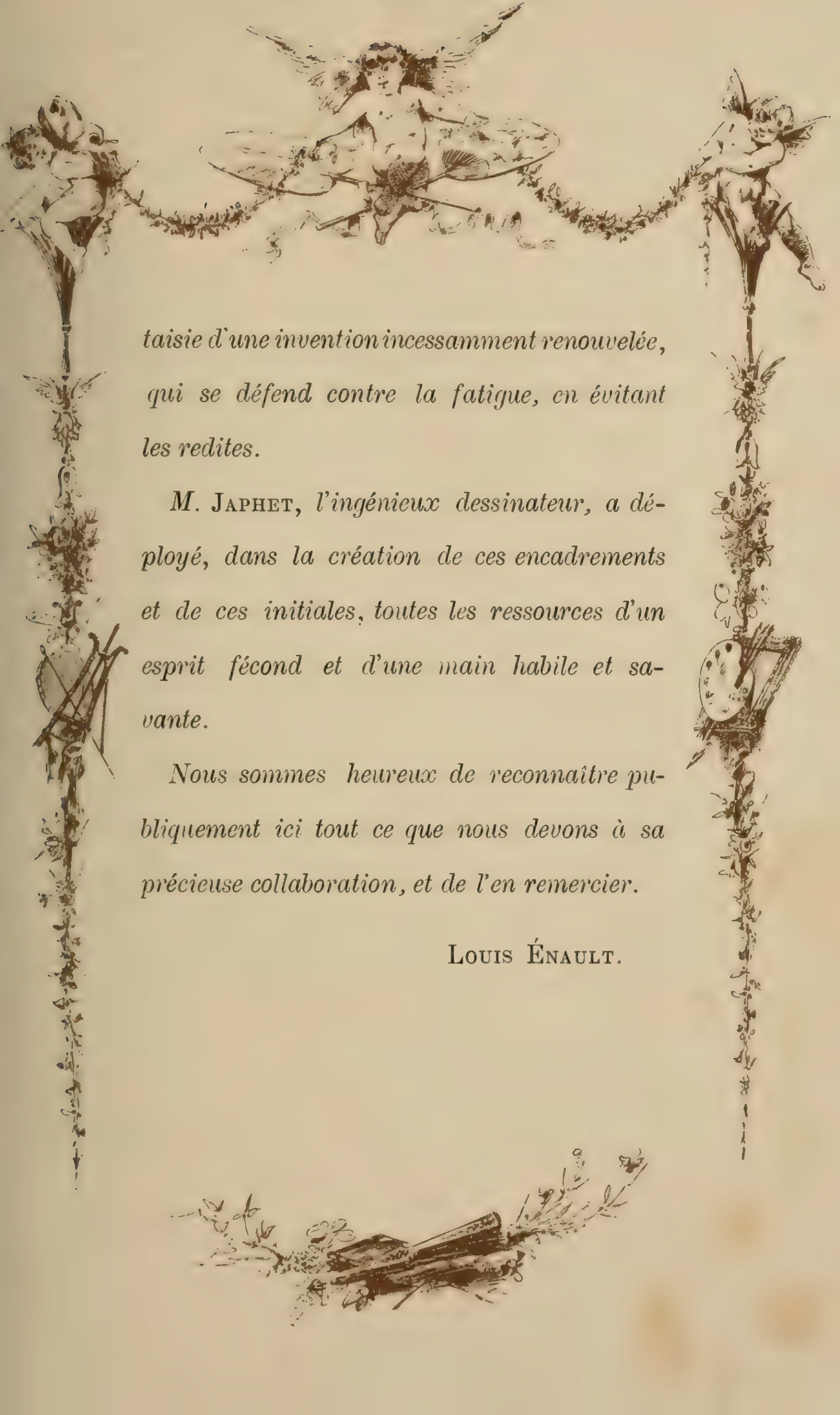
cette année, le chiffre de trois cent soixante tableaux, portés à notre actif depuis 1880, et choisis sans parti pris, sans acception d'école, d'après la seule considération de leur mérite.

Nous ne dirons rien du mérite de ces reproductions : c'est à nos lecteurs qu'il appartient de les juger. Nous avons confiance dans leurs lumières, et nous espèrons qu'ils apprécieront les efforts que nous avons faits pour perfectionner notre outillage, et arriver à une qualité d'épreuves capable de satisfaire les critiques les plus difficiles.



Nous ne nous en sommes point tenus là.

Nous avons compris qu'à une époque de progrès universels, quand la typographie a réalisé de si importantes améliorations, nous ne pouvions rester en dehors de ce mouvement que pousse et emporte le monde. Il suffira, nous nous en flattons du moins, d'un simple coup d'œil jeté sur ces pages, pour voir que les encadrements de notre texte, et la lettre initiale de chacune de nos notices sont de véritables œuvres d'Art, où la rectitude du goût, dans l'exécution de chaque détail, se marie harmonieusement à l'inépuisable fan-



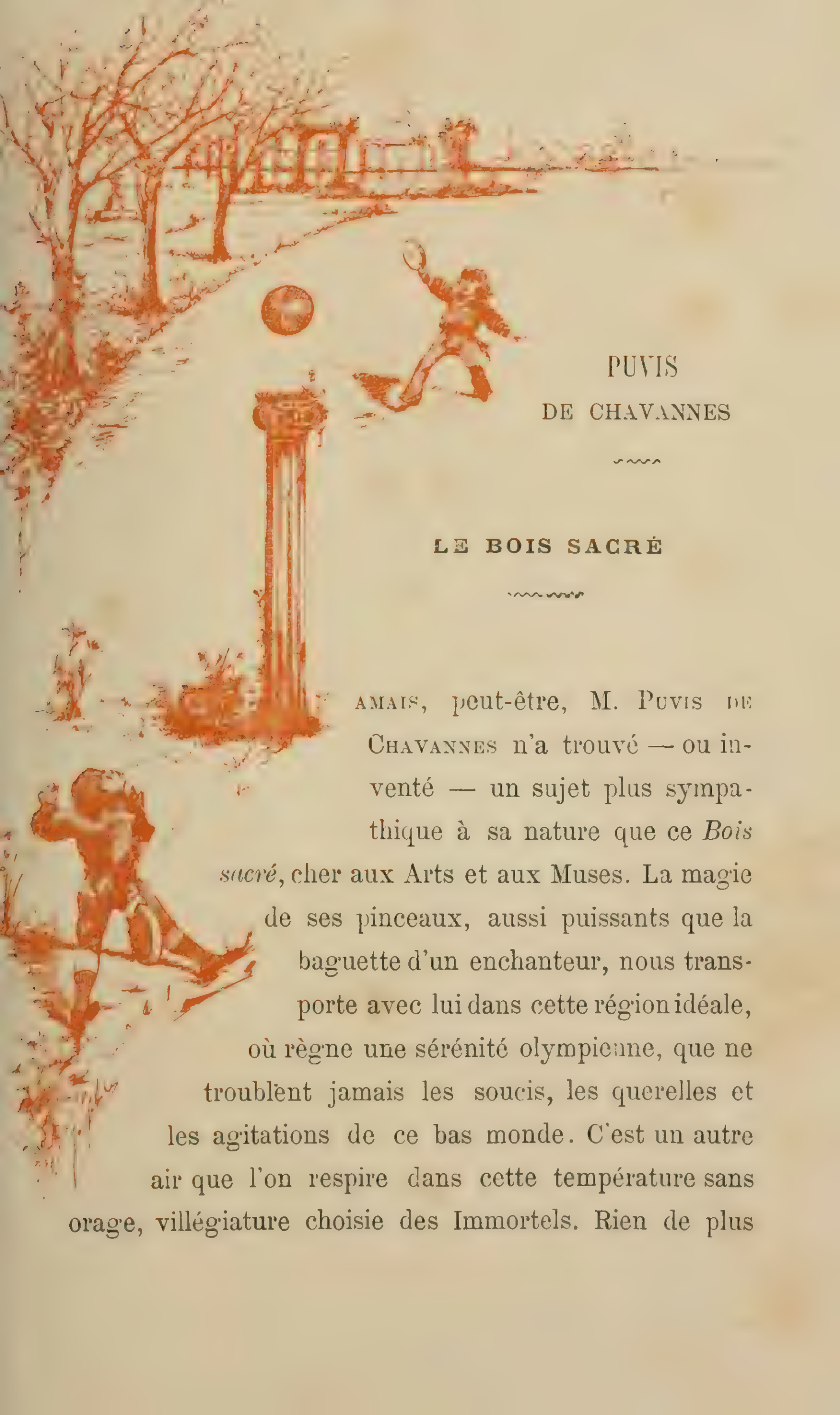
taisie d'une invention incessamment renouvelée, qui se défend contre la fatigue, en évitant les redites.

M. Japhet, *l'ingénieux dessinateur, a déployé, dans la création de ces encadrements et de ces initiales, toutes les ressources d'un esprit fécond et d'une main habile et savante.*

Nous sommes heureux de reconnaître publiquement ici tout ce que nous devons à sa précieuse collaboration, et de l'en remercier.

Louis Énault.

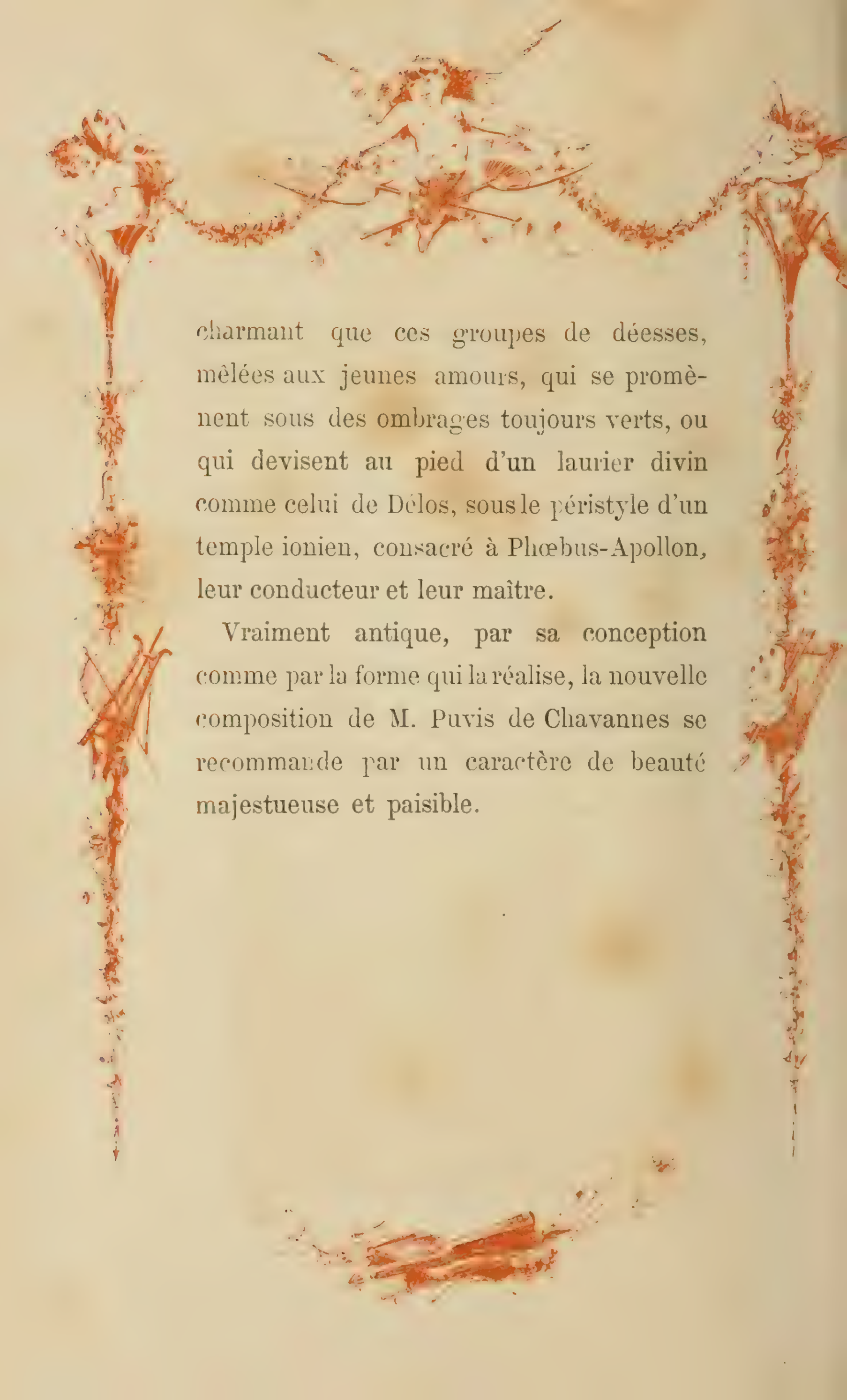




PUVIS DE CHAVANNES

LE BOIS SACRÉ

Jamais, peut-être, M. Puvis de Chavannes n'a trouvé — ou inventé — un sujet plus sympathique à sa nature que ce *Bois sacré*, cher aux Arts et aux Muses. La magie de ses pinceaux, aussi puissants que la baguette d'un enchanteur, nous transporte avec lui dans cette région idéale, où règne une sérénité olympienne, que ne troublent jamais les soucis, les querelles et les agitations de ce bas monde. C'est un autre air que l'on respire dans cette température sans orage, villégiature choisie des Immortels. Rien de plus



charmant que ces groupes de déesses, mêlées aux jeunes amours, qui se promènent sous des ombrages toujours verts, ou qui devisent au pied d'un laurier divin comme celui de Délos, sous le péristyle d'un temple ionien, consacré à Phœbus-Apollon, leur conducteur et leur maître.

Vraiment antique, par sa conception comme par la forme qui la réalise, la nouvelle composition de M. Puvis de Chavannes se recommande par un caractère de beauté majestueuse et paisible.



SAINTIN

PORTRAIT DE X...

On ne sait pas quel est le père de l'aimable baby, désigné au livret par cette impertinente lettre X, qui, en algèbre, signifie l'inconnu, et, comme la recherche de la paternité n'est pas encore autorisée par nos lois, nous n'avons aucune chance de la découvrir.

Mais il n'est pas nécessaire de le regarder à deux fois pour être certain qu'il est fils de bonne mère.

Tout est aristocratique dans sa petite personne, depuis ses cheveux, fins comme la soie grège qui sort du cocon, jusqu'à ses pieds étroits, mignons et cambrés.

Ce qui me plaît surtout dans ce petit X..., c'est qu'il est vraiment bien un enfant; il n'a pas honte de son âge, et s'y résigne, et ne pose pas pour le minuscule Monsieur, ce qui me le rendrait tout de suite insupportable. Je l'aime mieux comme le bon Dieu nous l'a fait, et comme l'artiste nous l'a peint, avec ses grands yeux ouverts et brillants; ses joues estompées d'un léger duvet de pêche; sa bouche, fraîche comme une fleur, et sa main inquiète, posée sur le cerceau qui va bientôt recommencer sa course circulaire. — Qui donc a prétendu qu'il n'y avait plus d'enfants?

Il y en a toujours.... dans les tableaux de M. Saintin.





LESREL

SEIGNEURS FLAMANDS

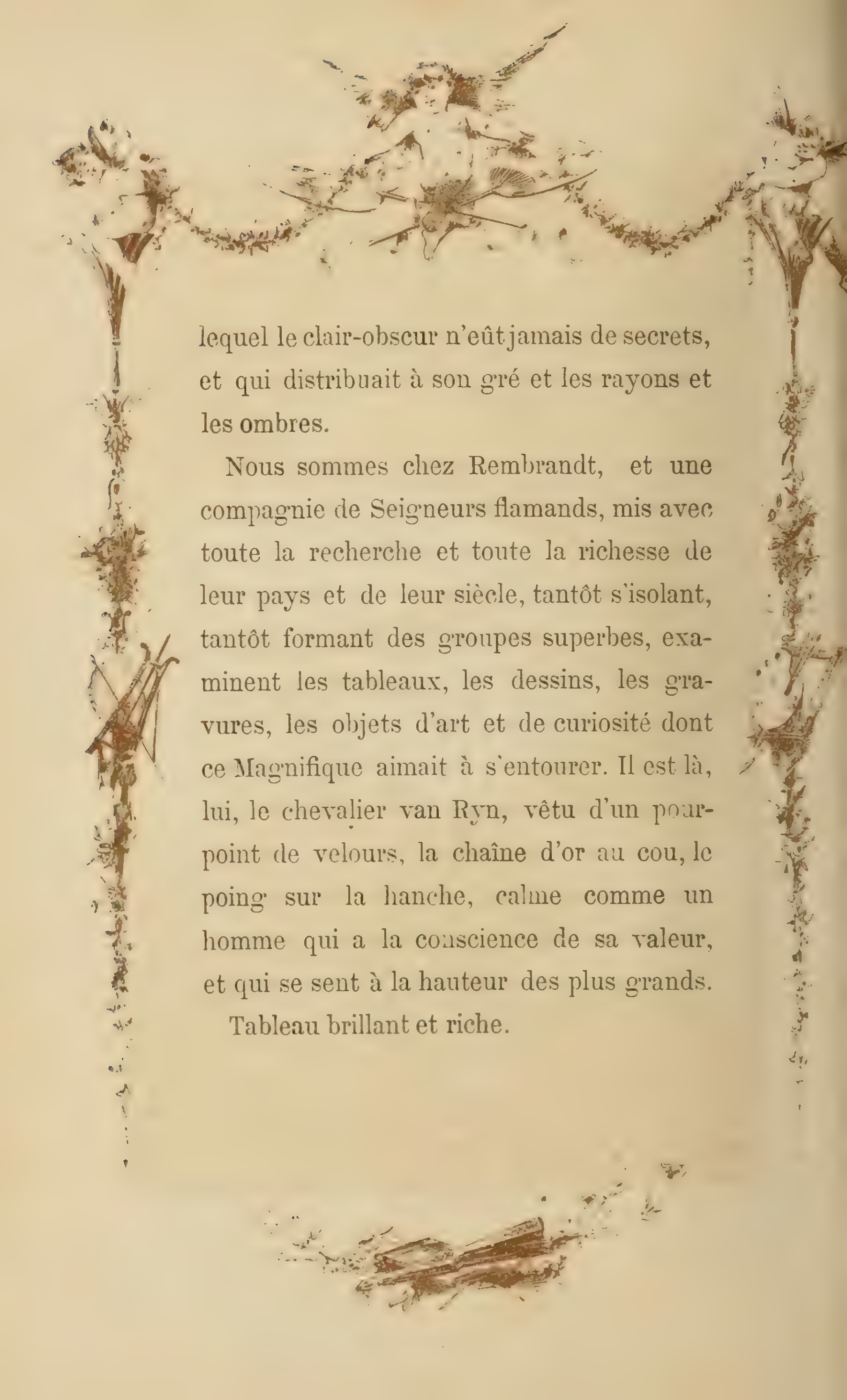
VISITANT

L'INTÉRIEUR DE REMBRANDT

LESREL est un classique; il a longtemps fréquenté l'école, et une étude académique n'est pas faite pour l'effrayer. Nous connaissons de lui, des torses, des épaules et des hanches d'une très belle facture, d'une grande pureté de dessin, et d'une exécution toute magistrale.

Mais, aujourd'hui, M. Lesrel change quelque peu sa manière ; il s'essaie dans le genre, et nous donne un tableau d'intérieur.

Et quel intérieur! la maison du plus grand des coloristes; l'atelier du maître de la lumière; de celui pour

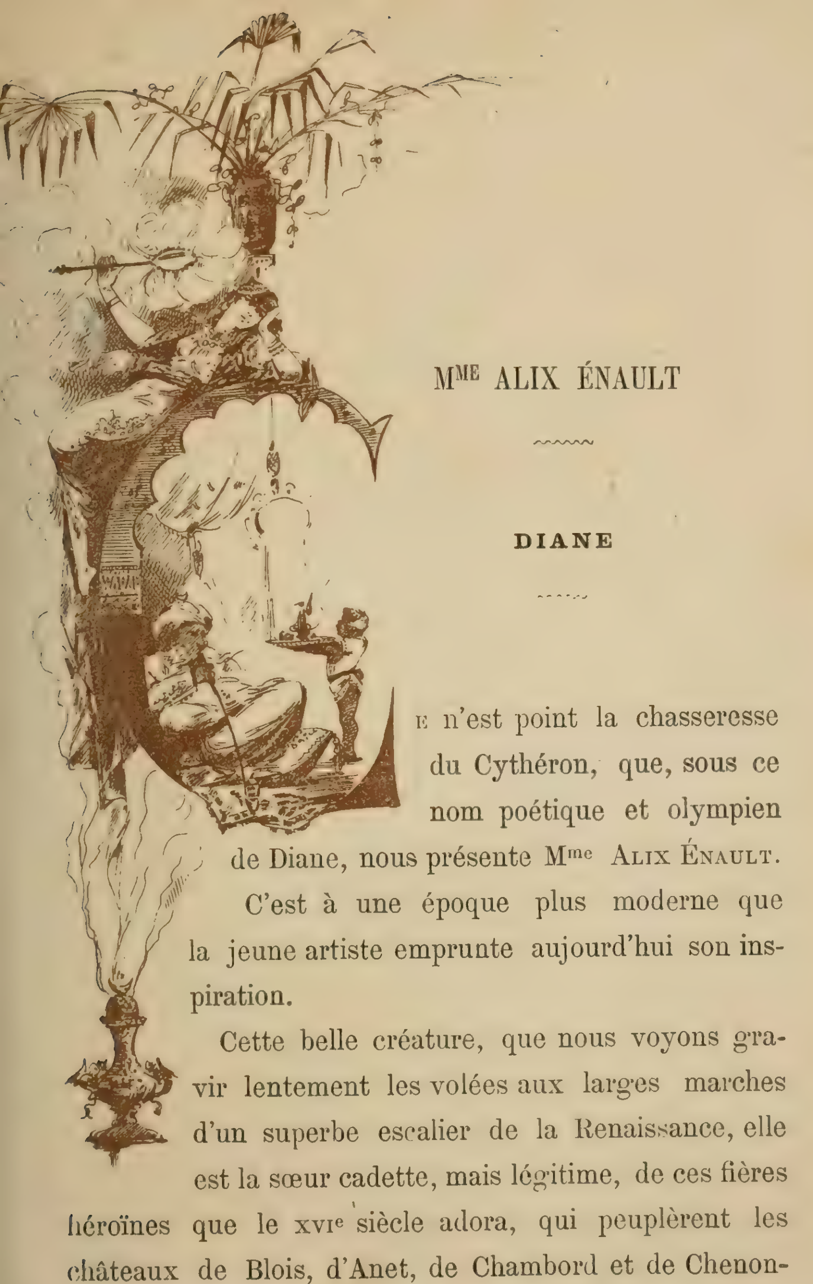


lequel le clair-obscur n'eût jamais de secrets, et qui distribuait à son gré et les rayons et les ombres.

Nous sommes chez Rembrandt, et une compagnie de Seigneurs flamands, mis avec toute la recherche et toute la richesse de leur pays et de leur siècle, tantôt s'isolant, tantôt formant des groupes superbes, examinent les tableaux, les dessins, les gravures, les objets d'art et de curiosité dont ce Magnifique aimait à s'entourer. Il est là, lui, le chevalier van Ryn, vêtu d'un pourpoint de velours, la chaîne d'or au cou, le poing sur la hanche, calme comme un homme qui a la conscience de sa valeur, et qui se sent à la hauteur des plus grands.

Tableau brillant et riche.





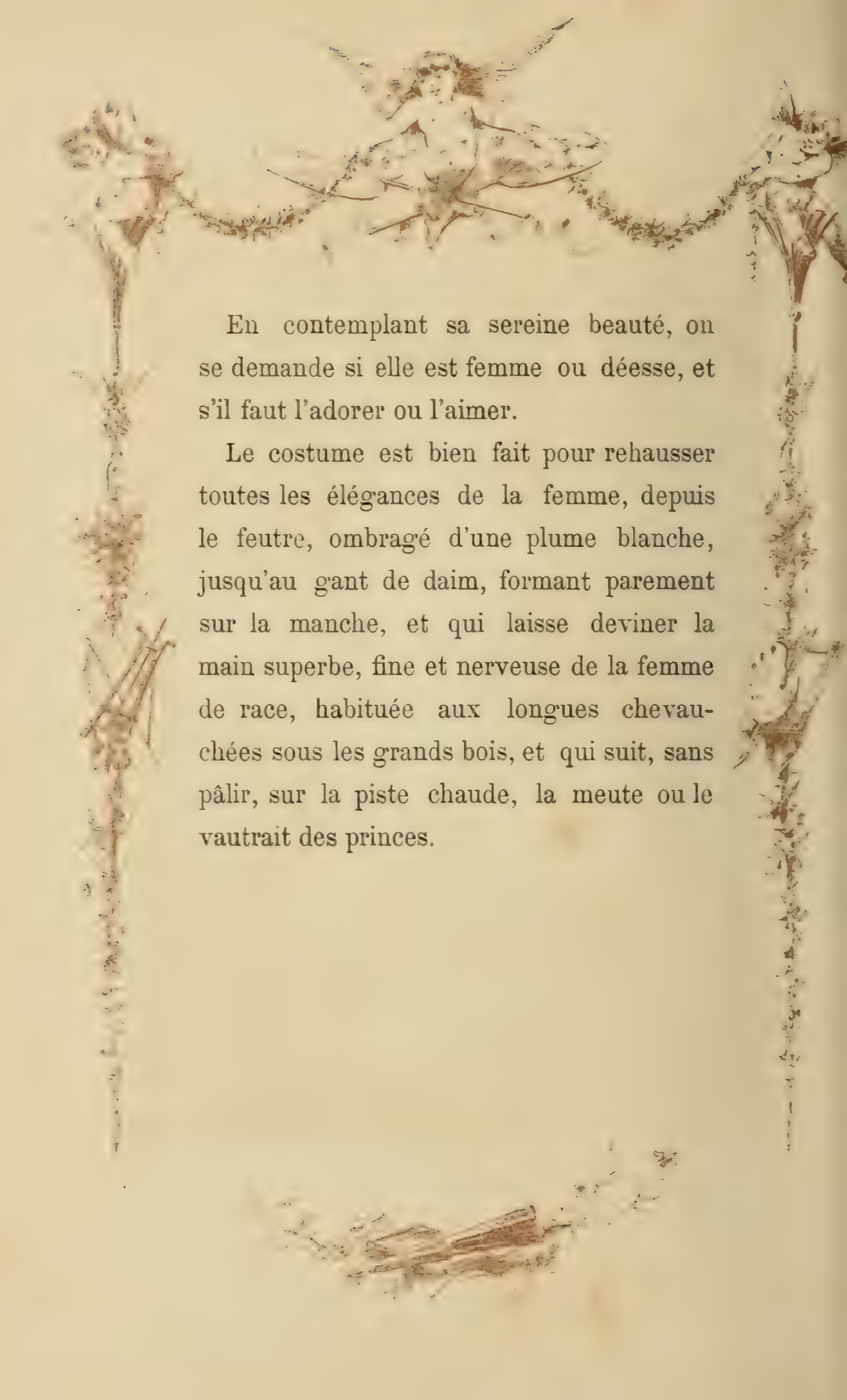
Mme ALIX ÉNAULT

DIANE

Ce n'est point la chasseresse du Cythéron, que, sous ce nom poétique et olympien de Diane, nous présente Mme Alix Énault.

C'est à une époque plus moderne que la jeune artiste emprunte aujourd'hui son inspiration.

Cette belle créature, que nous voyons gravir lentement les volées aux larges marches d'un superbe escalier de la Renaissance, elle est la sœur cadette, mais légitime, de ces fières héroïnes que le XVIe siècle adora, qui peuplèrent les châteaux de Blois, d'Anet, de Chambord et de Chenonceaux : elle brilla sans doute à la cour des Valois.



En contemplant sa sereine beauté, on se demande si elle est femme ou déesse, et s'il faut l'adorer ou l'aimer.

Le costume est bien fait pour rehausser toutes les élégances de la femme, depuis le feutre, ombragé d'une plume blanche, jusqu'au gant de daim, formant parement sur la manche, et qui laisse deviner la main superbe, fine et nerveuse de la femme de race, habituée aux longues chevauchées sous les grands bois, et qui suit, sans pâlir, sur la piste chaude, la meute ou le vautrait des princes.



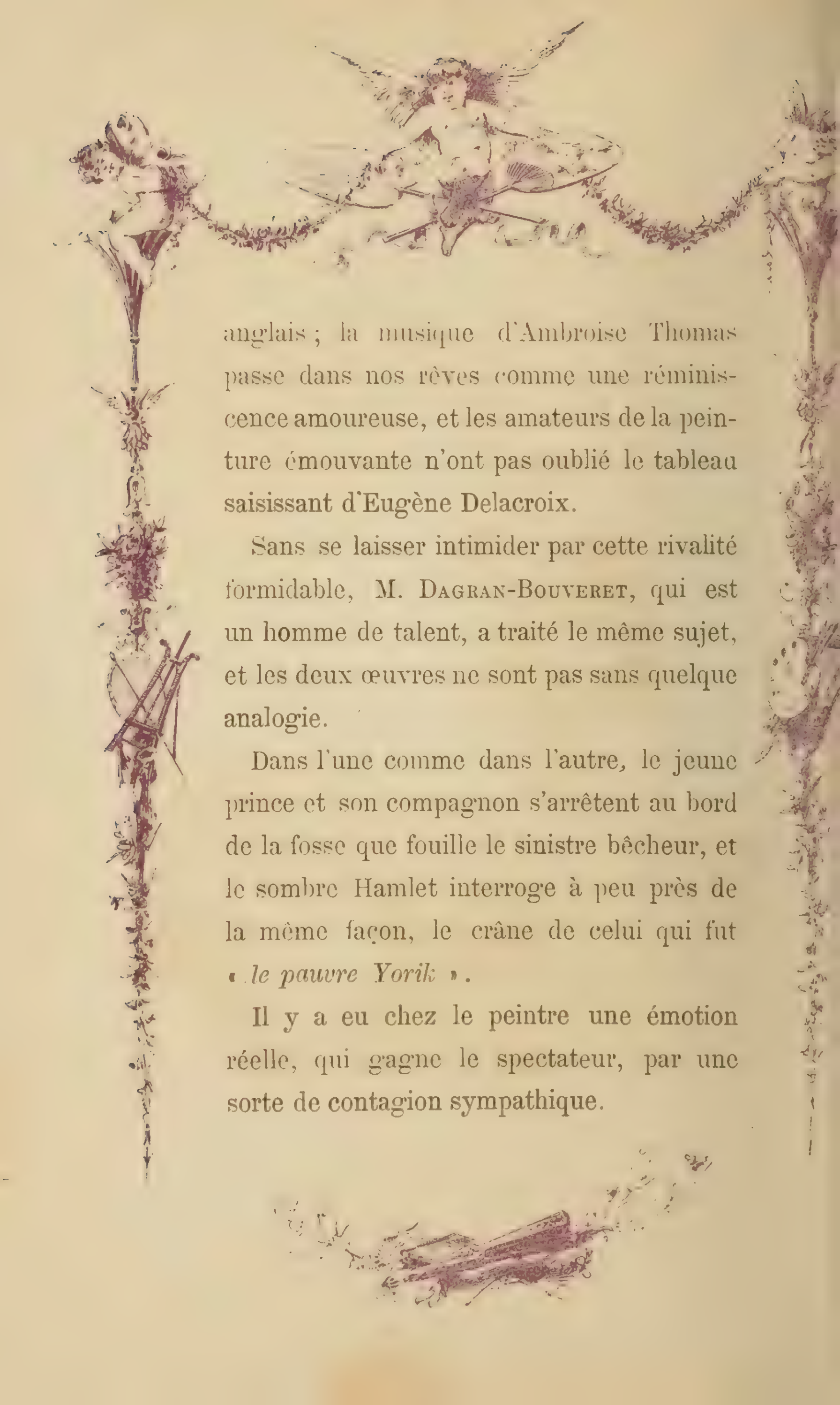


DAGNAN-BOUVERET

HAMLET ET LES FOSSOYEURS

HAMLET, prince de Danemarck, père de la nombreuse tribu des mélancoliques qui, de ce petit royaume du Nord, s'est répandue sur toute l'Europe, a eu, de tout temps, le privilège d'inspirer les peintres, les musiciens et les poètes. On ferait un livre avec toutes les manifestations artistiques auxquelles a donné lieu cette personnalité, troublante comme une énigme dont le mot n'a pas encore été trouvé — mais pour laquelle — sans aller jusqu'à la folie du dernier acte de la tragédie Shakespearienne — le public a souvent les yeux d'Ophélie.

Tout le monde connaît le beau drame du grand poète



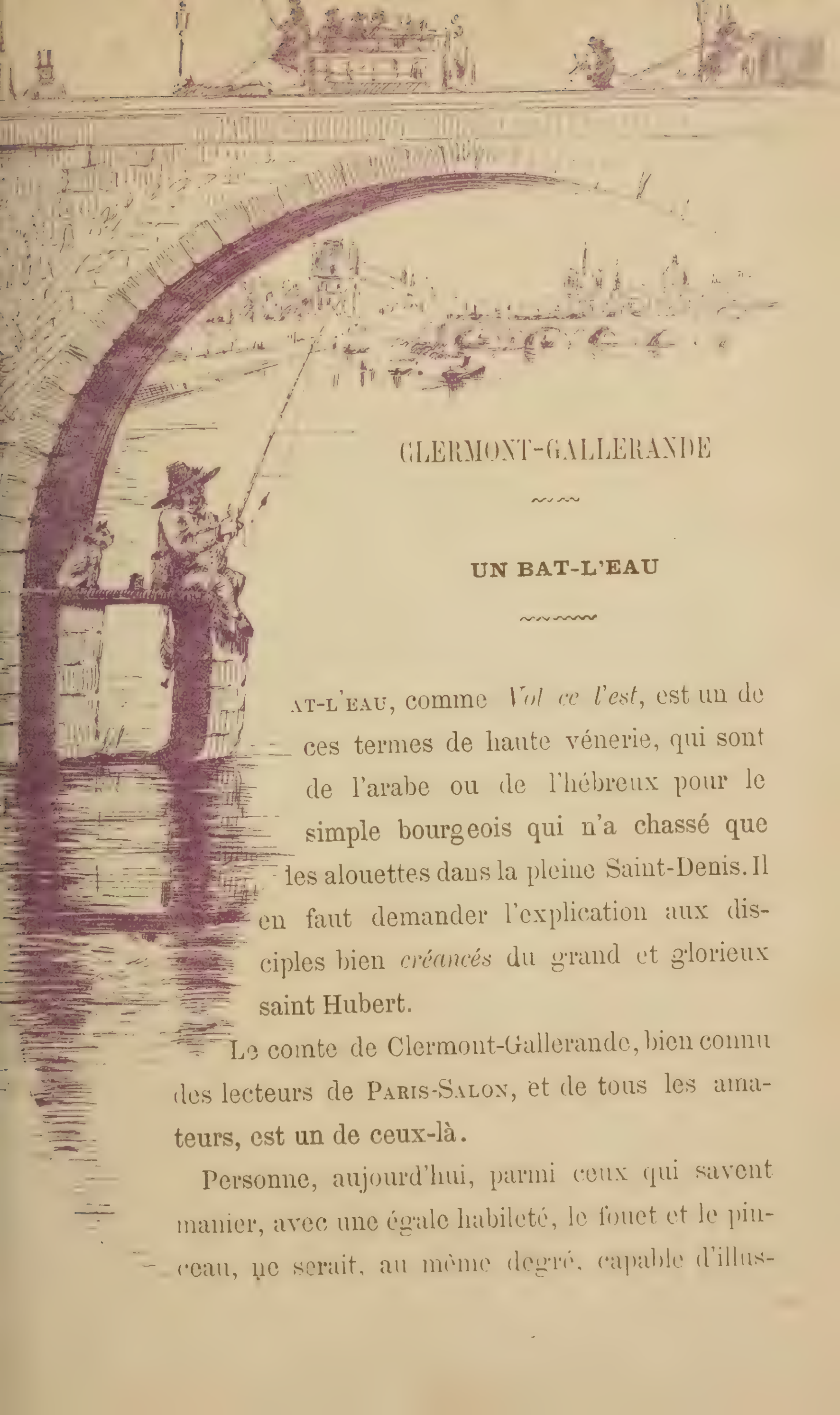
anglais ; la musique d'Ambroise Thomas passe dans nos rêves comme une réminiscence amoureuse, et les amateurs de la peinture émouvante n'ont pas oublié le tableau saisissant d'Eugène Delacroix.

Sans se laisser intimider par cette rivalité formidable, M. Dagran-Bouveret, qui est un homme de talent, a traité le même sujet, et les deux œuvres ne sont pas sans quelque analogie.

Dans l'une comme dans l'autre, le jeune prince et son compagnon s'arrêtent au bord de la fosse que fouille le sinistre bêcheur, et le sombre Hamlet interroge à peu près de la même façon, le crâne de celui qui fut « *le pauvre Yorik* ».

Il y a eu chez le peintre une émotion réelle, qui gagne le spectateur, par une sorte de contagion sympathique.





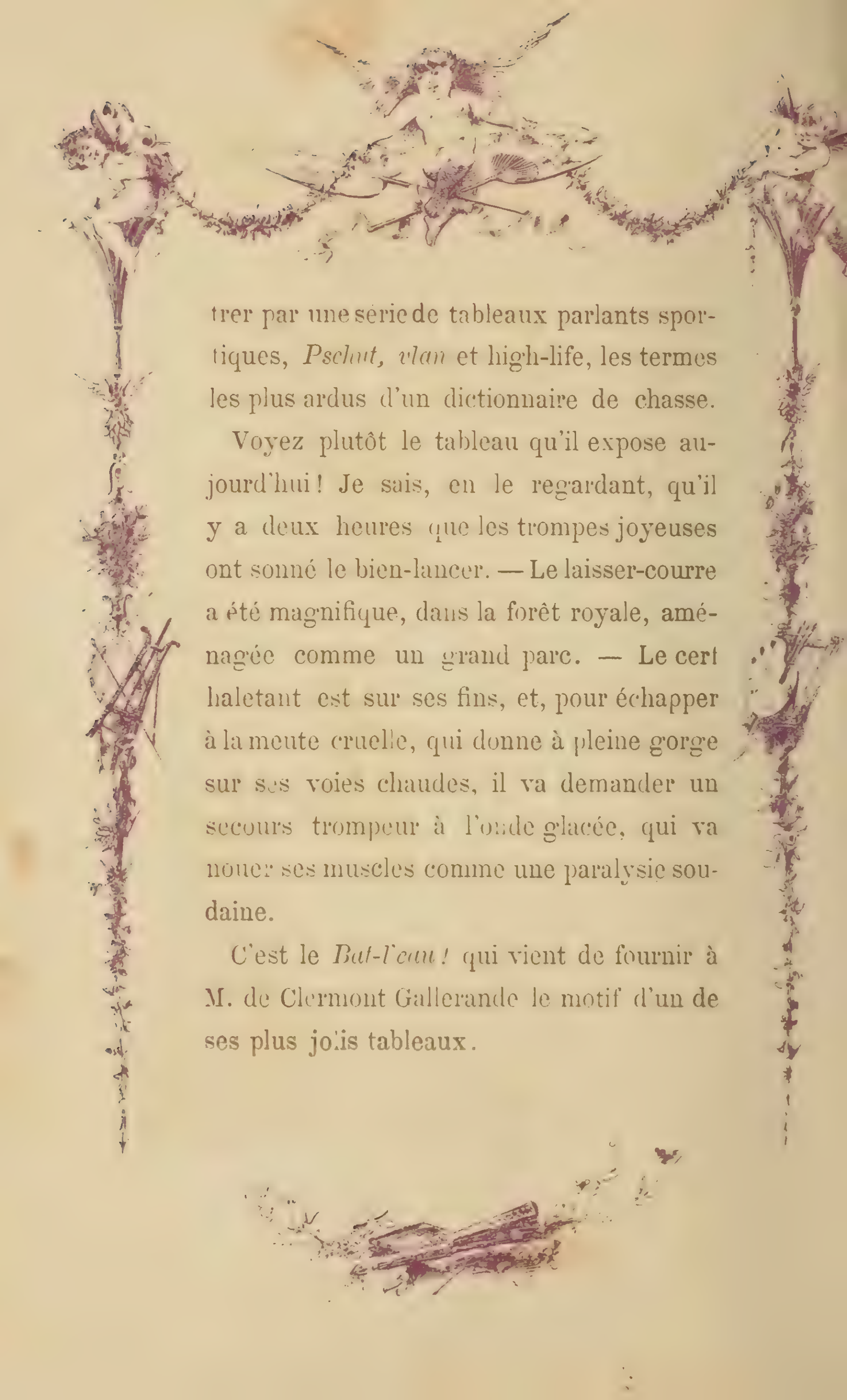
CLERMONT-GALLERANDE

UN BAT-L'EAU

BAT-L'EAU, comme *Vol ce l'est*, est un de ces termes de haute vénerie, qui sont de l'arabe ou de l'hébreux pour le simple bourgeois qui n'a chassé que les alouettes dans la pleine Saint-Denis. Il en faut demander l'explication aux disciples bien *créancés* du grand et glorieux saint Hubert.

Le comte de Clermont-Gallerande, bien connu des lecteurs de PARIS-SALON, et de tous les amateurs, est un de ceux-là.

Personne, aujourd'hui, parmi ceux qui savent manier, avec une égale habileté, le fouet et le pinceau, ne serait, au même degré, capable d'illus-



trer par une série de tableaux parlants sportiques, *Pschut, vlan* et high-life, les termes les plus ardus d'un dictionnaire de chasse.

Voyez plutôt le tableau qu'il expose aujourd'hui ! Je sais, en le regardant, qu'il y a deux heures que les trompes joyeuses ont sonné le bien-lancer. — Le laisser-courre a été magnifique, dans la forêt royale, aménagée comme un grand parc. — Le cerf haletant est sur ses fins, et, pour échapper à la meute cruelle, qui donne à pleine gorge sur ses voies chaudes, il va demander un secours trompeur à l'onde glacée, qui va nouer ses muscles comme une paralysie soudaine.

C'est le *Bat-l'eau !* qui vient de fournir à M. de Clermont Gallerande le motif d'un de ses plus jolis tableaux.



WEERTS

AGONIE

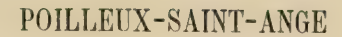
DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISES

FRANÇOIS d'Assises, le fondateur de ce tiers ordre des Franciscains, si longtemps et si justement populaire, est une des physionomies les plus aimables et les plus sympathiques de l'histoire religieuse. L'amour de Dieu n'avait point éteint chez lui la flamme sacrée de l'amour du prochain, et sa charité brûlante s'épanchait sur toute la nature. Jamais âme plus douce, plus tendre et plus charmante, ne se révéla au monde en ces siècles rudes et cruels du Moyen âge presque barbares ; jamais la divine morale évangélique ne mit sur

les lèvres d'un homme une grâce plus captivante, ni une plus pénétrante émotion. La vie toute entière de François d'Assises mériterait d'être illustrée par les plus célèbres pinceaux, elle fournirait les motifs de cent tableaux esquis.

M. Weerts ne nous montre que l'agonie du moine — mais l'artiste a voilé les défaillances de l'humanité expirante sous l'extase de la Foi, qui montre au chrétien l'immortalité de l'autre côté de la mort, et ce trépas d'un saint a le calme et la sérénité du soir d'un beau jour.





POILLEUX-SAINT-ANGE

NAUFRAGE DE LA JEANNETTE

Tout homme qui a longtemps et sérieusement navigué tient les gens de mer en haute et sérieuse estime. Ce que j'aime en eux, moi qui les ai longtemps pratiqués, et ce que, peut-être, j'admire plus encore, c'est ce sentiment si profond du devoir qui les met pour ainsi dire en plain-pied avec les situations les plus difficiles et la plus périlleuses; c'est ce mélange que l'on ne rencontre peut-être que chez eux, d'héroïsme et de simplicité qui leur permet de faire les plus grandes choses sans qu'ils aient seulement l'air de se douter que ce sont de grandes choses.

Comme moi, sans doute, M. Poilleux-Saint-Ange a traversé quelques-unes de ces redoutables épreuves, tant il a su traduire avec une poignante éloquence les senti-

ments de ce groupe de marins qui, du haut d'un bloc de glace surplombant la mer immense, contemple le navire brisé flottant. comme une épave, au milieu des banquises énormes qui l'écrasent. Le commandant est là, debout, tête nue, rassemblant autour de lui les plis du drapeau, et saluant la grande ruine qui va bientôt disparaître sous les flots glacés. Tous, derrière lui, pensifs, graves, émus, recueillis dans leur douleur résignée, semblent mesurer l'étendue de leur malheur et l'accepter comme un arrêt souverain de la Providence. Il serait difficile de mieux rendre la dignité dans le malheur.





JEAN BÉRAUD

A LA SALLE GRAFFARD

Salle Graffard, salon de Mars, Vaux-hall, antres de Belleville, comme disait jadis feu Gambetta, réunions de Saint-Mandé, ou rendez-vous de Vincennes, plus ça change, plus c'est la même chose ! suivant la parole immortelle de Mlle Angot.

Il faut voir cela, au moins une fois dans sa vie, pour savoir jusqu'où peut aller la sottise humaine. Lieux communs rassasiés dans tous les clubs et dans tous les journaux, depuis une centaine d'années ; déclamations creuses, revendications folles, tirades enflammées dans lesquelles l'orateur promet à un auditoire encore plus stupide que lui, la destruction et la ruine universelle, comme préface nécessaire de l'âge d'or, voilà le fond du programme.

Et plus celui qui parle est absurde, plus ceux qui l'écoutent l'applaudissent avec transport.

C'est une de ces lamentables scènes, dans lesquelles achève de périr le peu de bon sens survivant encore dans la nation qui s'intitule elle-même, avec la modestie « la plus spirituelle du monde » que M. Jean Béraud a saisi sur le vif, dans son tableau intitulé : *A la salle Graffard.*

M. Jean Béraud est peut-être, parmi les artistes contemporains, celui de tous qui a la note la plus franchement parisienne. Il nous prouve aujourd'hui qu'il connaît les faubourgs populaires aussi bien que les boulevards élégants, et qu'il sait peindre avec une égale fidélité Louise Michel et les « *Petites dames* ». J'aime moins Louise Michel.



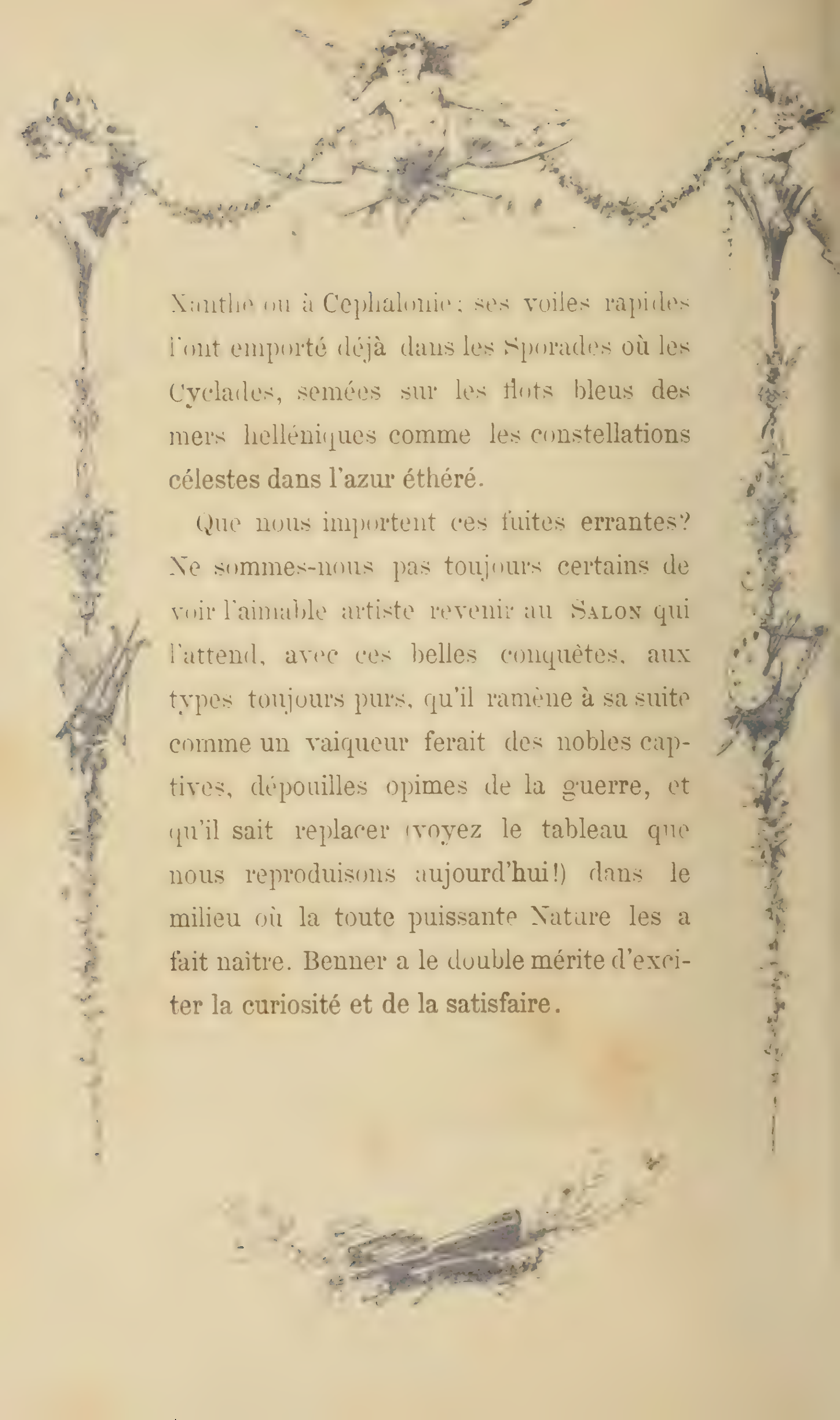


BENNER

LA BELLE DE SCIO

Rien n'arrête le véritable artiste en quête des types rares et choisis qu'il lui plaît de reproduire.

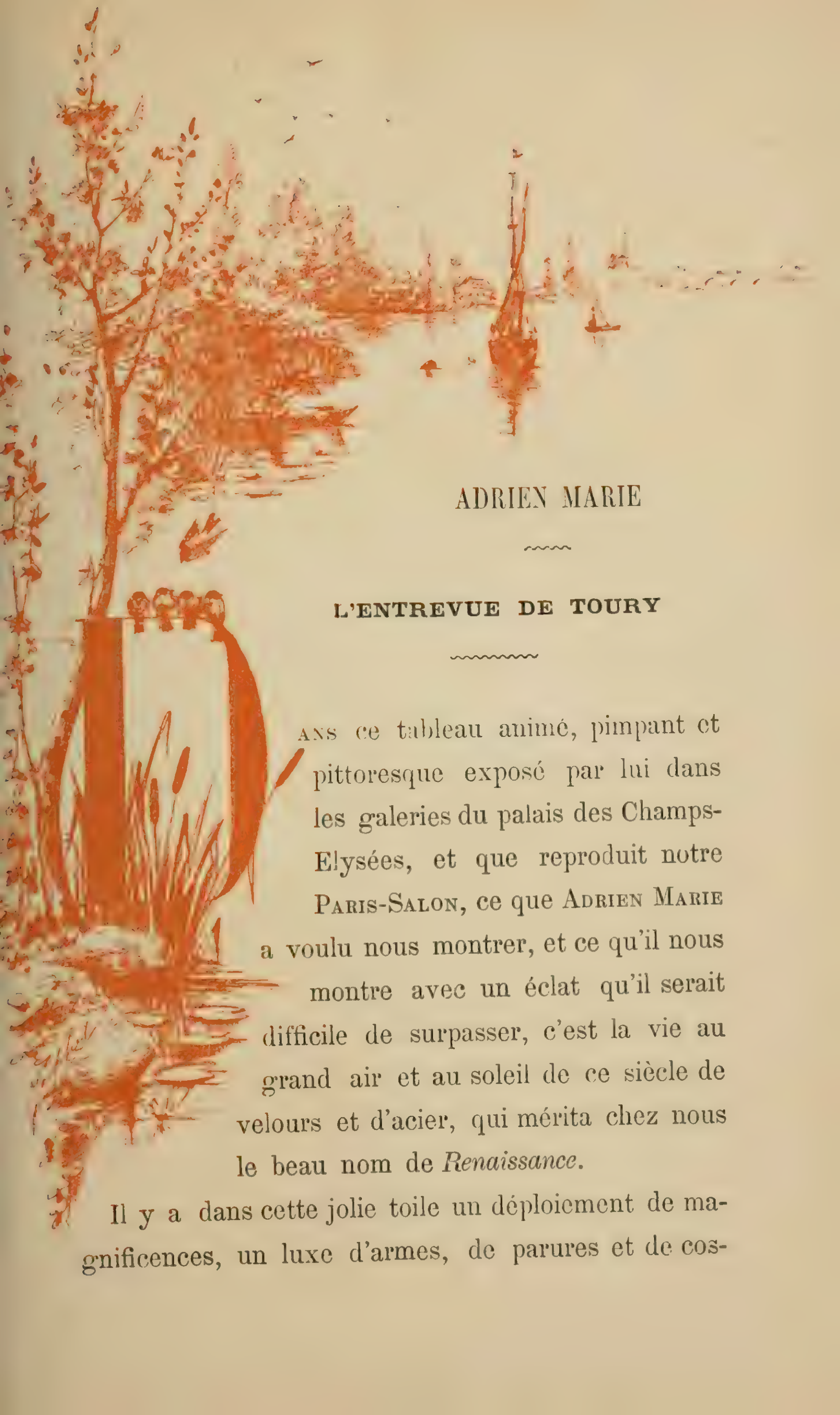
Jean Benner, qui aime la beauté, — il n'est pas le seul, — sait aussi où il faut aller la chercher. S'il se complaît dans ce bel atelier du boulevard de Clichy d'où sortirent tant d'œuvres fines, élégantes et distinguées, il ne s'y incruste point comme certains mollusques à leur rocher. C'est un infatigable voyageur. Il explore avec une égale ardeur les îles et les continents. Aujourd'hui sur les bords du golfe de Naples, et demain au fond des Abruzzes. Vous le croyez à Capri, il est déjà à Syracuse ou à Palerme. Vous le croyez au milieu du groupe charmant des îles Ioniennes, à



Xanthe ou à Cephalonie; ses voiles rapides l'ont emporté déjà dans les Sporades où les Cyclades, semées sur les flots bleus des mers helléniques comme les constellations célestes dans l'azur éthéré.

Que nous importent ces fuites errantes? Ne sommes-nous pas toujours certains de voir l'aimable artiste revenir au Salon qui l'attend, avec ces belles conquêtes, aux types toujours purs, qu'il ramène à sa suite comme un vaiqueur ferait des nobles captives, dépouilles opimes de la guerre, et qu'il sait replacer (voyez le tableau que nous reproduisons aujourd'hui!) dans le milieu où la toute puissante Nature les a fait naitre. Benner a le double mérite d'exciter la curiosité et de la satisfaire.



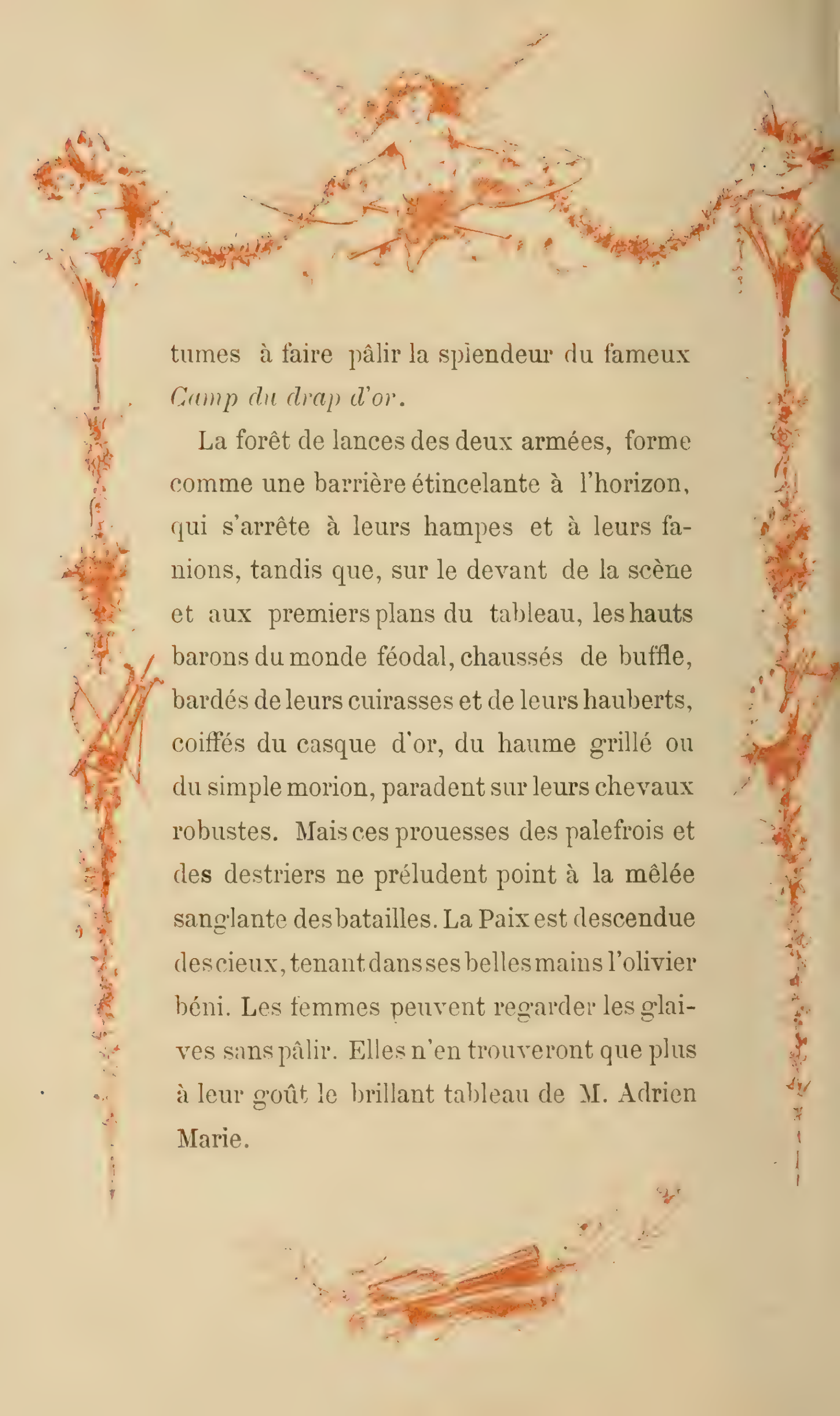


ADRIEN MARIE

L'ENTREVUE DE TOURY

Dans ce tableau animé, pimpant et pittoresque exposé par lui dans les galeries du palais des Champs-Elysées, et que reproduit notre Paris-Salon, ce que Adrien Marie a voulu nous montrer, et ce qu'il nous montre avec un éclat qu'il serait difficile de surpasser, c'est la vie au grand air et au soleil de ce siècle de velours et d'acier, qui mérita chez nous le beau nom de *Renaissance*.

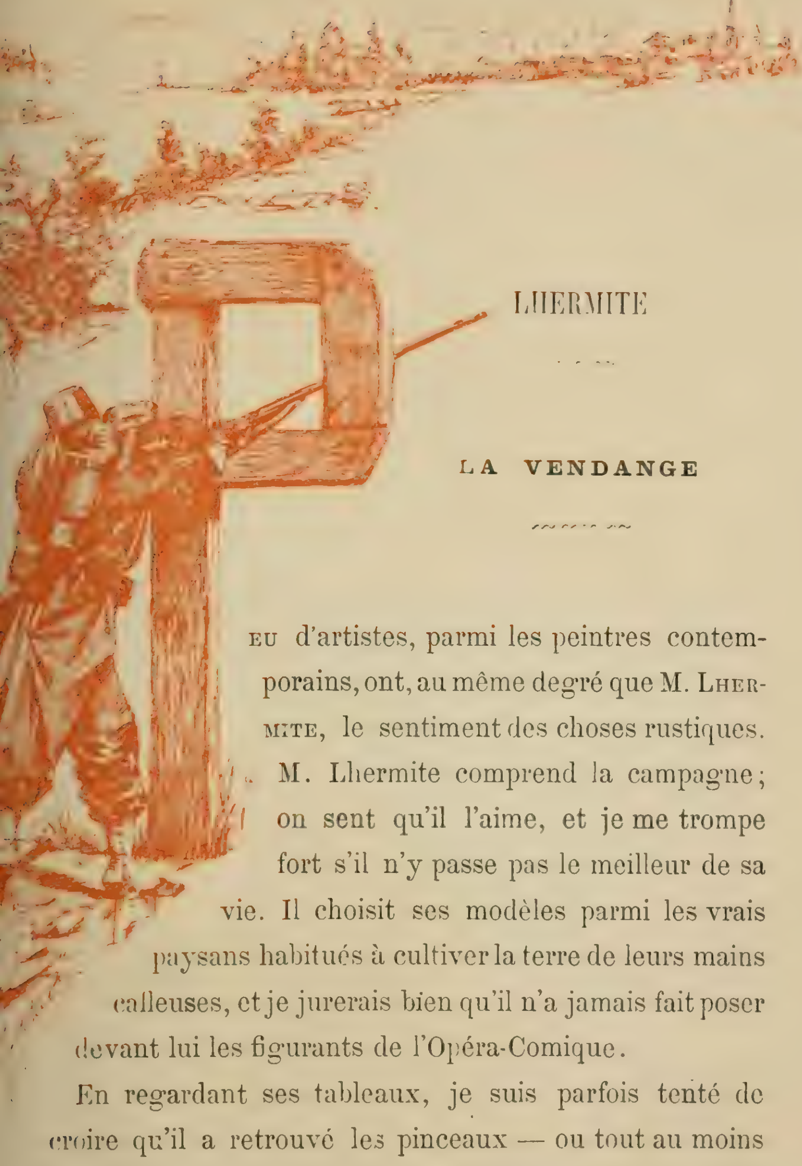
Il y a dans cette jolie toile un déploiement de magnificences, un luxe d'armes, de parures et de cos-



tumes à faire pâlir la splendeur du fameux *Camp du drap d'or*.

La forêt de lances des deux armées, forme comme une barrière étincelante à l'horizon, qui s'arrête à leurs hampes et à leurs fanions, tandis que, sur le devant de la scène et aux premiers plans du tableau, les hauts barons du monde féodal, chaussés de buffle, bardés de leurs cuirasses et de leurs hauberts, coiffés du casque d'or, du haume grillé ou du simple morion, paradent sur leurs chevaux robustes. Mais ces prouesses des palefrois et des destriers ne préludent point à la mêlée sanglante des batailles. La Paix est descendue des cieux, tenant dans ses belles mains l'olivier béni. Les femmes peuvent regarder les glaives sans pâlir. Elles n'en trouveront que plus à leur goût le brillant tableau de M. Adrien Marie.





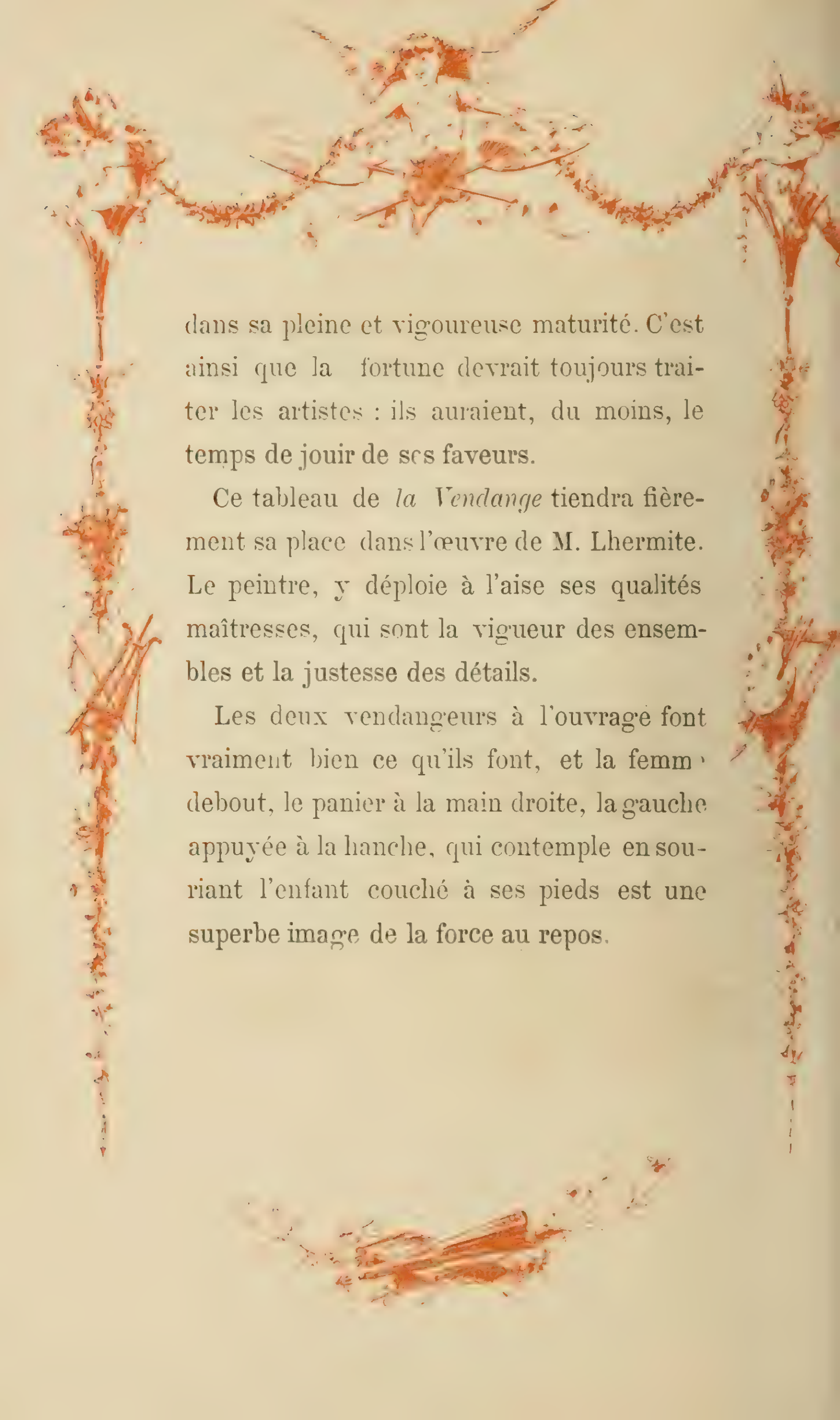
LHERMITE

LA VENDANGE

Peu d'artistes, parmi les peintres contemporains, ont, au même degré que M. Lhermite, le sentiment des choses rustiques. M. Lhermite comprend la campagne; on sent qu'il l'aime, et je me trompe fort s'il n'y passe pas le meilleur de sa vie. Il choisit ses modèles parmi les vrais paysans habitués à cultiver la terre de leurs mains calleuses, et je jurerais bien qu'il n'a jamais fait poser devant lui les figurants de l'Opéra-Comique.

En regardant ses tableaux, je suis parfois tenté de croire qu'il a retrouvé les pinceaux — ou tout au moins le crayon — de ce grand et malheureux Millet — mort à la peine, — et dont la gloire n'a brillé que sur sa tombe.

M. Lhermite est plus heureux; son succès lui arrive



dans sa pleine et vigoureuse maturité. C'est ainsi que la fortune devrait toujours traiter les artistes : ils auraient, du moins, le temps de jouir de ses faveurs.

Ce tableau de *la Vendange* tiendra fièrement sa place dans l'œuvre de M. Lhermite. Le peintre, y déploie à l'aise ses qualités maîtresses, qui sont la vigueur des ensembles et la justesse des détails.

Les deux vendangeurs à l'ouvrage font vraiment bien ce qu'ils font, et la femme debout, le panier à la main droite, la gauche appuyée à la hanche, qui contemple en souriant l'enfant couché à ses pieds est une superbe image de la force au repos.





FLAMENG

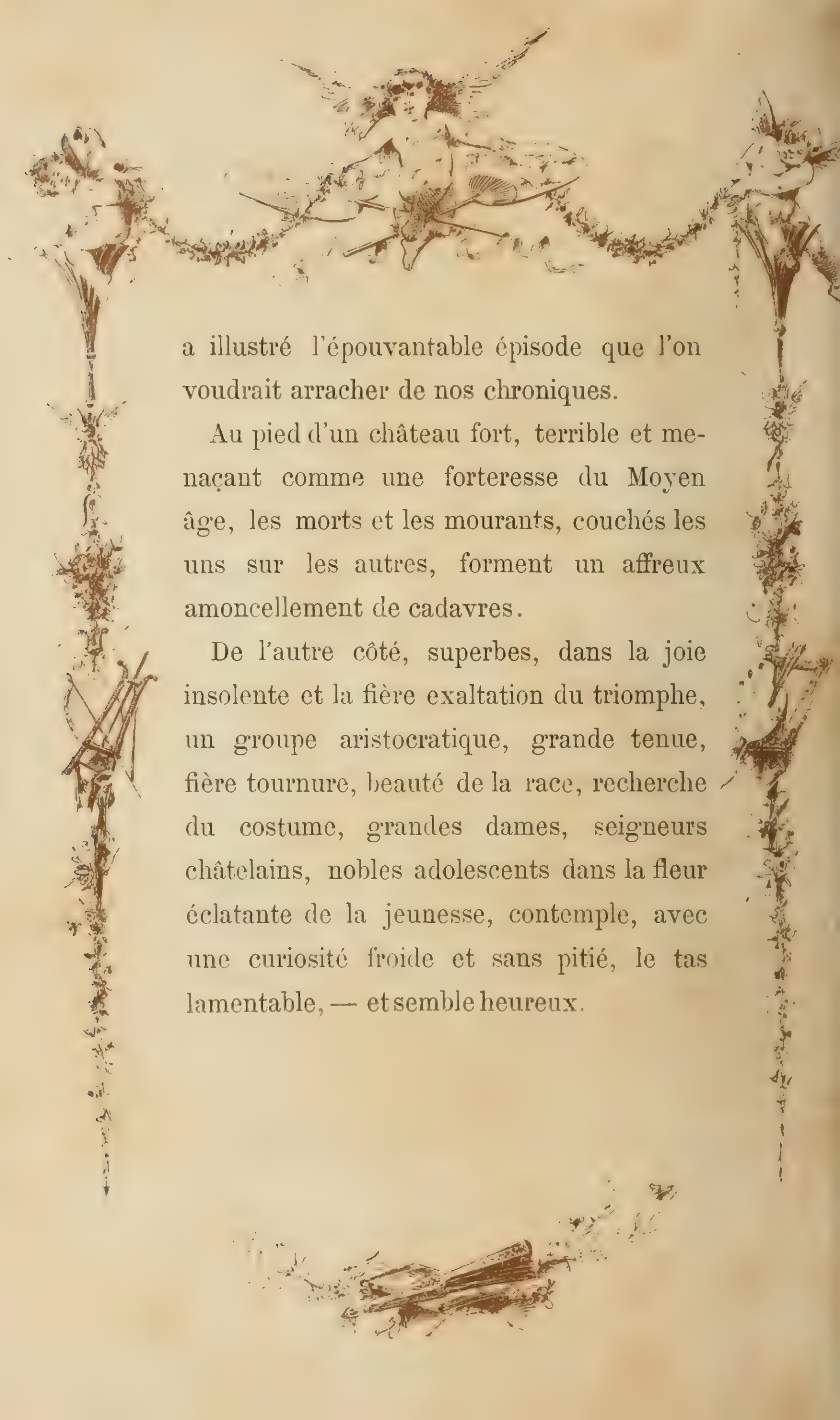
LE MASSACRE

DE MACHÉCOUL

ASSACRE et Machécoul, voici deux mots que je lis aux pages les plus sombres de notre histoire, et qui me rendront détestables à jamais ces guerres impies et fratricides :

Plus quam civilia bella!

Où l'on voit les fils de la même patrie, enrôlés sous des drapeaux ennemis, se battre les uns contre les autres avec plus d'acharnement qu'ils n'en déploieraient devant l'étranger. Qui pourrait regarder sans frémir, la page terrible et sanglante dans laquelle M. FLAMENG



a illustré l'épouvantable épisode que l'on voudrait arracher de nos chroniques.

Au pied d'un château fort, terrible et menaçant comme une forteresse du Moyen âge, les morts et les mourants, couchés les uns sur les autres, forment un affreux amoncellement de cadavres.

De l'autre côté, superbes, dans la joie insolente et la fière exaltation du triomphe, un groupe aristocratique, grande tenue, fière tournure, beauté de la race, recherche du costume, grandes dames, seigneurs châtelains, nobles adolescents dans la fleur éclatante de la jeunesse, contemple, avec une curiosité froide et sans pitié, le tas lamentable, — et semble heureux.





VEYRASSAT

PASSE — CHEVAL

POUR

CHEVAUX DE RIVIÈRE

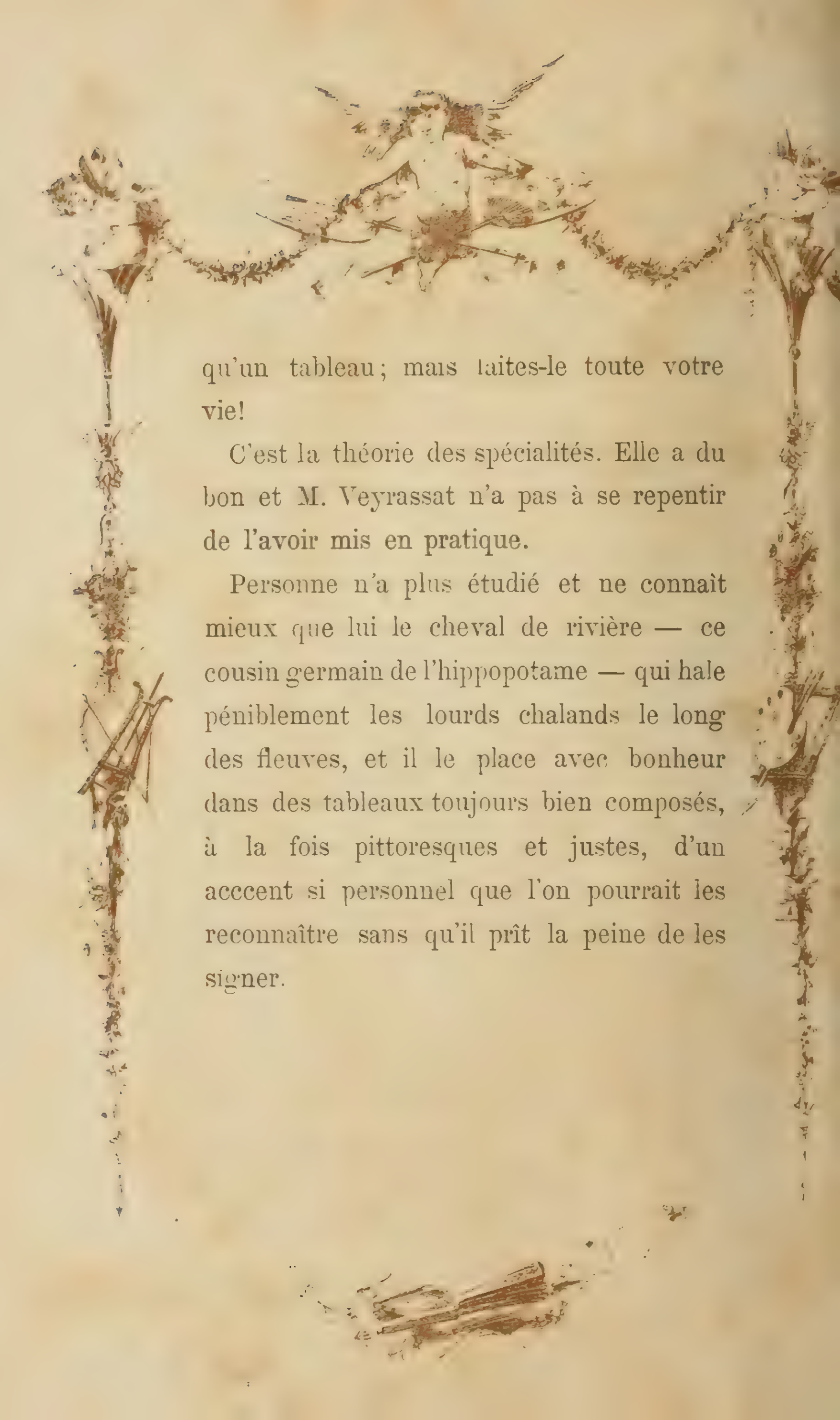
Nous croyons que M. Veyrrassat pourrait prendre pour mot d'ordre de sa vie cette ancienne devise de nos pères :

« *Continuer fait gaigner !*

Je connais peu d'artistes qui aient suivi avec plus de persévérance que celui-ci la ligne qu'il s'était tracée. Je me hâte d'ajouter que c'est une ligne droite.

J'entendais un jour un peintre dire à des jeunes gens qui l'écoutaient :

Voulez-vous frapper un grand coup sur le public ; dont vous devez, avant tout, conquérir la faveur ? Ne faites

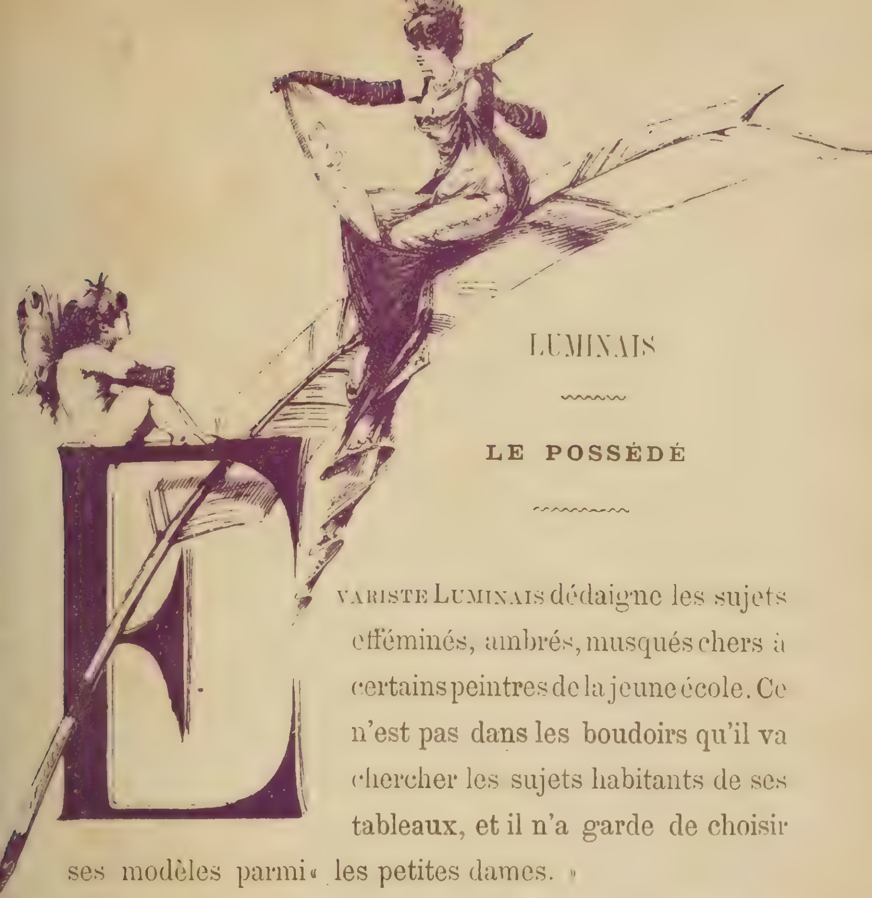


qu'un tableau; mais faites-le toute votre vie!

C'est la théorie des spécialités. Elle a du bon et M. Veyrassat n'a pas à se repentir de l'avoir mis en pratique.

Personne n'a plus étudié et ne connaît mieux que lui le cheval de rivière — ce cousin germain de l'hippopotame — qui hale péniblement les lourds chalands le long des fleuves, et il le place avec bonheur dans des tableaux toujours bien composés, à la fois pittoresques et justes, d'un acccent si personnel que l'on pourrait les reconnaître sans qu'il prît la peine de les signer.





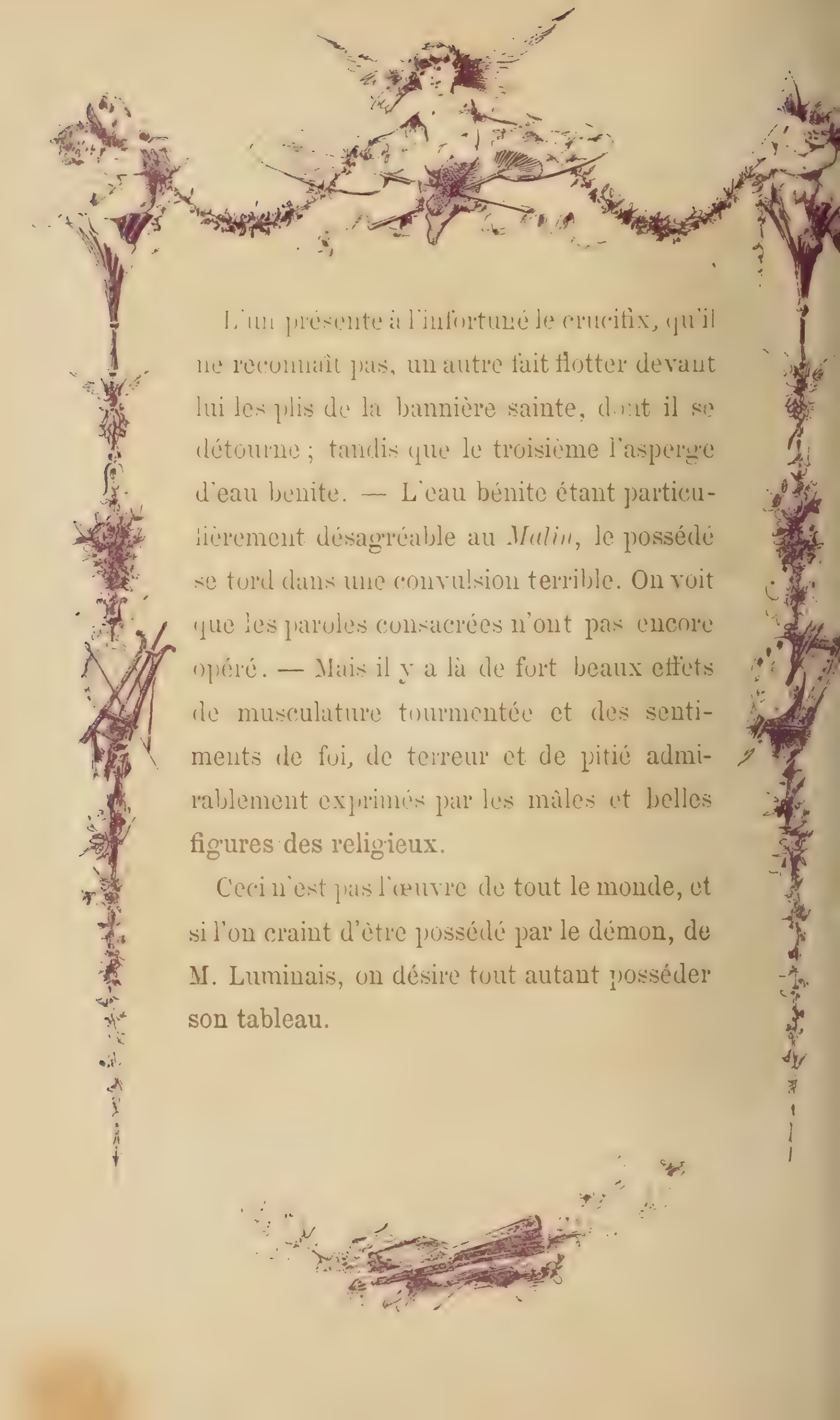
LUMINAIS

LE POSSÉDÉ

Évariste Luminais dédaigne les sujets efféminés, ambrés, musqués chers à certains peintres de la jeune école. Ce n'est pas dans les boudoirs qu'il va chercher les sujets habitants de ses tableaux, et il n'a garde de choisir ses modèles parmi « les petites dames. »

Il a une certaine préférence pour les types robustes, farouches, et même un peu sauvages, et il ne lui déplaît point d'avoir à peindre des actions violentes, qui lui permettent de développer toutes les énergies de sa nature puissante.

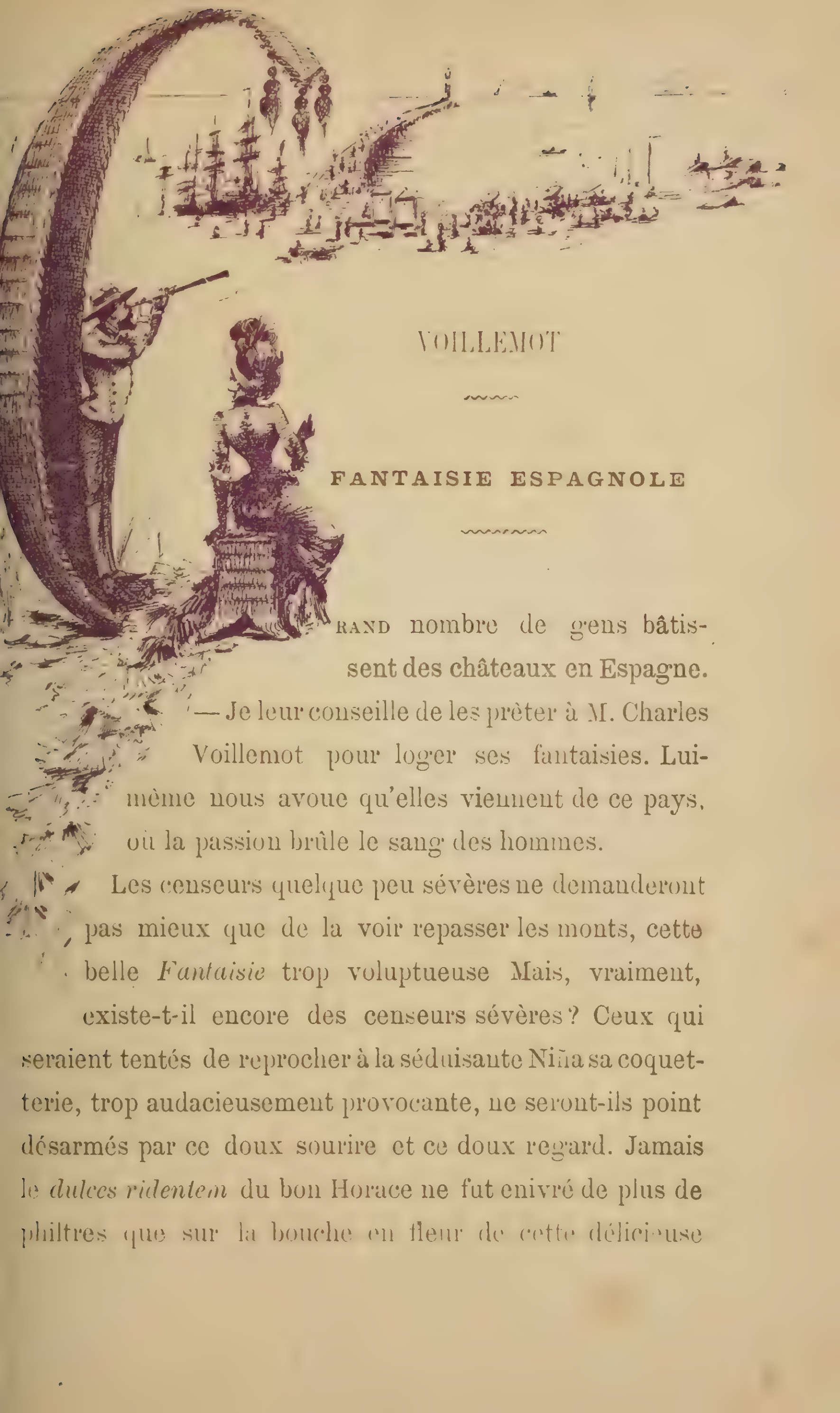
— Nous sommes dans un couvent. — Un groupe de moines, aux têtes ascétiques, aux physionomies intelligentes, animant des traits macérés, s'empressent autour d'un malheureux, possédé par le démon, et mettent en œuvre pour le soulager tout le rituel de l'exorcisme.



L'un présente à l'infortuné le crucifix, qu'il ne reconnaît pas, un autre fait flotter devant lui les plis de la bannière sainte, dont il se détourne ; tandis que le troisième l'asperge d'eau benite. — L'eau bénite étant particulièrement désagréable au *Malin*, le possédé se tord dans une convulsion terrible. On voit que les paroles consacrées n'ont pas encore opéré. — Mais il y a là de fort beaux effets de musculature tourmentée et des sentiments de foi, de terreur et de pitié admirablement exprimés par les mâles et belles figures des religieux.

Ceci n'est pas l'œuvre de tout le monde, et si l'on craint d'être possédé par le démon, de M. Luminais, on désire tout autant posséder son tableau.



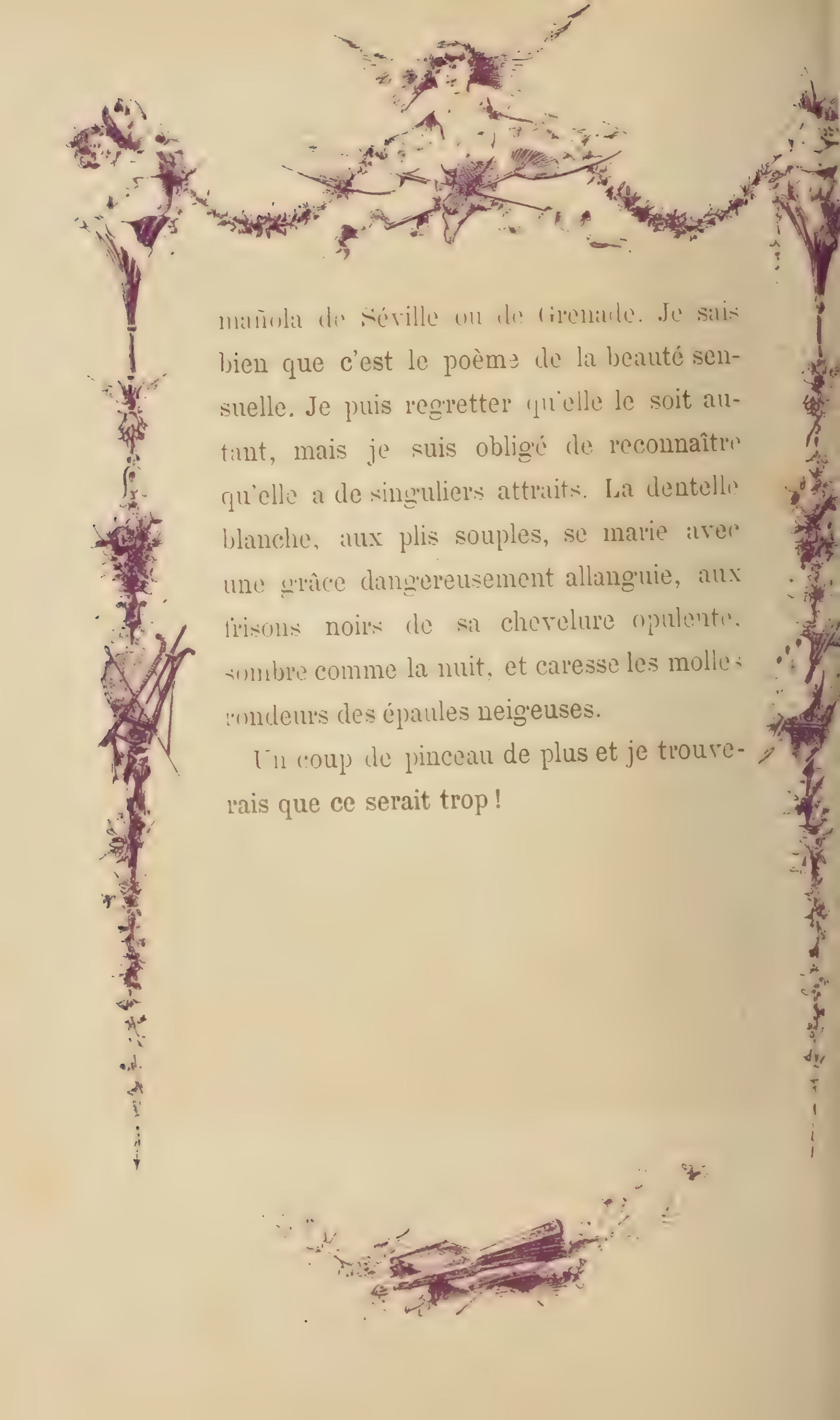


VOILLEMOT

FANTAISIE ESPAGNOLE

GRAND nombre de gens bâtissent des châteaux en Espagne. — Je leur conseille de les prêter à M. Charles Voillemot pour loger ses fantaisies. Lui-même nous avoue qu'elles viennent de ce pays, où la passion brûle le sang des hommes.

Les censeurs quelque peu sévères ne demanderont pas mieux que de la voir repasser les monts, cette belle *Fantaisie* trop voluptueuse Mais, vraiment, existe-t-il encore des censeurs sévères? Ceux qui seraient tentés de reprocher à la séduisante Niña sa coquetterie, trop audacieusement provocante, ne seront-ils point désarmés par ce doux sourire et ce doux regard. Jamais le *dulces ridentem* du bon Horace ne fut enivré de plus de philtres que sur la bouche en fleur de cette délicieuse



mañola de Séville ou de Grenade. Je sais bien que c'est le poème de la beauté sensuelle. Je puis regretter qu'elle le soit autant, mais je suis obligé de reconnaître qu'elle a de singuliers attraits. La dentelle blanche, aux plis souples, se marie avec une grâce dangereusement allanguie, aux frisons noirs de sa chevelure opulente, sombre comme la nuit, et caresse les molles rondeurs des épaules neigeuses.

Un coup de pinceau de plus et je trouverais que ce serait trop !



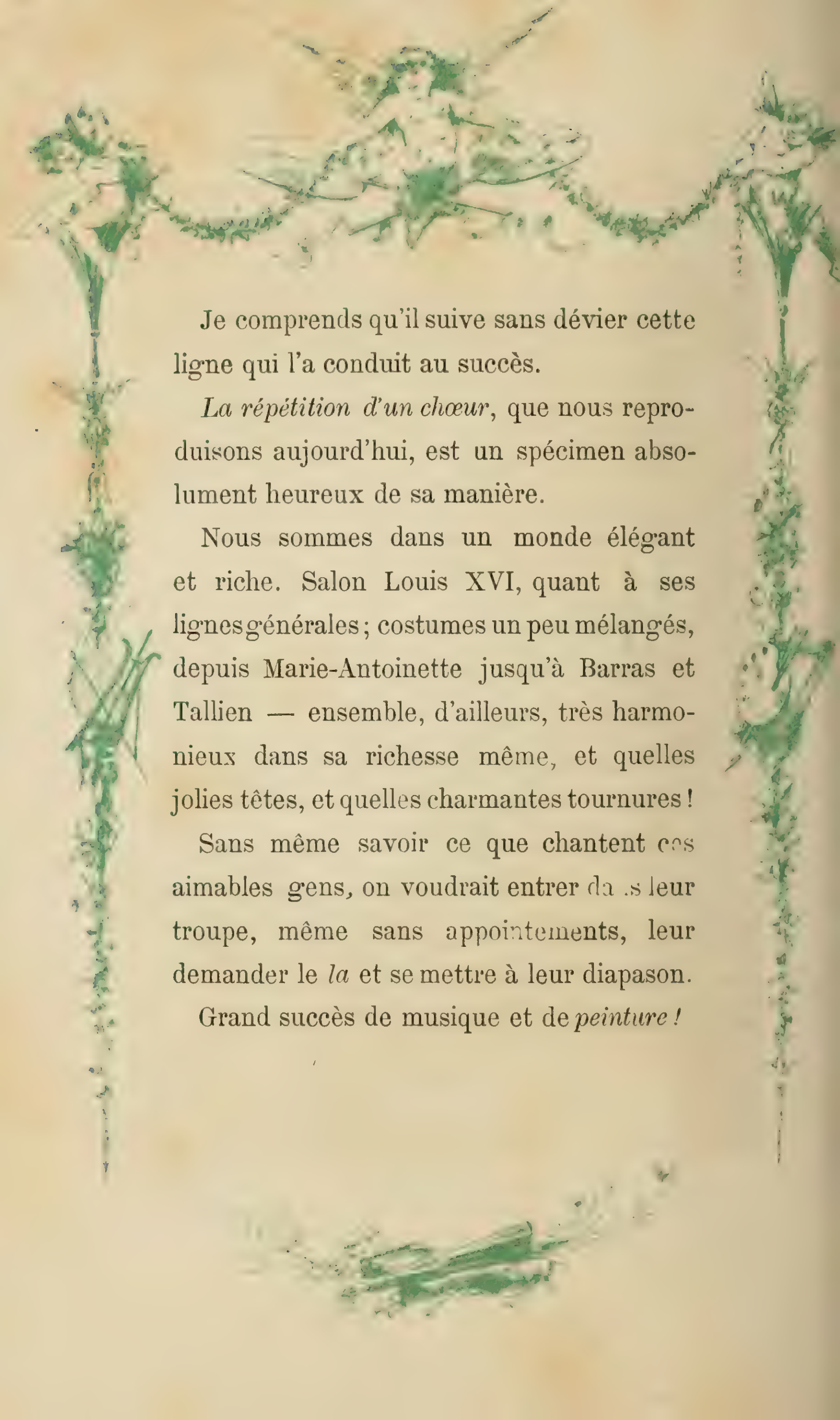


JIMENEZ

LA RÉPÉTITION D'UN CHŒUR

TOUJOURS sur la brèche, JIMENEZ, ou, si nous voulons lui donner les titres, noms et qualités auxquels il a droit, don Luis de Jimenez, peintre et hidalgo, est depuis longtemps en possession de la faveur publique, et le joli tableau qu'il expose aujourd'hui, l'établira plus solidement encore dans la position qu'il a su conquérir — à l'âge où tant d'autres cherchent encore leur voie.

Très artiste, coloriste vibrant, comme le sont aujourd'hui presque tous les peintres de la jeune école si florissante *Tra los montes*, doué d'un sentiment décoratif vif et profond, don Luis de Jimenez aime surtout à peindre les époques qui lui fournissent de beaux costumes et de beaux décors.



Je comprends qu'il suive sans dévier cette ligne qui l'a conduit au succès.

La répétition d'un chœur, que nous reproduisons aujourd'hui, est un spécimen absolument heureux de sa manière.

Nous sommes dans un monde élégant et riche. Salon Louis XVI, quant à ses lignes générales ; costumes un peu mélangés, depuis Marie-Antoinette jusqu'à Barras et Tallien — ensemble, d'ailleurs, très harmonieux dans sa richesse même, et quelles jolies têtes, et quelles charmantes tournures !

Sans même savoir ce que chantent ces aimables gens, on voudrait entrer dans leur troupe, même sans appointements, leur demander le *la* et se mettre à leur diapason.

Grand succès de musique et de *peinture !*





FRAPPA

LA CHUTE DU SOMMELIER

FRAPPEZ ! Frappa ! frappez toujours sur le même clou ; c'est le vrai moyen de l'enfoncer!

Depuis quelques années, M. Frappa, qui est un artiste gai, et dont la verve ne s'épuise point, prend les têtes de moines pour des têtes de turcs, et il esssaie sur ces crânes rasés la vigueur de ses poings. Il tape fort, sans trop se soucier peut-être de savoir s'il frappe juste Que lui importe, à lui, pourvu qu'il fasse rire son public, et le public ne demande qu'à rire quand il voit un moine en goguette. En fait d'abbaye. M. Frappa me fait

l'effet de ne guère connaître que l'abbaye de Télème, de même qu'en fait de moine, il ne me paraît avoir fréquenté que le père Gorenflot, et le père Jean des entonneurs.

Avec ces documents, que nos aimables réalistes pourront qualifier de documents humains, il serait peut-être difficile d'écrire une histoire complète des couvents ; mais ils suffisent pour mettre au monde un de ces petits tableaux d'un comique au gros sel, à la portée de tous, assurant chaque année un succès vraiment populaire à Don José Frappa, lequel doit peindre, avec le froc sur les épaules, et la ceinture de corde nouée aux reins, en l'honneur de ses modèles.





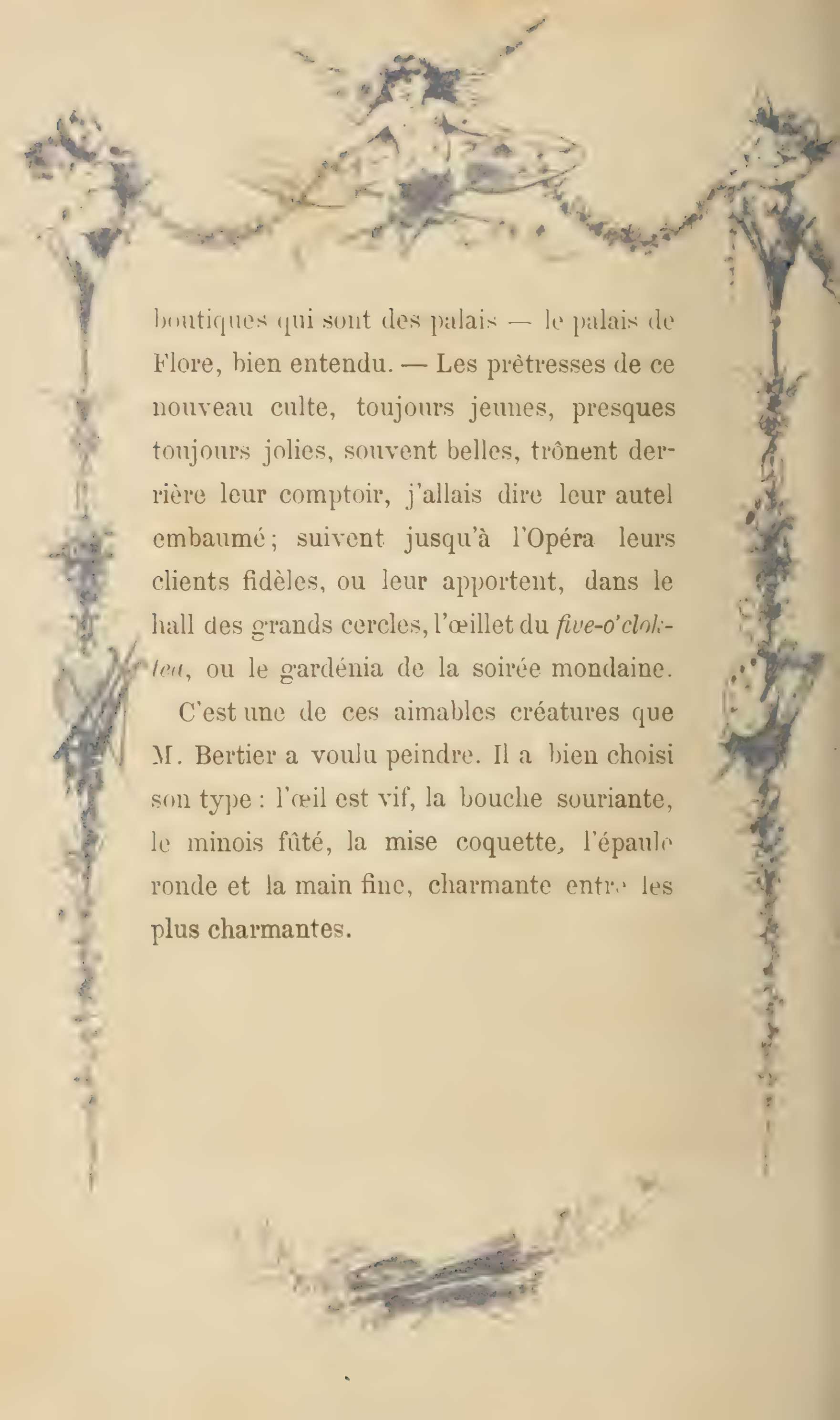
BERTIER

LA BOUQUETIÈRE

RIEN que des fleurs ! Fleur elle-même, celle qui les vend, car elle est plus fraîche et plus brillante que les roses qu'elle arrange en bouquet, et c'est sur ses joues qu'on voudrait les cueillir.

La bouquetière — la bouquetière parisienne, bien entendu — voilà certes un heureux motif pour les pinceaux mondains de M. Bertier, toujours épris des grâces et des élégances féminines, et toujours habile à les transporter vivantes et charmantes, dans ses attrayants tableaux.

Paris aime aujourd'hui les fleurs autant que ville au monde. On en trouve partout ; elles occupent dans nos plus belles rues, et sur nos plus riches boulevards, des



boutiques qui sont des palais — le palais de Flore, bien entendu. — Les prêtresses de ce nouveau culte, toujours jeunes, presques toujours jolies, souvent belles, trônent derrière leur comptoir, j'allais dire leur autel embaumé; suivent jusqu'à l'Opéra leurs clients fidèles, ou leur apportent, dans le hall des grands cercles, l'œillet du *five-o'clok-tea*, ou le gardénia de la soirée mondaine.

C'est une de ces aimables créatures que M. Bertier a voulu peindre. Il a bien choisi son type : l'œil est vif, la bouche souriante, le minois fûté, la mise coquette, l'épaule ronde et la main fine, charmante entre les plus charmantes.



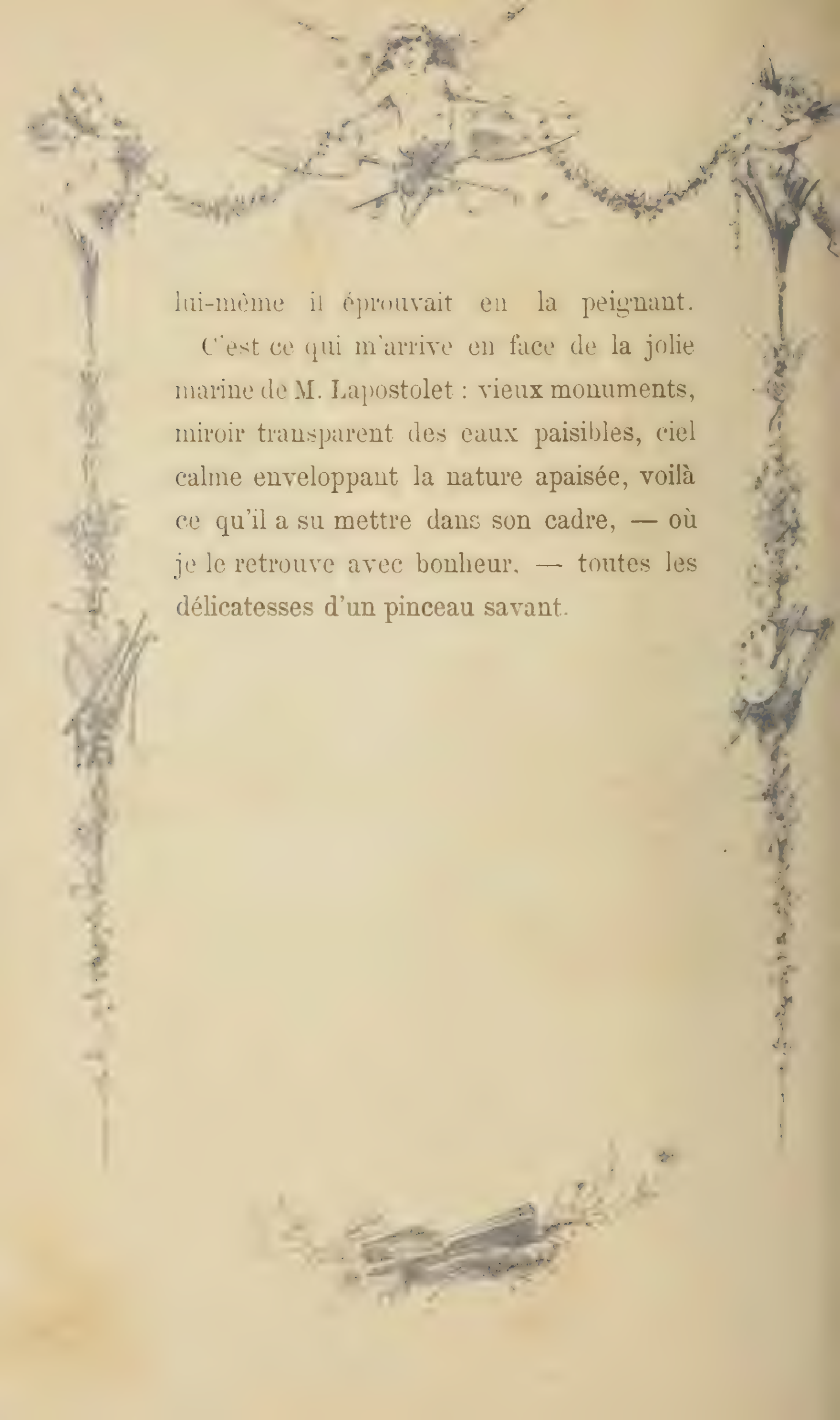


LAPOSTOLET

LA ROCHELLE

S'il est un mérite que je recherche avant tout autre chez le peintre de paysage, c'est la sincérité de l'impression.

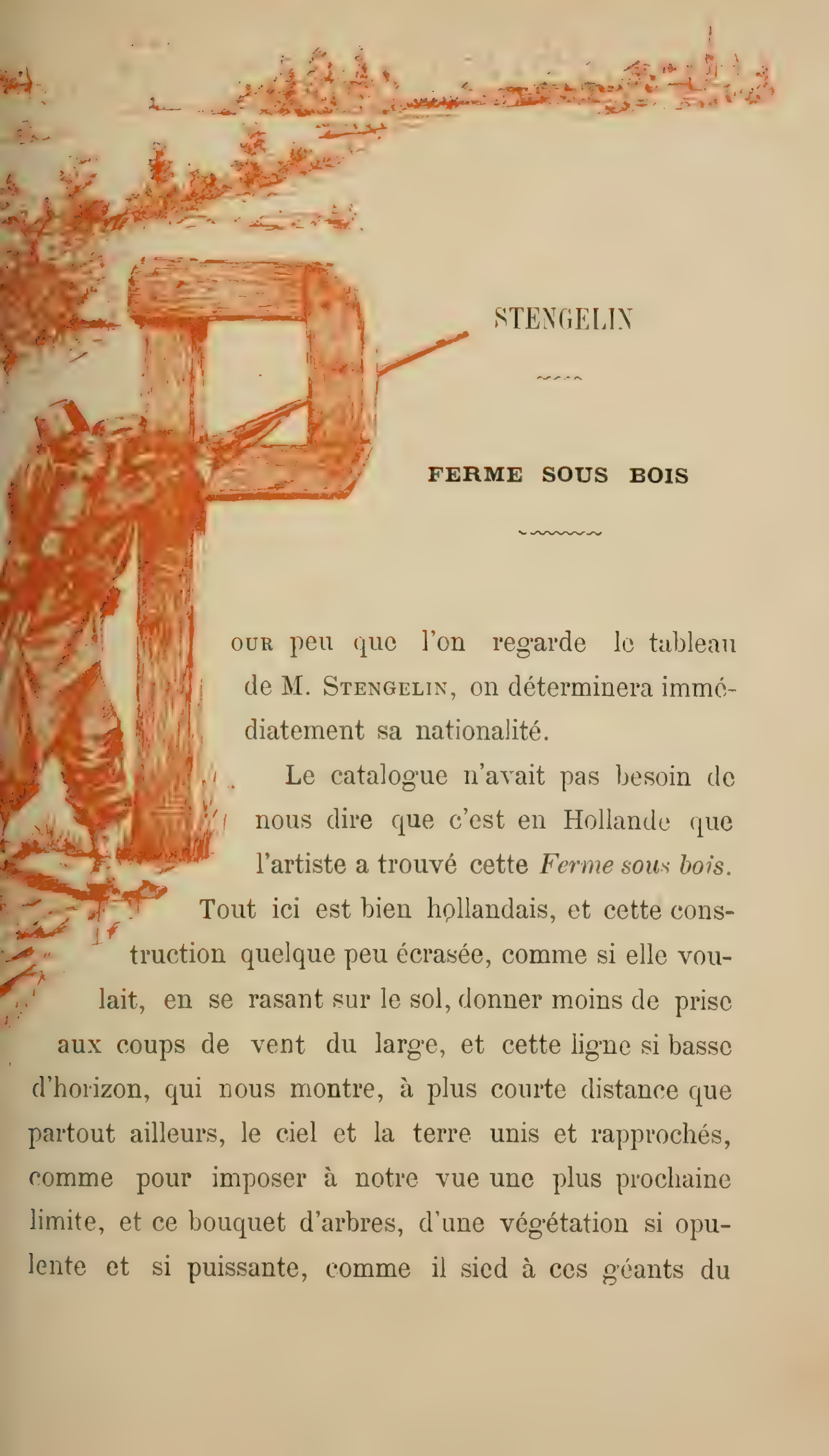
Je sais bien que l'on a singulièrement abusé, en ces derniers temps, du terme nouveau d'*impressionniste*, qui a servi de mot d'ordre à toute une légion de prétendus artistes, qui n'avaient suppléé par aucun travail à ce qui leur manquait du côté du talent, et qui remplaçaient avec plus d'audace que de conscience la vérité par la fantaisie. Mais quand un homme qui voit juste et qui sait rendre ce qu'il voit, se donne pour mission de refléter dans son œuvre l'œuvre admirable de Dieu, je partage devant sa toile l'émotion que



lui-même il éprouvait en la peignant.

C'est ce qui m'arrive en face de la jolie marine de M. Lapostolet : vieux monuments, miroir transparent des eaux paisibles, ciel calme enveloppant la nature apaisée, voilà ce qu'il a su mettre dans son cadre, — où je le retrouve avec bonheur, — toutes les délicatesses d'un pinceau savant.



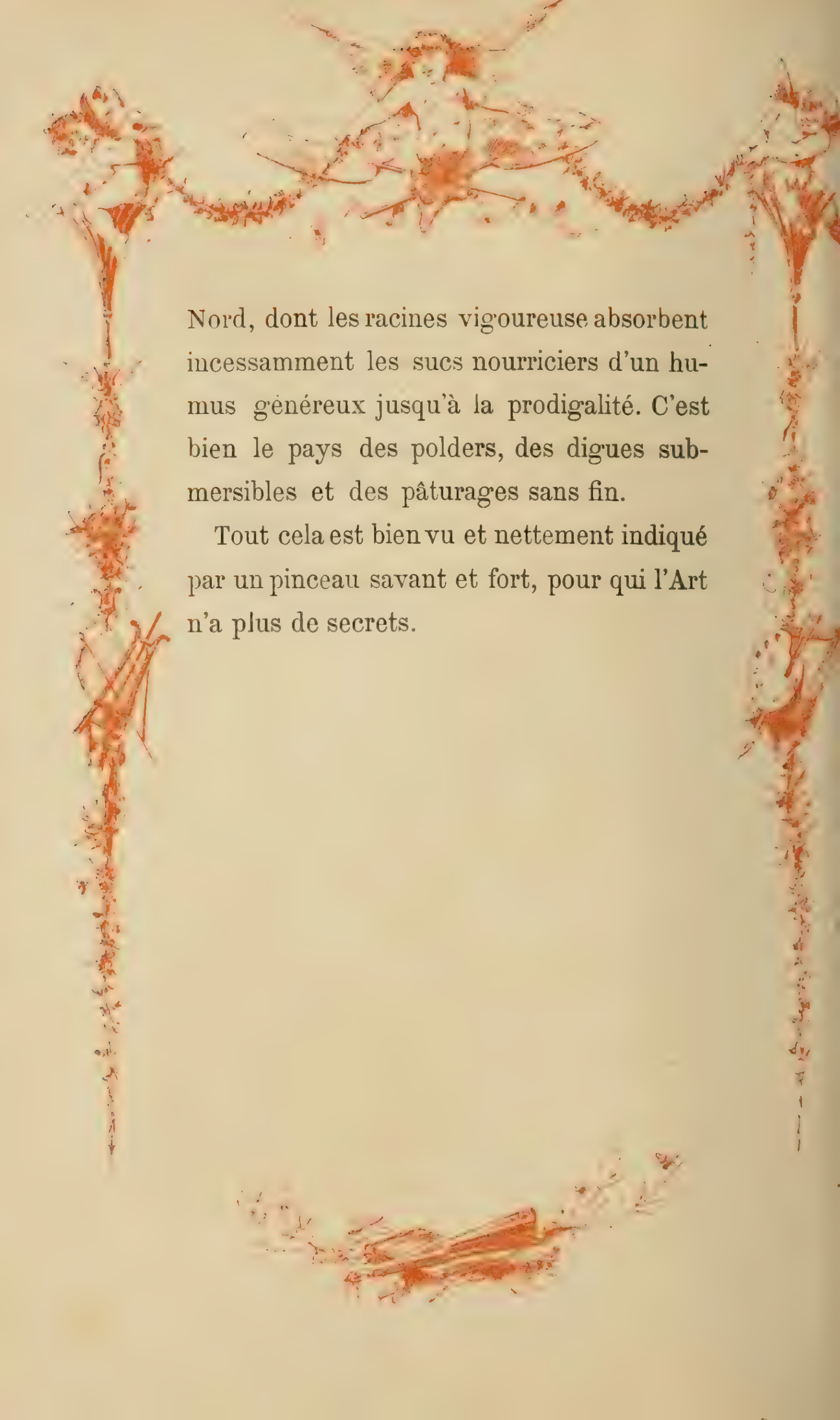


STENGELIN

FERME SOUS BOIS

Pour peu que l'on regarde le tableau de M. Stengelin, on déterminera immédiatement sa nationalité.

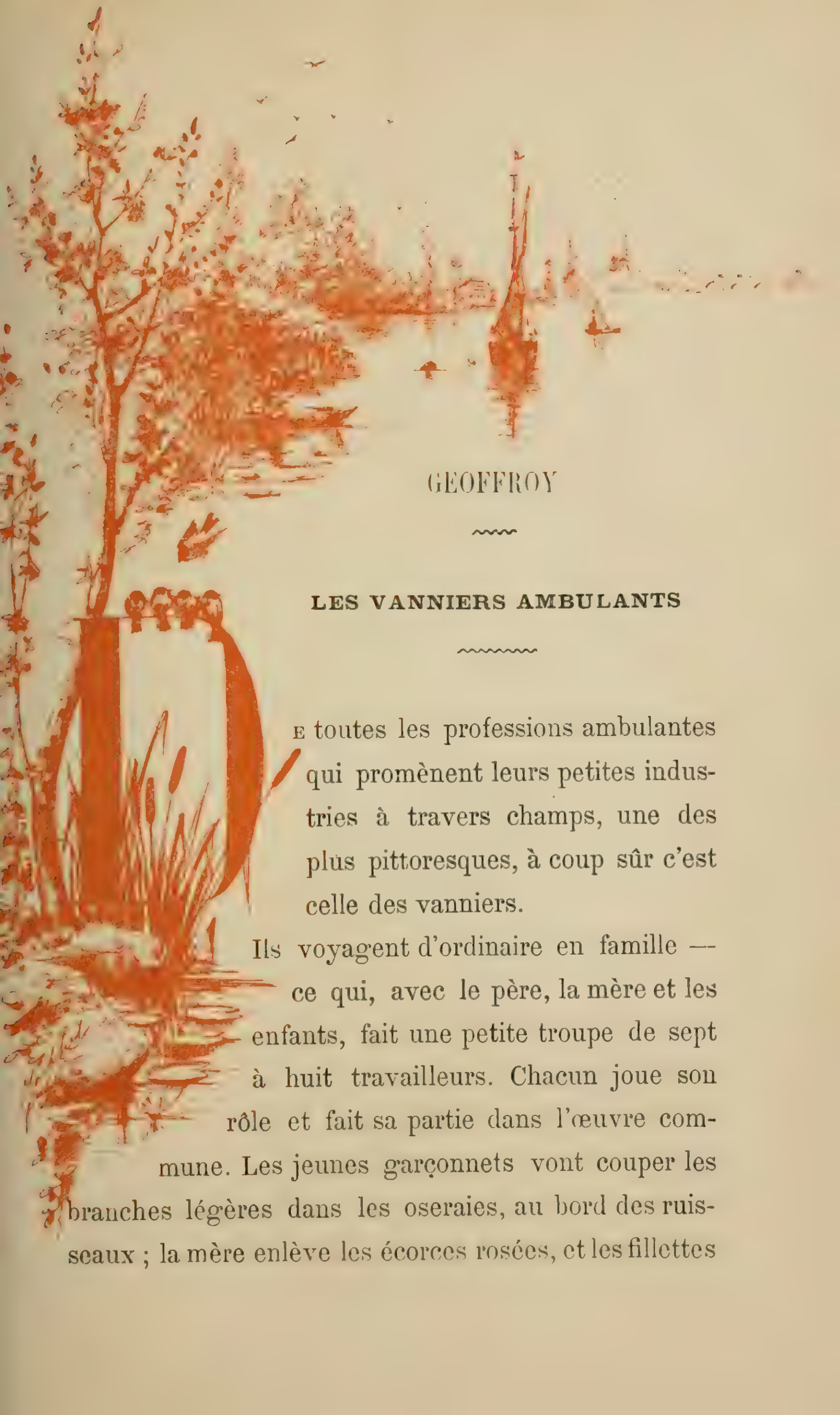
Le catalogue n'avait pas besoin de nous dire que c'est en Hollande que l'artiste a trouvé cette *Ferme sous bois.* Tout ici est bien hollandais, et cette construction quelque peu écrasée, comme si elle voulait, en se rasant sur le sol, donner moins de prise aux coups de vent du large, et cette ligne si basse d'horizon, qui nous montre, à plus courte distance que partout ailleurs, le ciel et la terre unis et rapprochés, comme pour imposer à notre vue une plus prochaine limite, et ce bouquet d'arbres, d'une végétation si opulente et si puissante, comme il sied à ces géants du



Nord, dont les racines vigoureuse absorbent incessamment les sucs nourriciers d'un humus généreux jusqu'à la prodigalité. C'est bien le pays des polders, des digues submersibles et des pâturages sans fin.

Tout cela est bien vu et nettement indiqué par un pinceau savant et fort, pour qui l'Art n'a plus de secrets.



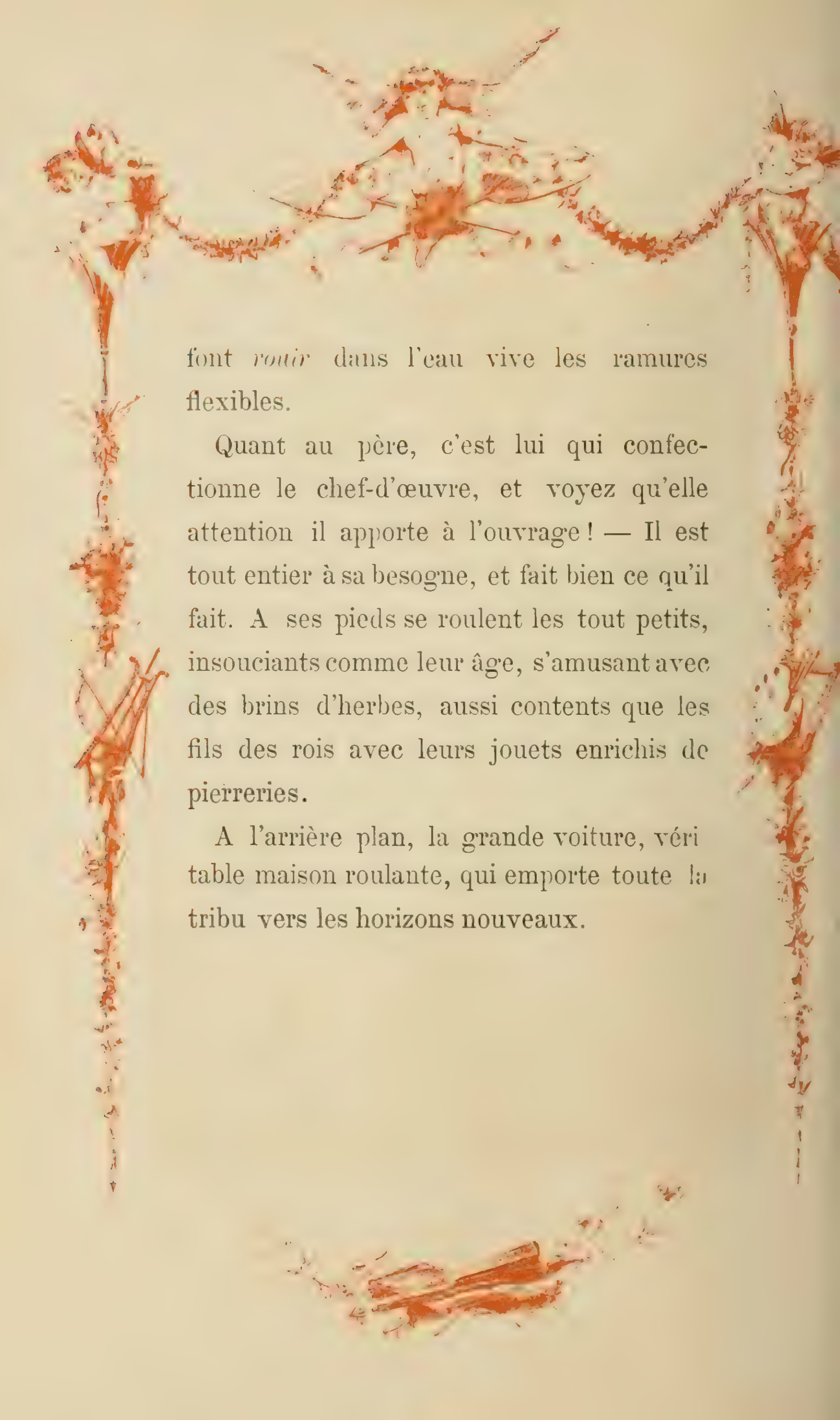


GEOFFROY

LES VANNIERS AMBULANTS

De toutes les professions ambulantes qui promènent leurs petites industries à travers champs, une des plus pittoresques, à coup sûr c'est celle des vanniers.

Ils voyagent d'ordinaire en famille — ce qui, avec le père, la mère et les enfants, fait une petite troupe de sept à huit travailleurs. Chacun joue son rôle et fait sa partie dans l'œuvre commune. Les jeunes garçonnets vont couper les branches légères dans les oseraies, au bord des ruisseaux ; la mère enlève les écorces rosées, et les fillettes

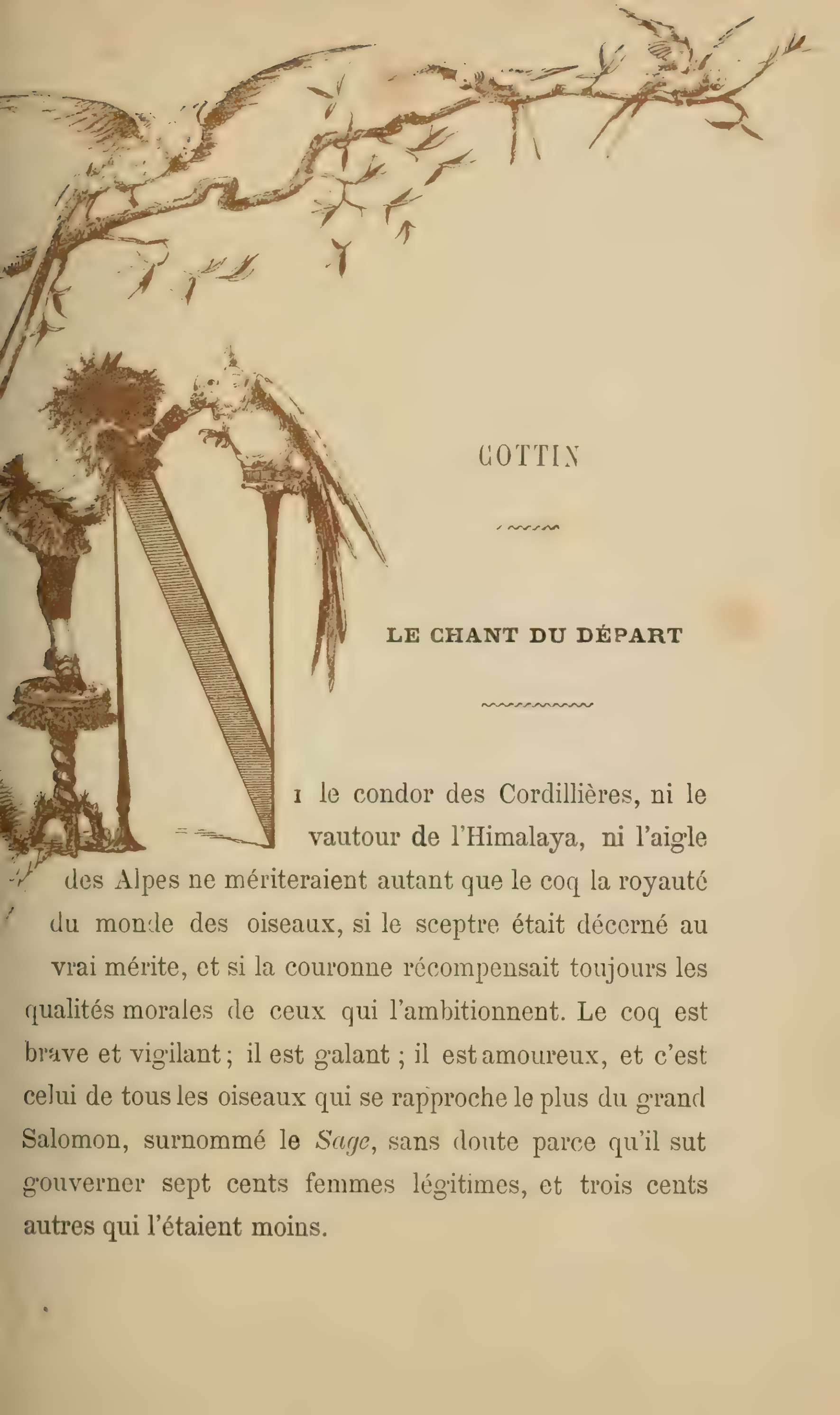


font *rouir* dans l'eau vive les ramures flexibles.

Quant au père, c'est lui qui confectionne le chef-d'œuvre, et voyez qu'elle attention il apporte à l'ouvrage ! — Il est tout entier à sa besogne, et fait bien ce qu'il fait. A ses pieds se roulent les tout petits, insouciants comme leur âge, s'amusant avec des brins d'herbes, aussi contents que les fils des rois avec leurs jouets enrichis de pierreries.

A l'arrière plan, la grande voiture, véritable maison roulante, qui emporte toute la tribu vers les horizons nouveaux.

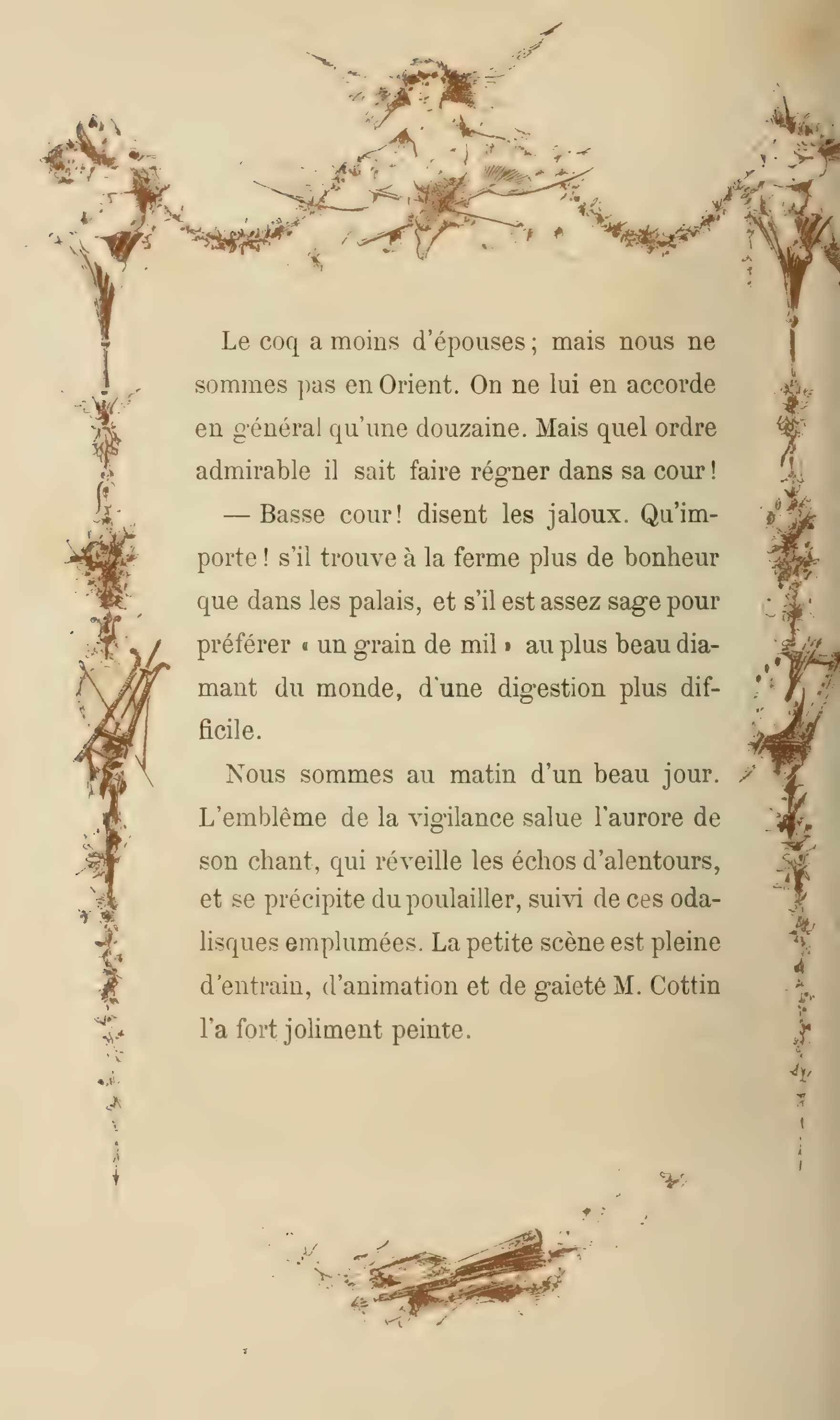




GOTTIN

LE CHANT DU DÉPART

Ni le condor des Cordillières, ni le vautour de l'Himalaya, ni l'aigle des Alpes ne mériteraient autant que le coq la royauté du monde des oiseaux, si le sceptre était décerné au vrai mérite, et si la couronne récompensait toujours les qualités morales de ceux qui l'ambitionnent. Le coq est brave et vigilant ; il est galant ; il est amoureux, et c'est celui de tous les oiseaux qui se rapproche le plus du grand Salomon, surnommé le *Sage*, sans doute parce qu'il sut gouverner sept cents femmes légitimes, et trois cents autres qui l'étaient moins.



Le coq a moins d'épouses; mais nous ne sommes pas en Orient. On ne lui en accorde en général qu'une douzaine. Mais quel ordre admirable il sait faire régner dans sa cour!

— Basse cour! disent les jaloux. Qu'importe! s'il trouve à la ferme plus de bonheur que dans les palais, et s'il est assez sage pour préférer « un grain de mil » au plus beau diamant du monde, d'une digestion plus difficile.

Nous sommes au matin d'un beau jour. L'emblême de la vigilance salue l'aurore de son chant, qui réveille les échos d'alentours, et se précipite du poulailler, suivi de ces odalisques emplumées. La petite scène est pleine d'entrain, d'animation et de gaieté M. Cottin l'a fort joliment peinte.





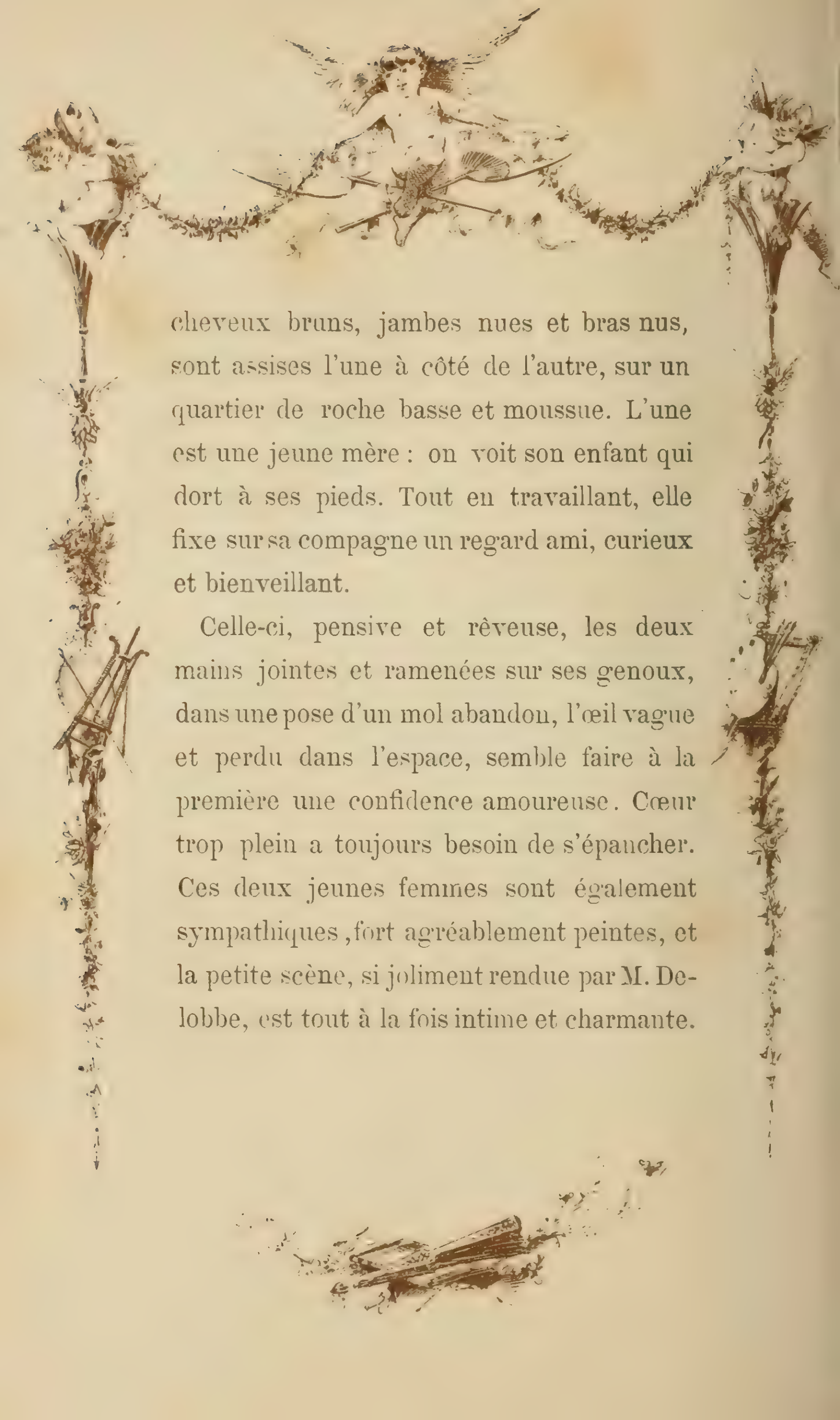
DELOBBE

AU BORD DE LA MER

MARTHE et Marie ! c'est toujours la même histoire. Là où il y a deux femmes, vous êtes à peu près certain d'en voir une qui travaille et l'autre qui ne fait rien. C'est le symbolisme éternel de la vie active et de la vie contemplative.

M. Delobbe nous transporte au bord de la mer, sur la falaise aride ; le paysage est un peu nu, mais vaste, et se profilant par de belles lignes qui donnent au lointain je ne sais quoi de la poésie de l'infini.

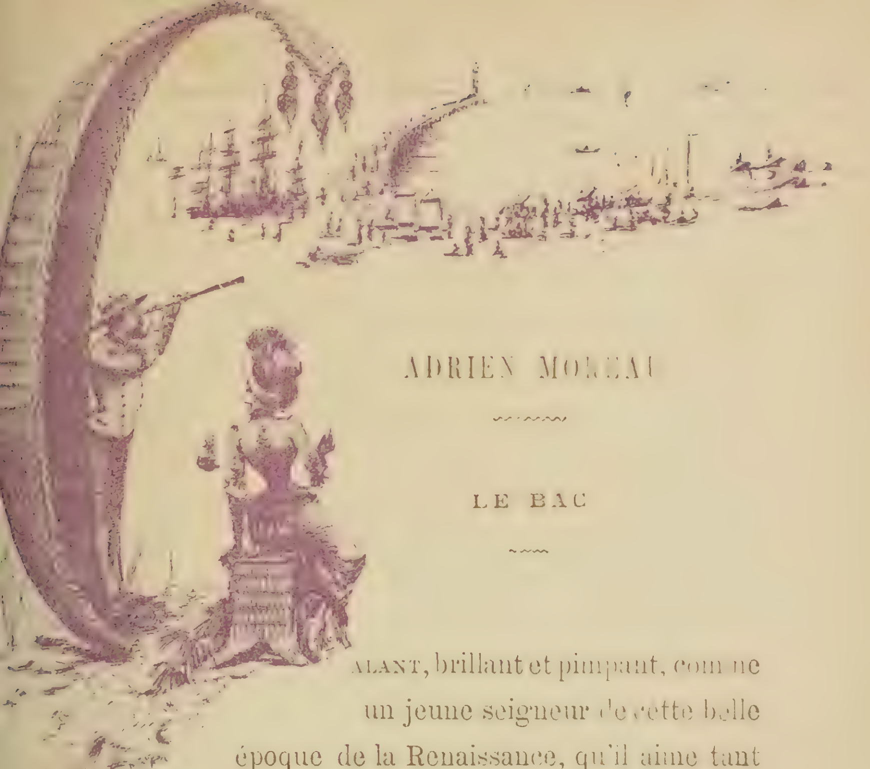
Deux paysannes simplement coiffées de leurs beaux



cheveux bruns, jambes nues et bras nus, sont assises l'une à côté de l'autre, sur un quartier de roche basse et moussue. L'une est une jeune mère : on voit son enfant qui dort à ses pieds. Tout en travaillant, elle fixe sur sa compagne un regard ami, curieux et bienveillant.

Celle-ci, pensive et rêveuse, les deux mains jointes et ramenées sur ses genoux, dans une pose d'un mol abandon, l'œil vague et perdu dans l'espace, semble faire à la première une confidence amoureuse. Cœur trop plein a toujours besoin de s'épancher. Ces deux jeunes femmes sont également sympathiques, fort agréablement peintes, et la petite scène, si joliment rendue par M. Delobbe, est tout à la fois intime et charmante.





ADRIEN MOREAU

LE BAC

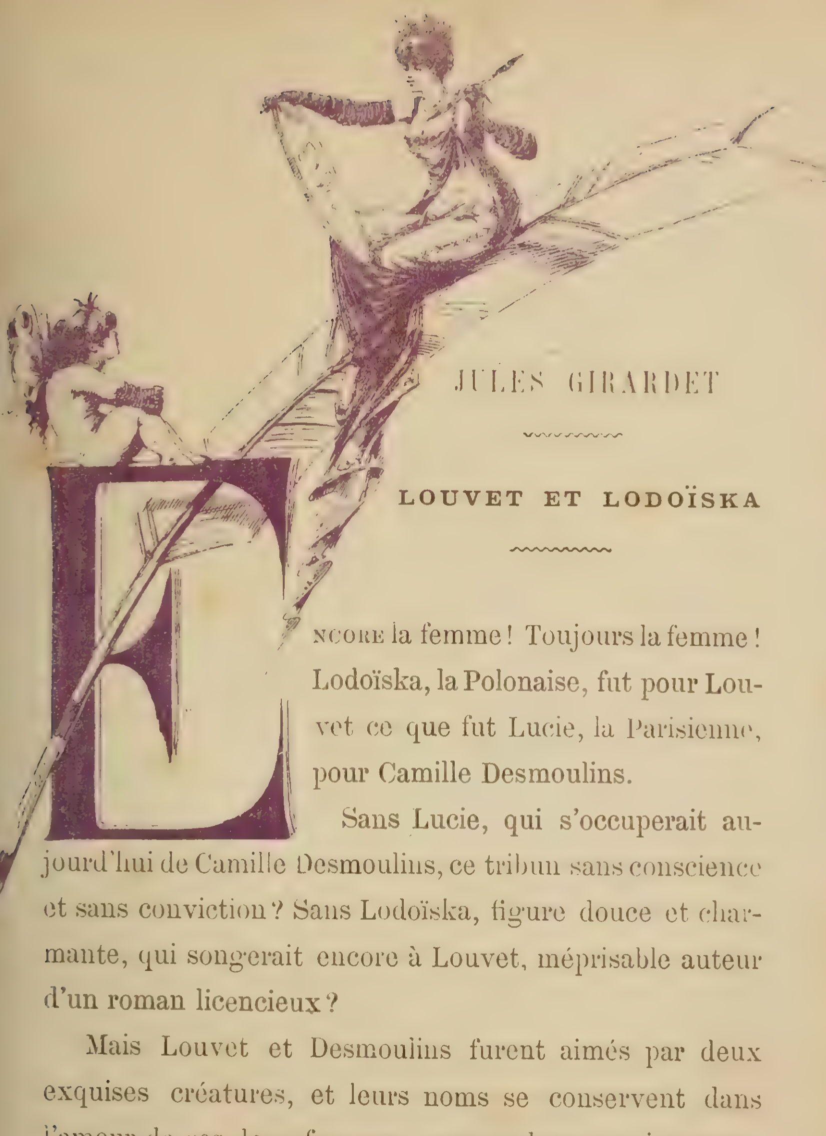
Galant, brillant et pimpant, comme un jeune seigneur de cette belle époque de la Renaissance, qu'il aime tant à peindre — et qu'il peint si bien, — M. Adrien Moreau, méritait de naître au beau milieu du XVIe siècle. Il aurait eu pour modèles tous les raffinés de la cour des Valois. Quels régals pour lui de peindre ces hauts-de-chausses en daim fauve ; ces pourpoints de velours, et ces robes de satin ; ces colerettes bouffantes et ces feutres, que relèvent, avec autant de grâce que de coquetterie, ou des panaches retombants, ou de fines aigrettes pointant vers le ciel.

M. Adrien Moreau, fidèle à ses souvenirs, sait du moins faire revivre, dans ses tableaux, cette époque si

mouvementée de l'existence de nos pères, qui, j'en suis sûr, vit aussi dans ses regrets.

Le Bac, reproduit dans notre Paris-Salon, restera comme un des meilleurs tableaux du jeune maître. Outre les types et les costumes que l'on retrouve toujours chez M. Adrien Moreau, il se recommande encore par un grand accent pittoresque et un sentiment du paysage. Tous ces personnages, fort bien groupés d'ailleurs, se font valoir les uns les autres par la variété et le contraste, depuis le passeur robuste comme Caron, le nocher des enfers, qui se tient d'abord à l'arrière de l'embarcation, jusqu'à la paysanne craintive, qui attend son tour sans oser se mêler à la noble compagnie des seigneurs et des dames.





JULES GIRARDET

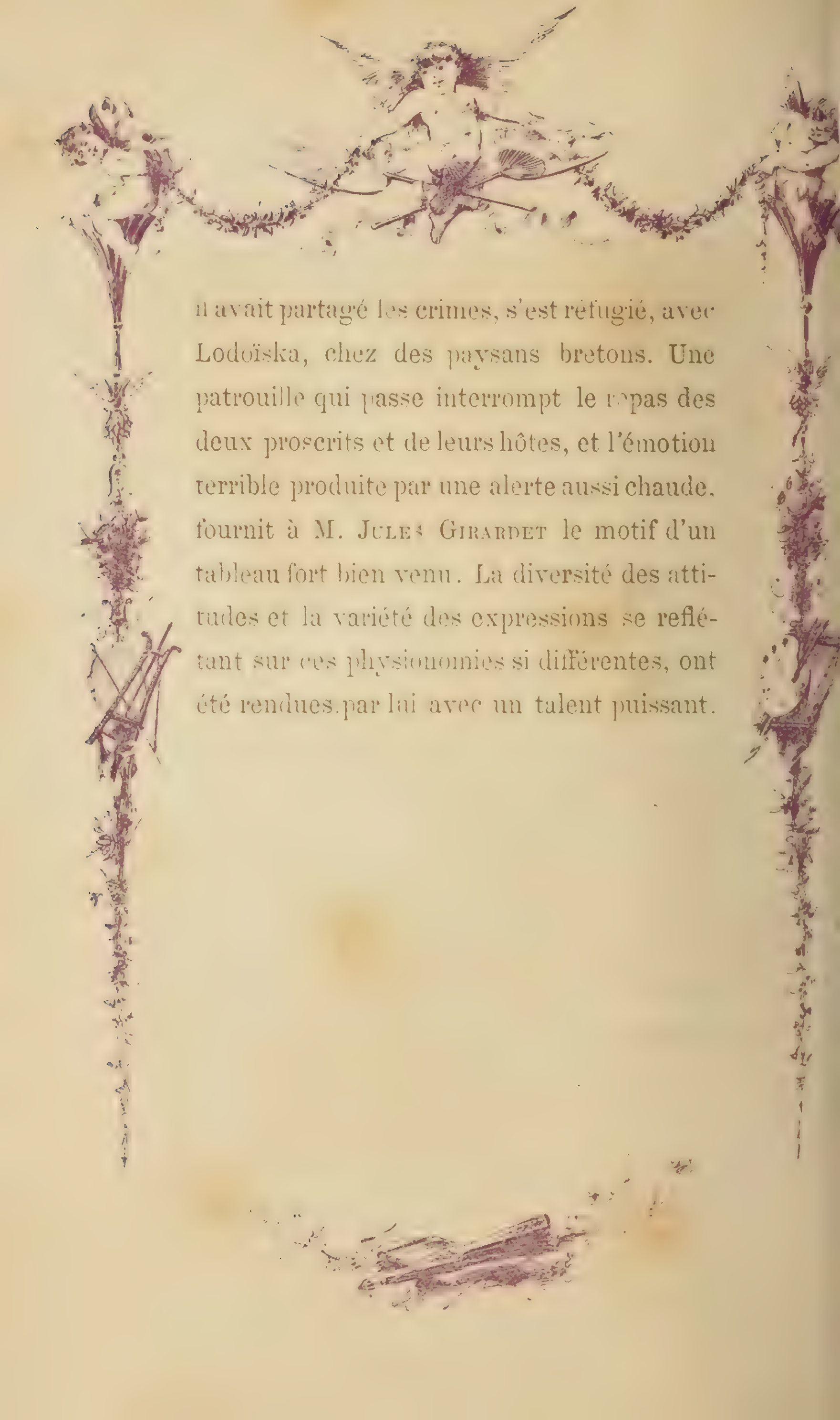
LOUVET ET LODOÏSKA

Encore la femme ! Toujours la femme ! Lodoïska, la Polonaise, fut pour Louvet ce que fut Lucie, la Parisienne, pour Camille Desmoulins.

Sans Lucie, qui s'occuperait aujourd'hui de Camille Desmoulins, ce tribun sans conscience et sans conviction ? Sans Lodoïska, figure douce et charmante, qui songerait encore à Louvet, méprisable auteur d'un roman licencieux ?

Mais Louvet et Desmoulins furent aimés par deux exquises créatures, et leurs noms se conservent dans l'amour de ces deux femmes, comme dans une incorruptible essence.

L'épisode choisi par M. Jules Girardet, dans cette vie aventureuse, est fort bien peint par lui et très émouvant. Louvet, décrété d'accusation par cette Convention dont



il avait partagé les crimes, s'est réfugié, avec Lodoïska, chez des paysans bretons. Une patrouille qui passe interrompt le repas des deux proscrits et de leurs hôtes, et l'émotion terrible produite par une alerte aussi chaude, fournit à M. Jules Girardet le motif d'un tableau fort bien venu. La diversité des attitudes et la variété des expressions se reflétant sur ces physionomies si différentes, ont été rendues par lui avec un talent puissant.



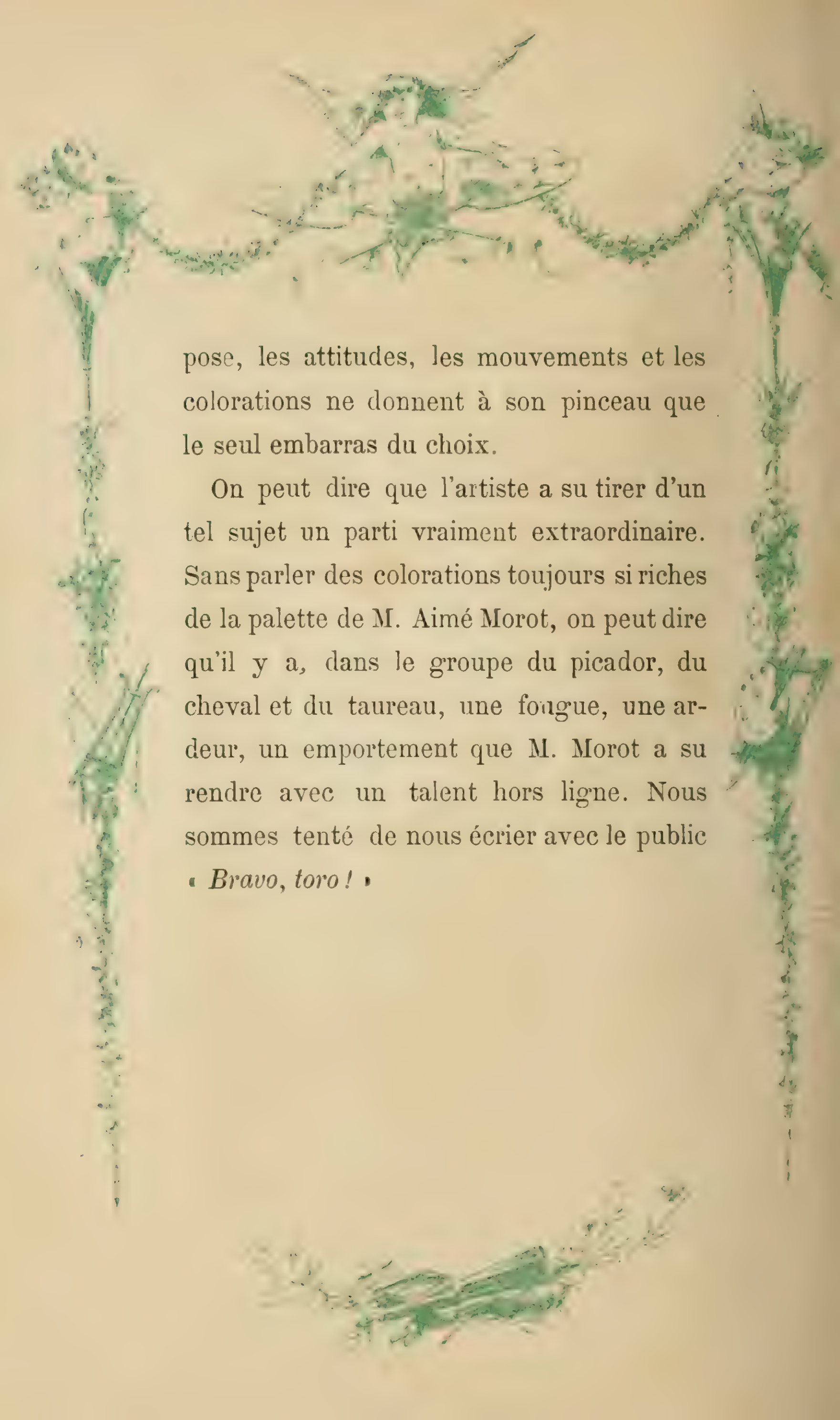


AIMÉ MOROT

EL BRAVO TORO

Aimé Morot, le coloriste puissant, le peintre à la palette si riche, l'artiste au pinceau si délicat et en même temps si vigoureux, dont les œuvres magistrales — le *Christ en croix*, par exemple, et le *Bon Samaritain*, vivent encore dans tous les souvenirs, s'est attaqué, cette année, à un sujet qui lui permettait de développer, en toute liberté, les dons si divers de sa riche nature.

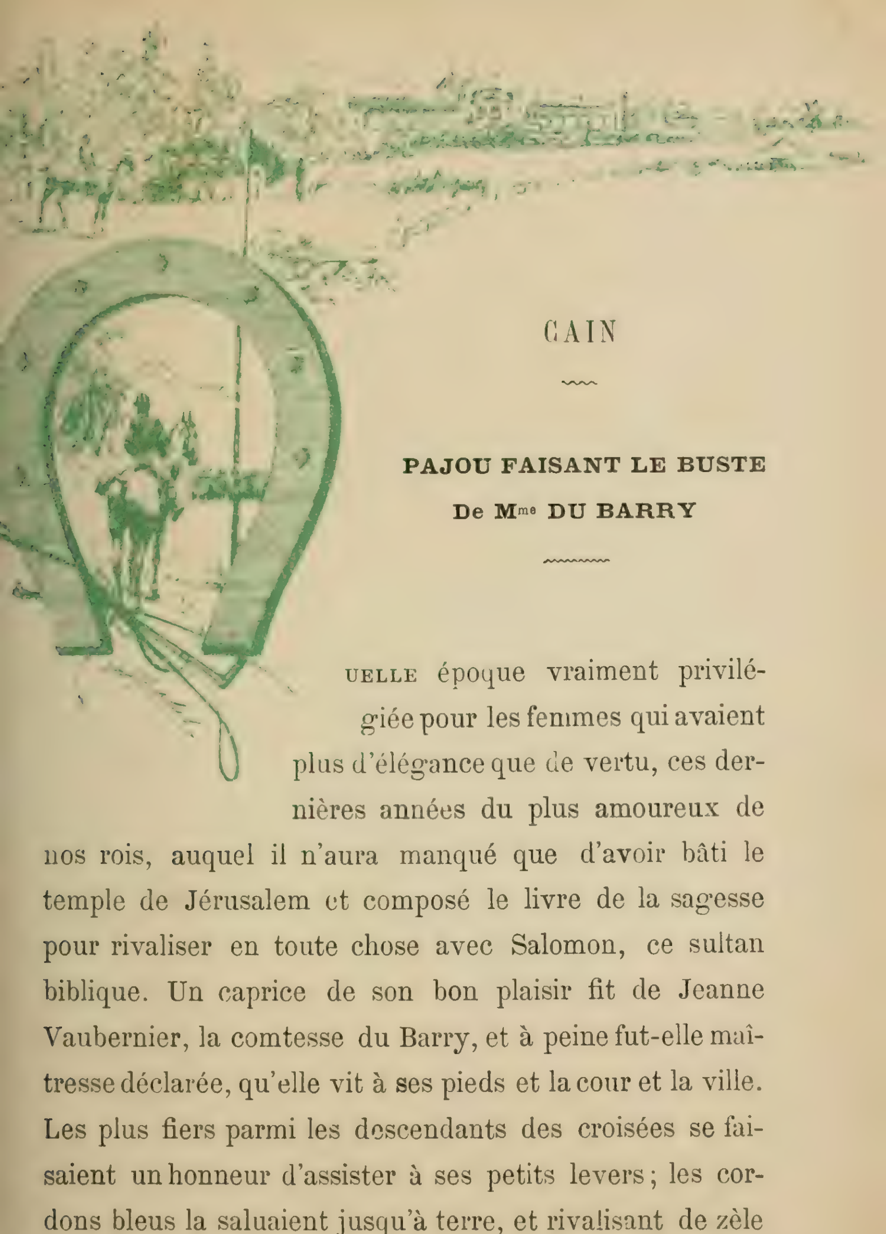
La puissante fantaisie du jeune maître nous transporte en Espagne, dans une course de taureaux, — admirable motif pittoresque, où la



pose, les attitudes, les mouvements et les colorations ne donnent à son pinceau que le seul embarras du choix.

On peut dire que l'artiste a su tirer d'un tel sujet un parti vraiment extraordinaire. Sans parler des colorations toujours si riches de la palette de M. Aimé Morot, on peut dire qu'il y a, dans le groupe du picador, du cheval et du taureau, une fougue, une ardeur, un emportement que M. Morot a su rendre avec un talent hors ligne. Nous sommes tenté de nous écrier avec le public « *Bravo, toro !* »


Aimé Morot



CAIN

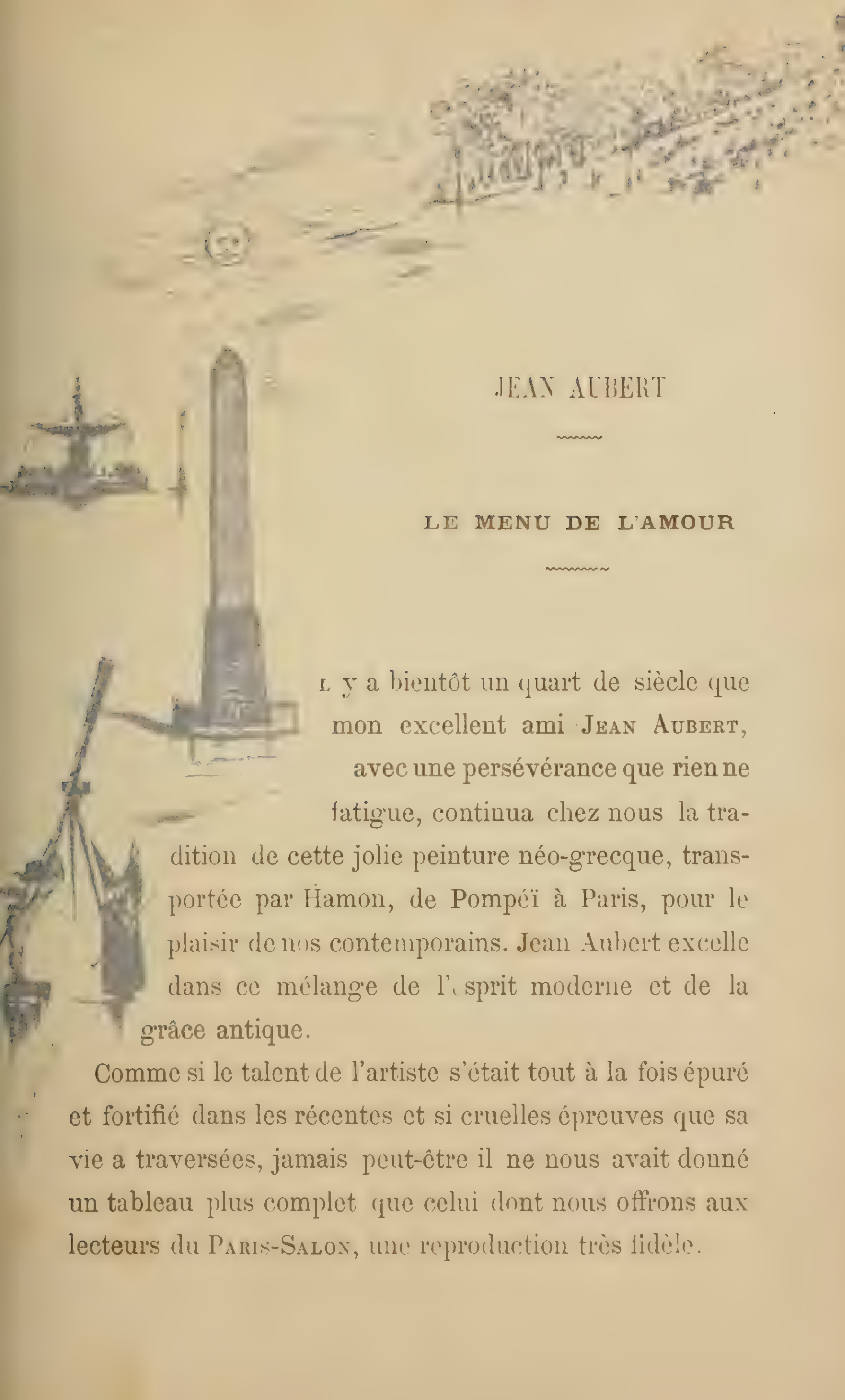
PAJOU FAISANT LE BUSTE De Mme DU BARRY

QUELLE époque vraiment privilégiée pour les femmes qui avaient plus d'élégance que de vertu, ces dernières années du plus amoureux de nos rois, auquel il n'aura manqué que d'avoir bâti le temple de Jérusalem et composé le livre de la sagesse pour rivaliser en toute chose avec Salomon, ce sultan biblique. Un caprice de son bon plaisir fit de Jeanne Vaubernier, la comtesse du Barry, et à peine fut-elle maîtresse déclarée, qu'elle vit à ses pieds et la cour et la ville. Les plus fiers parmi les descendants des croisées se faisaient un honneur d'assister à ses petits levers ; les cordons bleus la saluaient jusqu'à terre, et rivalisant de zèle avec les petits abbés, les graves prélats, les évêques crossés et mitrés ne rougissaient pas de faire anti-

chambre à la porte du cabinet de Cotillon III.

M. Caïn avait donc beau jeu à nous montrer un dessus de panier de grands seigneurs et de belles dames se pressant à l'envi dans les salons de la favorite, pendant que Pajou, l'artiste à la mode, sculpte dans un marbre éclatant et fin comme les blocs de Paros, cette tête charmante — délices, non pas du genre humain — mais de Louis-le-bien-aimé. Ils sont tous là, les plus beaux, les plus jeunes, les plus spirituels et les plus nobles, attendant un regard et mendiant un sourire. M. Caïn n'a pas failli à son sujet. Son tableau est singulièrement animé, vif et brillant.





JEAN AUBERT

LE MENU DE L'AMOUR

Il y a bientôt un quart de siècle que mon excellent ami JEAN AUBERT, avec une persévérance que rien ne fatigue, continua chez nous la tradition de cette jolie peinture néo-grecque, transportée par Hamon, de Pompéï à Paris, pour le plaisir de nos contemporains. Jean Aubert excelle dans ce mélange de l'esprit moderne et de la grâce antique.

Comme si le talent de l'artiste s'était tout à la fois épuré et fortifié dans les récentes et si cruelles épreuves que sa vie a traversées, jamais peut-être il ne nous avait donné un tableau plus complet que celui dont nous offrons aux lecteurs du PARIS-SALON, une reproduction très fidèle.

Il est frugal ce *Menu de l'Amour*, ou plutôt *des Amours*, car ils sont trois qui viennent réclamer leur portion de pommes de terre frites..., et plus jolis les uns que les autres, ces petits culs-nus aux blanches ailes de chérubins, depuis celui qui s'agenouille aux pieds de la marchande, pour la toucher sans doute, et obtenir une plus grosse part, jusqu'au plus grand qui se guinde sur ses orteils, afin de mieux voir ce qui se passe dans la poële.

Le cordon-bleu des Amours est un beau brin de fille, aux épaules grasses et aux bras bien modelés, à qui plus d'un gourmand confierait volontiers le soin de son ordinaire.

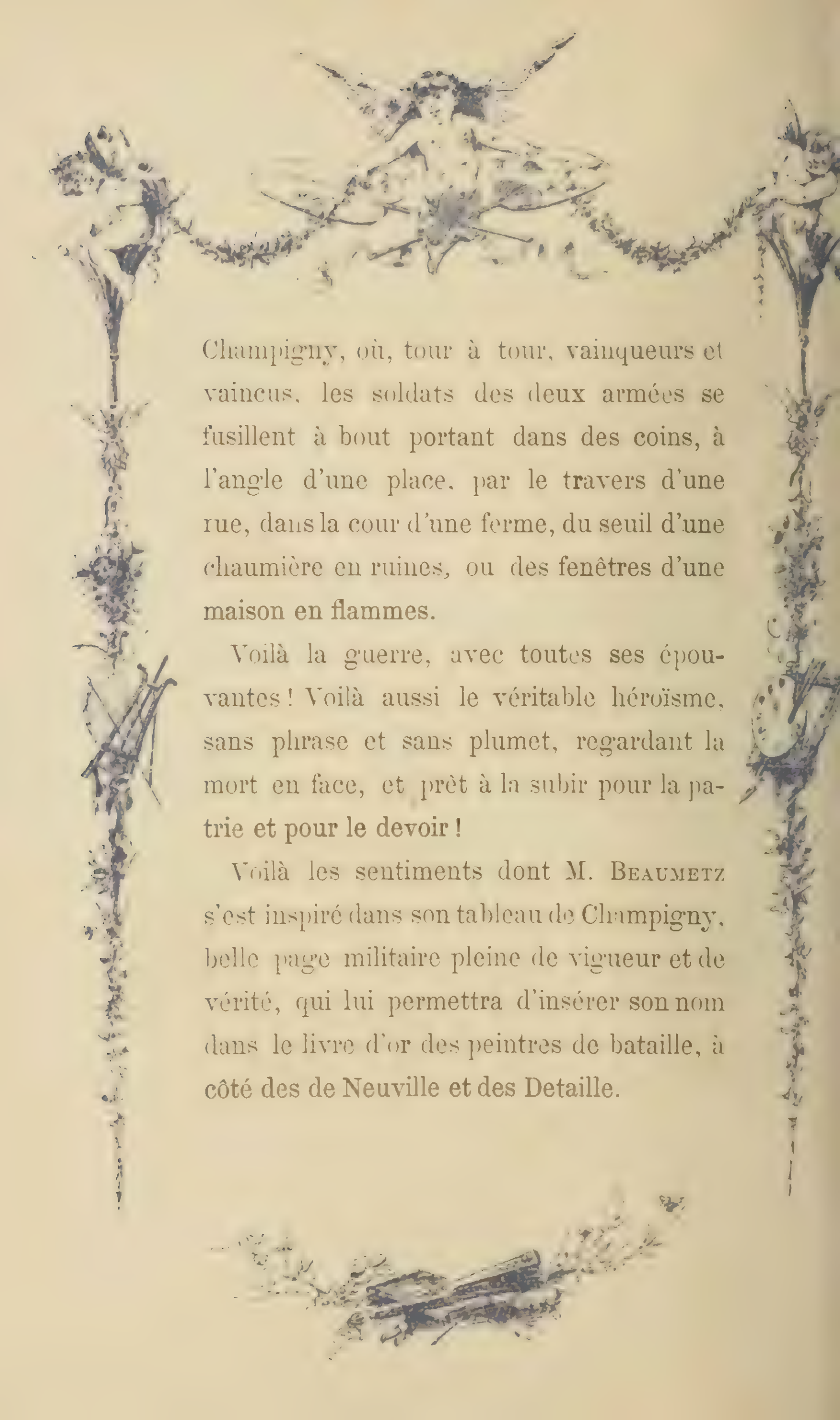

JEAN-AUBERT

BEAUMETZ

CHAMPIGNY — 30 Novembre 1870

VICTOIRE ou défaite! Quel fut pour nous le vrai mot de cette journée sanglante? On l'ignora longtemps — et, aujourd'hui encore, la vérité reste incertaine et douteuse. Journée glorieuse, après tout, parce qu'on sut y faire noblement son devoir de soldat : bien se battre et bien mourir.

Si l'on veut se rendre un compte quelque peu exact de ce que les poètes appellent si bien les horreurs de la guerre, ce n'est point dans les batailles rangées, pleines de panaches, de drapeaux, d'épaulettes, de tambours battant la charge et de trompettes jouant des marches triomphales, qu'il faut les contempler. C'est bien plutôt dans ces épisodes secondaires, comme ce combat, ou, pour mieux dire, cette succession de combats autour de



Champigny, où, tour à tour, vainqueurs et vaincus, les soldats des deux armées se fusillent à bout portant dans des coins, à l'angle d'une place, par le travers d'une rue, dans la cour d'une ferme, du seuil d'une chaumière en ruines, ou des fenêtres d'une maison en flammes.

Voilà la guerre, avec toutes ses épouvantes ! Voilà aussi le véritable héroïsme, sans phrase et sans plumet, regardant la mort en face, et prêt à la subir pour la patrie et pour le devoir !

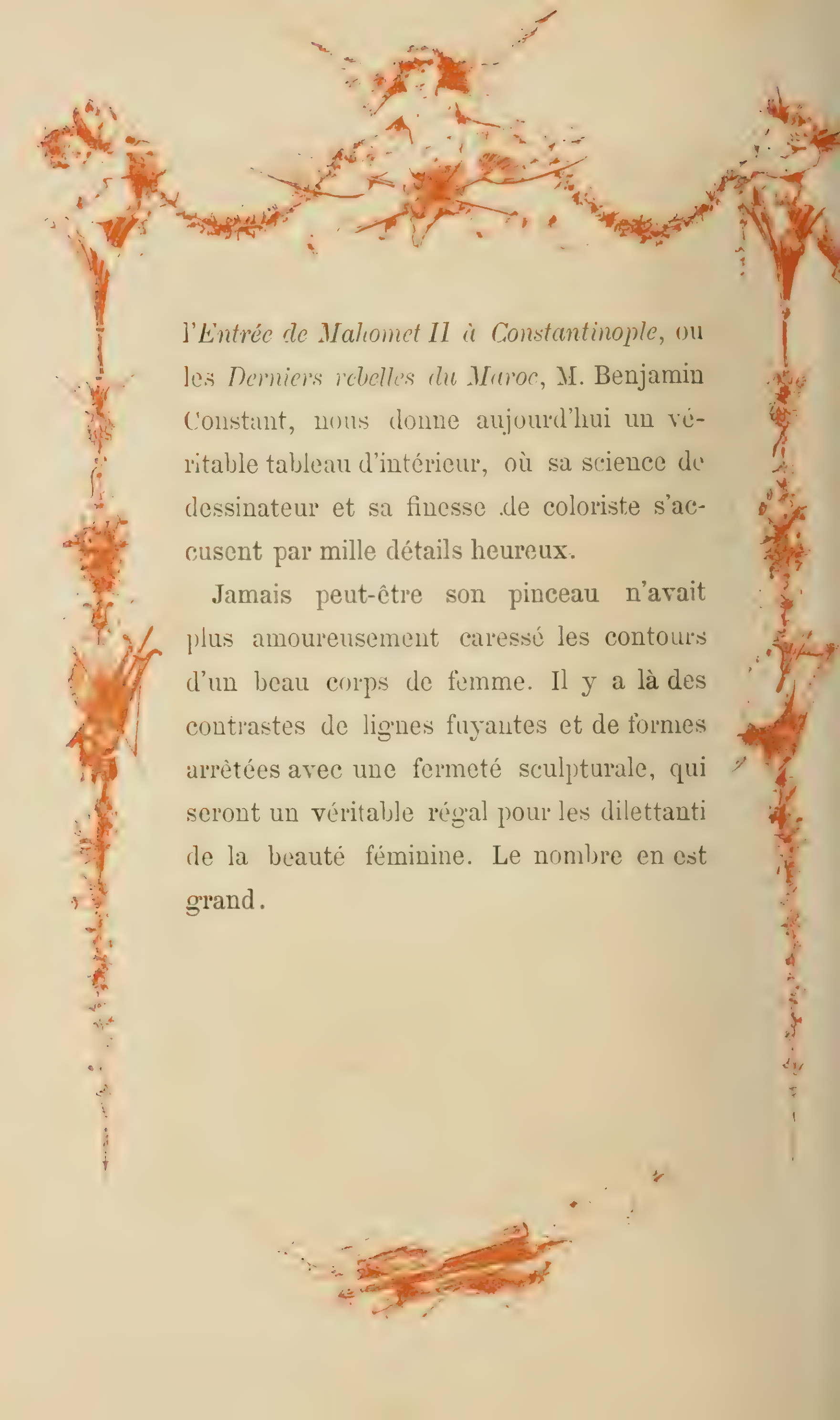
Voilà les sentiments dont M. Beaumetz s'est inspiré dans son tableau de Champigny, belle page militaire pleine de vigueur et de vérité, qui lui permettra d'insérer son nom dans le livre d'or des peintres de bataille, à côté des de Neuville et des Detaille.



BENJAMIN CONSTANT

LES CHÉRIFAS

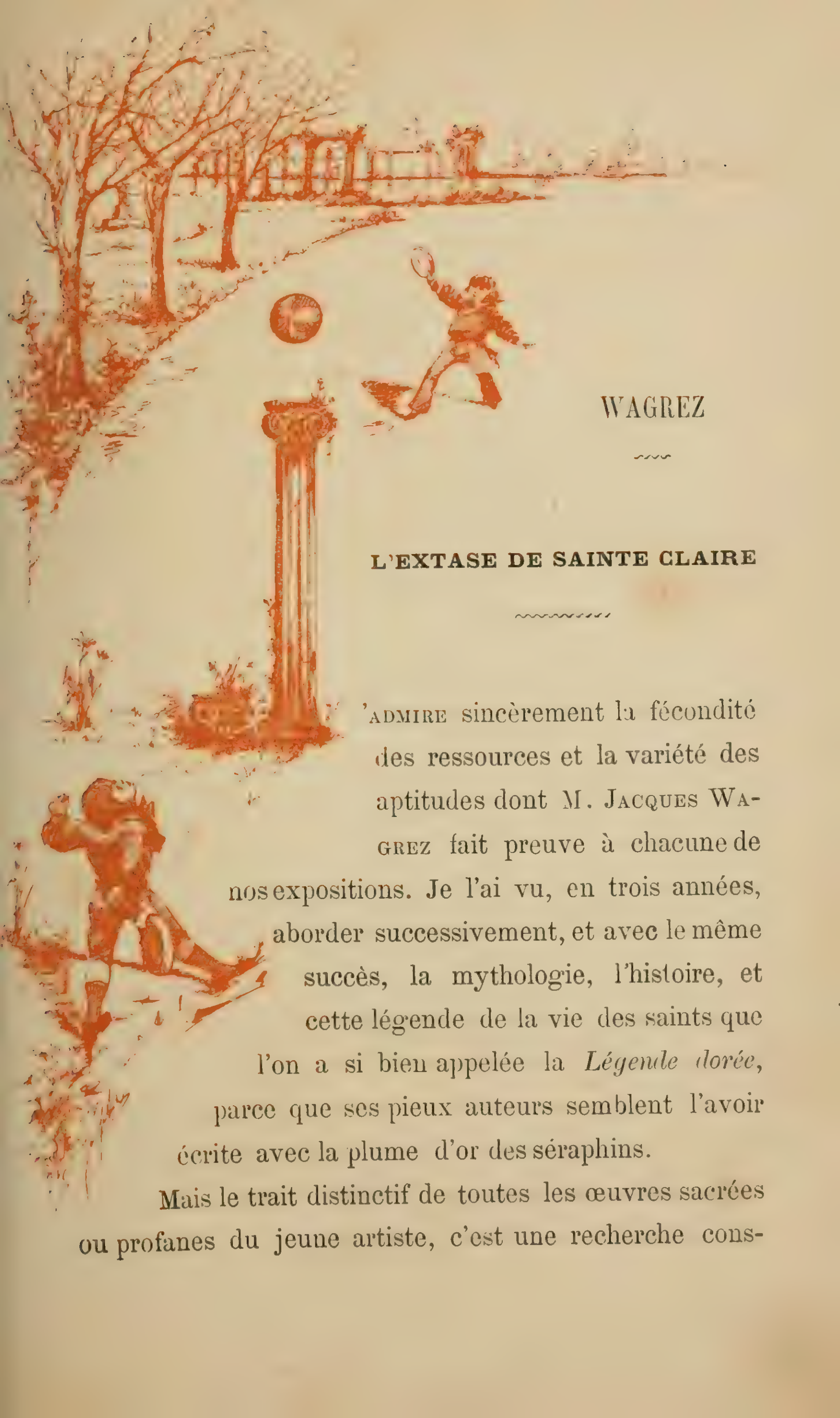
On l'a dit avec juste raison, Benjamin Constant est depuis longtemps le *Benjamin* de la critique — du public plus encore. On lui sait gré d'avoir ramassé d'une main si vaillante le pinceau tombé des doigts mourants de nos grands orientalistes, Decamps, Delacroix, Marilhat, Fromentin, et de nous rendre, dans des tableaux pleins de vie, de mouvement et d'éclat, toute la poésie de ces admirables régions ensoleillées, où le paysage est si beau, l'homme si fier, le costume si pittoresque. Après des tableaux en plein air d'une si grande allure, comme



l'*Entrée de Mahomet II à Constantinople*, ou les *Derniers rebelles du Maroc*, M. Benjamin Constant, nous donne aujourd'hui un véritable tableau d'intérieur, où sa science de dessinateur et sa finesse de coloriste s'accusent par mille détails heureux.

Jamais peut-être son pinceau n'avait plus amoureusement caressé les contours d'un beau corps de femme. Il y a là des contrastes de lignes fuyantes et de formes arrêtées avec une fermeté sculpturale, qui seront un véritable régal pour les dilettanti de la beauté féminine. Le nombre en est grand.





WAGREZ

L'EXTASE DE SAINTE CLAIRE

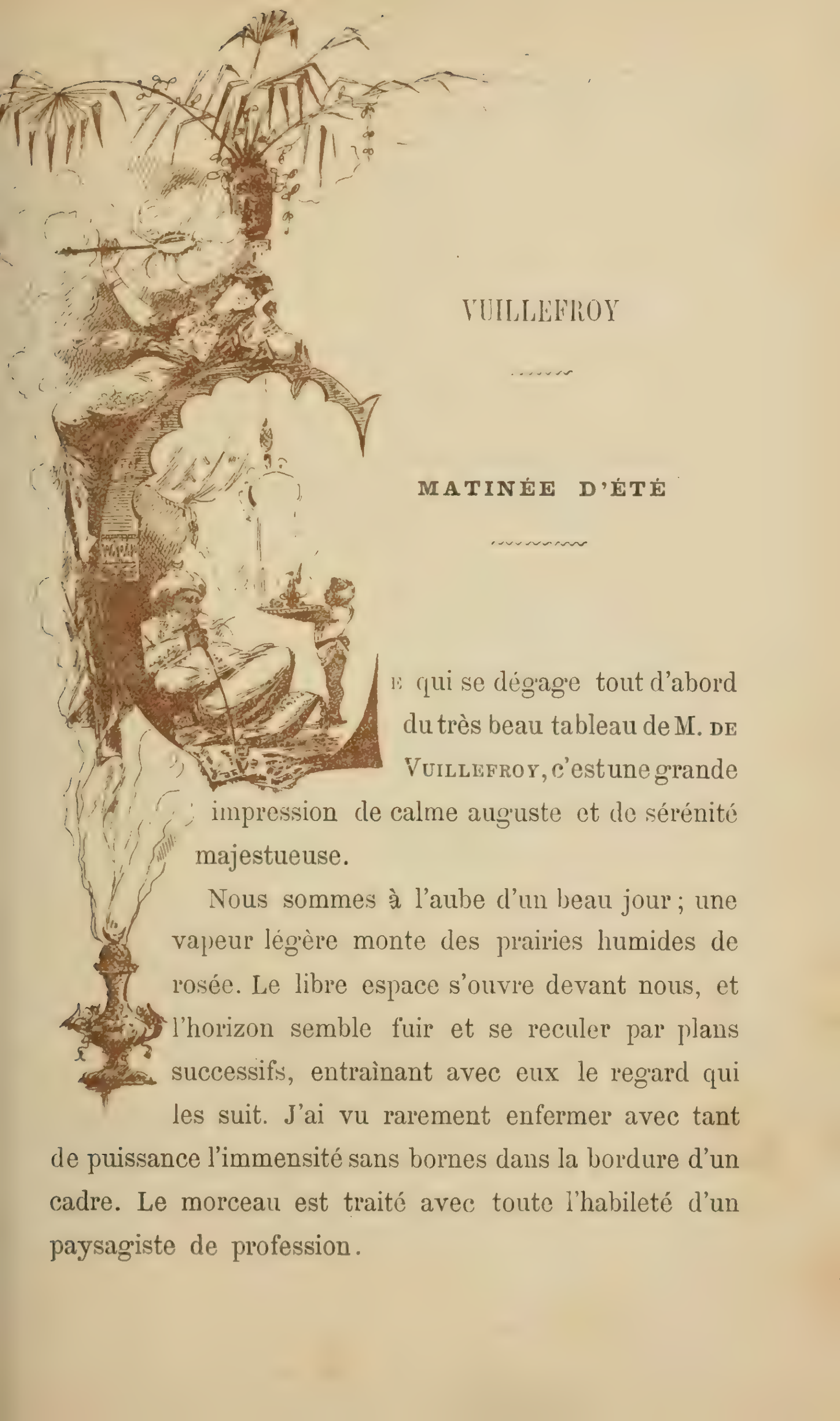
J'ADMIRE sincèrement la fécondité des ressources et la variété des aptitudes dont M. JACQUES WAGREZ fait preuve à chacune de nos expositions. Je l'ai vu, en trois années, aborder successivement, et avec le même succès, la mythologie, l'histoire, et cette légende de la vie des saints que l'on a si bien appelée la *Légende dorée*, parce que ses pieux auteurs semblent l'avoir écrite avec la plume d'or des séraphins.

Mais le trait distinctif de toutes les œuvres sacrées ou profanes du jeune artiste, c'est une recherche cons-

tante de la distinction, de la grâce et de la beauté dans toutes les figures qui sortent de ses mains.

Le tableau qu'il expose aujourd'hui et que nous montre *Sainte Claire en extase* au pied de la croix, se recommande à nous par les mêmes qualités. Si la sainte nous touche par l'éclat de la foi qui l'illumine, et l'ardeur de la charité qui l'embrase, le trio des anges descendant du paradis pour prier avec elle, nous offre des types d'une suavité toute céléste.



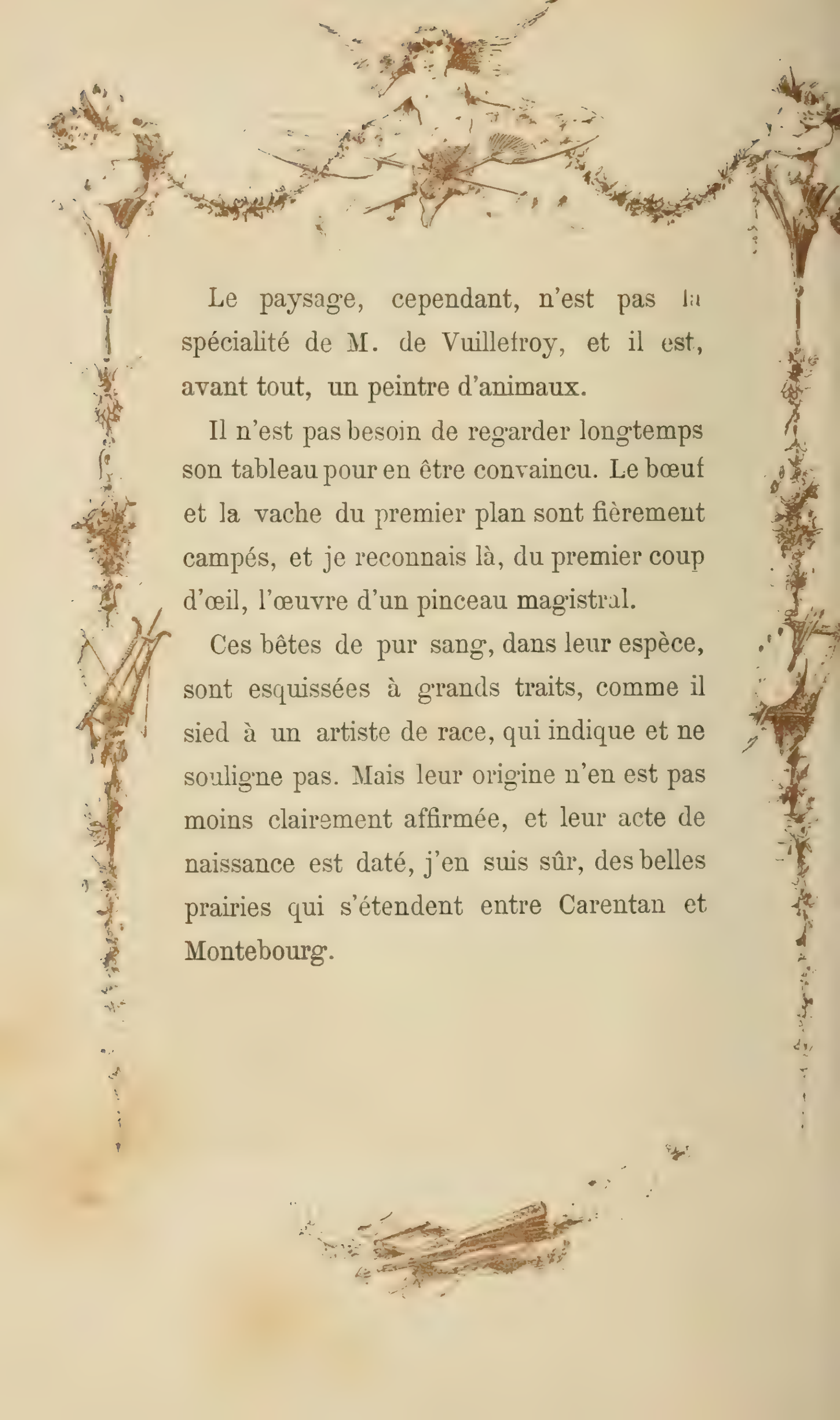


VUILLEFROY

MATINÉE D'ÉTÉ

CE qui se dégage tout d'abord du très beau tableau de M. DE VUILLEFROY, c'est une grande impression de calme auguste et de sérénité majestueuse.

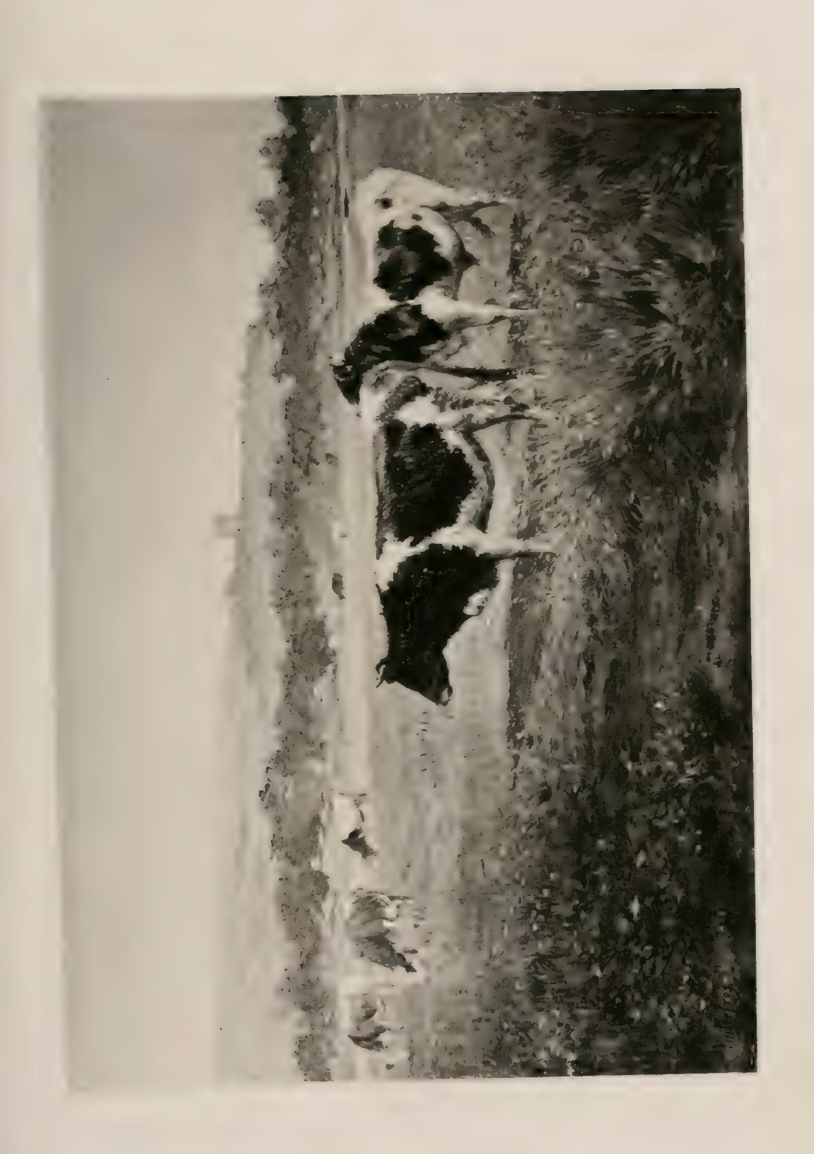
Nous sommes à l'aube d'un beau jour ; une vapeur légère monte des prairies humides de rosée. Le libre espace s'ouvre devant nous, et l'horizon semble fuir et se reculer par plans successifs, entraînant avec eux le regard qui les suit. J'ai vu rarement enfermer avec tant de puissance l'immensité sans bornes dans la bordure d'un cadre. Le morceau est traité avec toute l'habileté d'un paysagiste de profession.



Le paysage, cependant, n'est pas la spécialité de M. de Vuillefroy, et il est, avant tout, un peintre d'animaux.

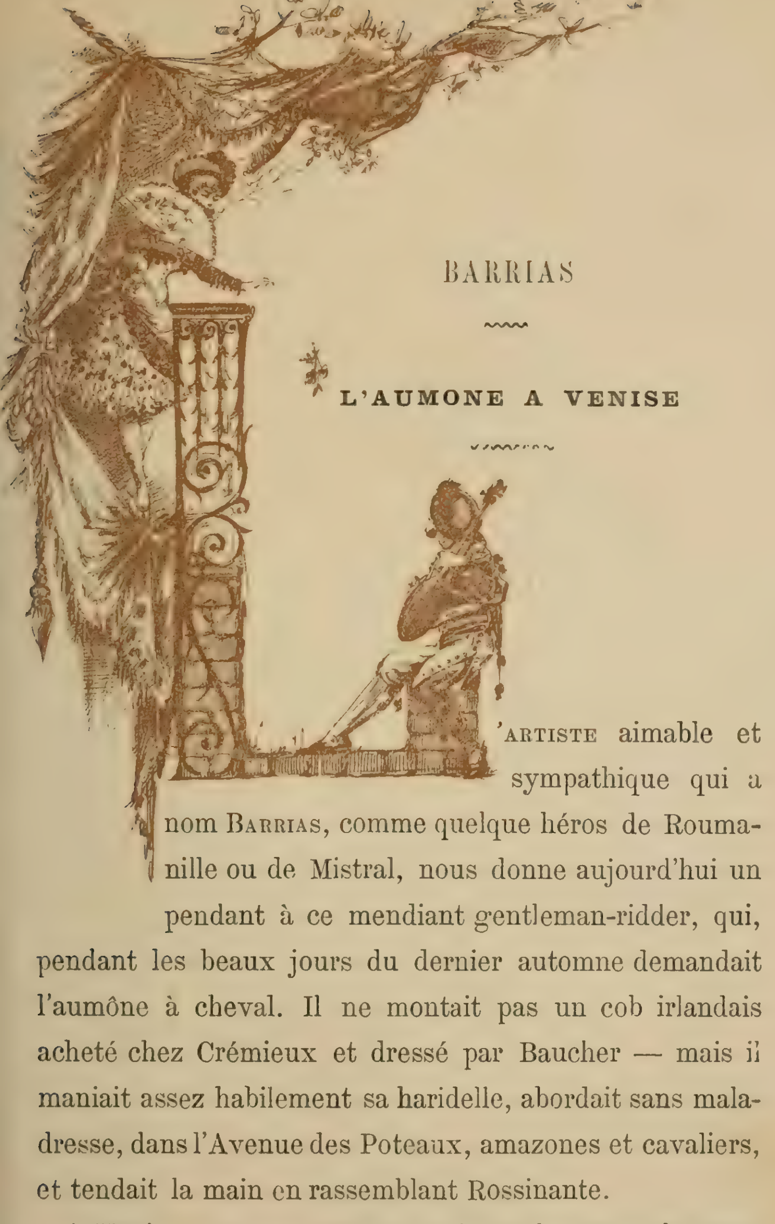
Il n'est pas besoin de regarder longtemps son tableau pour en être convaincu. Le bœuf et la vache du premier plan sont fièrement campés, et je reconnais là, du premier coup d'œil, l'œuvre d'un pinceau magistral.

Ces bêtes de pur sang, dans leur espèce, sont esquissées à grands traits, comme il sied à un artiste de race, qui indique et ne souligne pas. Mais leur origine n'en est pas moins clairement affirmée, et leur acte de naissance est daté, j'en suis sûr, des belles prairies qui s'étendent entre Carentan et Montebourg.



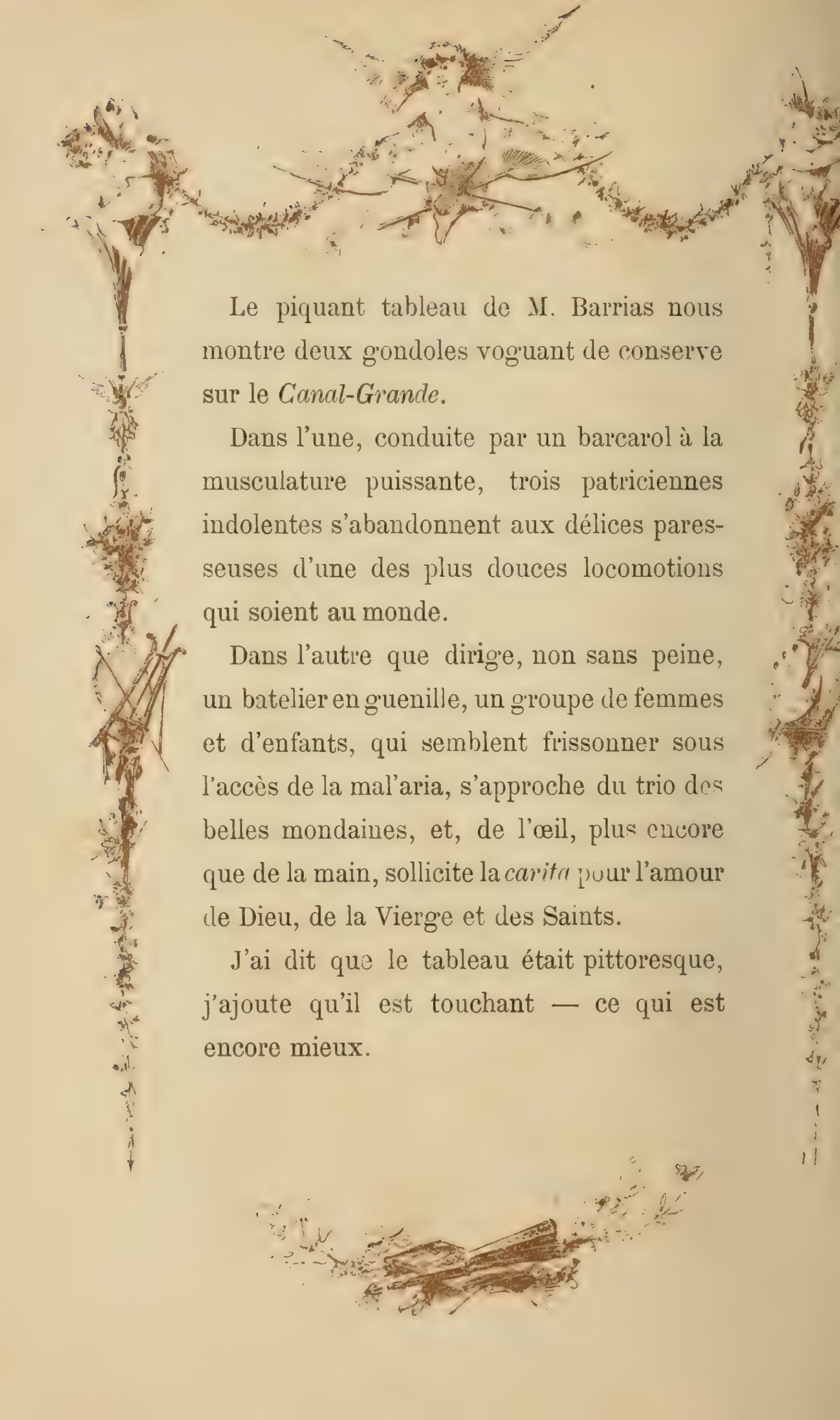
BARRIAS

L'AUMONE A VENISE



L'ARTISTE aimable et sympathique qui a nom BARRIAS, comme quelque héros de Roumanille ou de Mistral, nous donne aujourd'hui un pendant à ce mendiant gentleman-ridder, qui, pendant les beaux jours du dernier automne demandait l'aumône à cheval. Il ne montait pas un cob irlandais acheté chez Crémieux et dressé par Baucher — mais il maniait assez habilement sa haridelle, abordait sans maladresse, dans l'Avenue des Poteaux, amazones et cavaliers, et tendait la main en rassemblant Rossinante.

A Venise c'est un autre air; mais eût la même chanson.



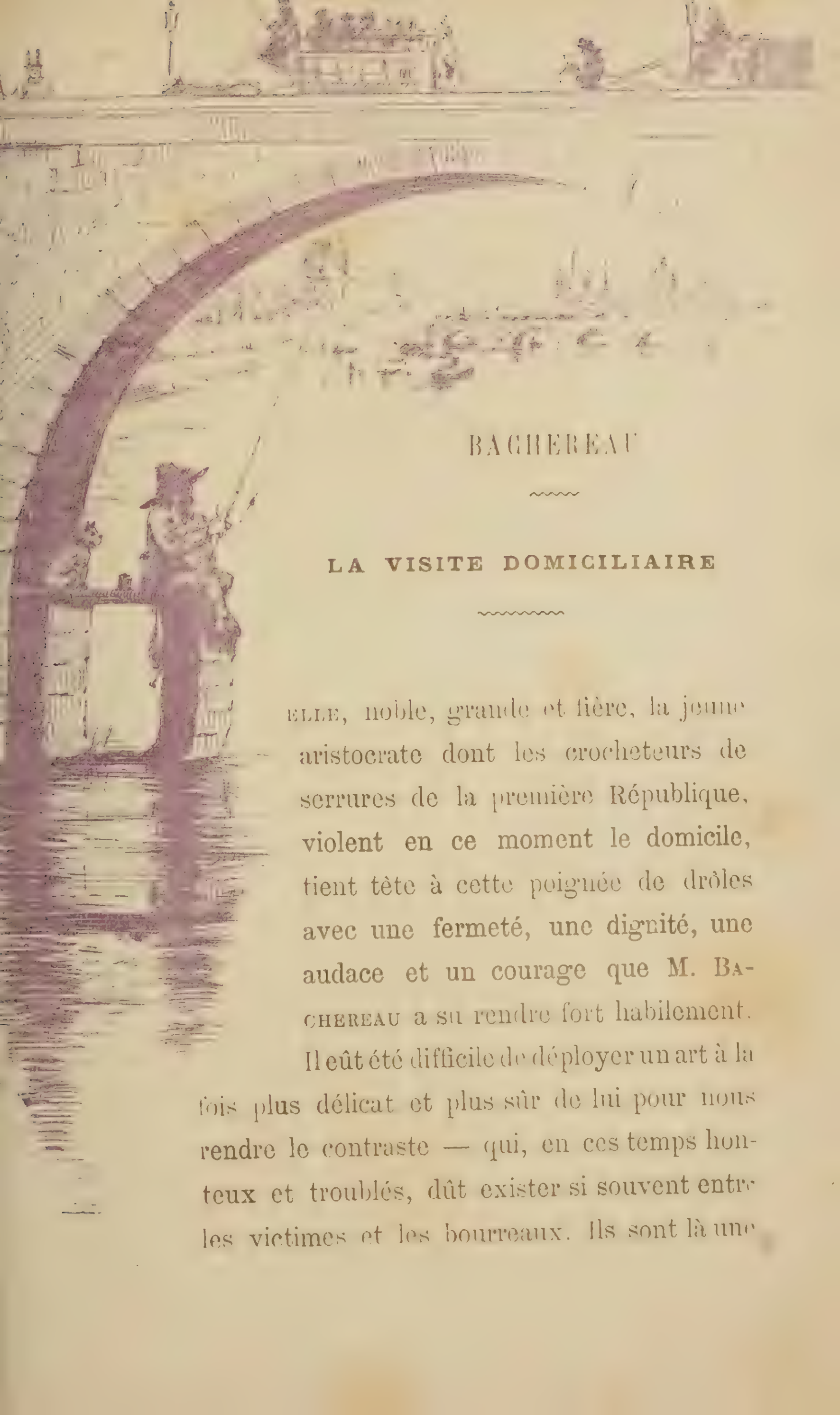
Le piquant tableau de M. Barrias nous montre deux gondoles voguant de conserve sur le *Canal-Grande.*

Dans l'une, conduite par un barcarol à la musculature puissante, trois patriciennes indolentes s'abandonnent aux délices paresseuses d'une des plus douces locomotions qui soient au monde.

Dans l'autre que dirige, non sans peine, un batelier en guenille, un groupe de femmes et d'enfants, qui semblent frissonner sous l'accès de la mal'aria, s'approche du trio des belles mondaines, et, de l'œil, plus encore que de la main, sollicite la *carita* pour l'amour de Dieu, de la Vierge et des Saints.

J'ai dit que le tableau était pittoresque, j'ajoute qu'il est touchant — ce qui est encore mieux.



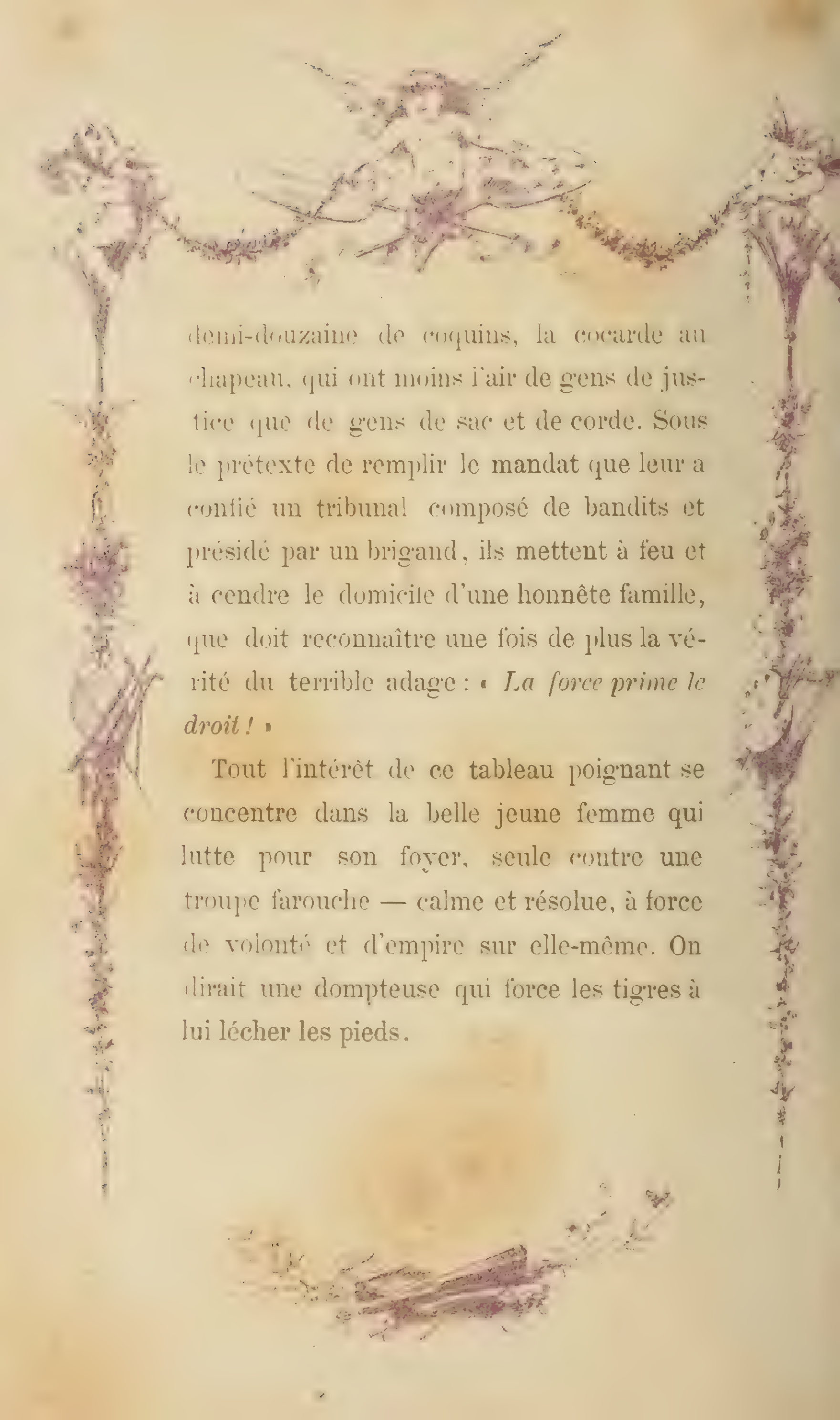


BACHEREAU

LA VISITE DOMICILIAIRE

ELLE, noble, grande et fière, la jeune aristocrate dont les crocheteurs de serrures de la première République, violent en ce moment le domicile, tient tête à cette poignée de drôles avec une fermeté, une dignité, une audace et un courage que M. BACHEREAU a su rendre fort habilement.

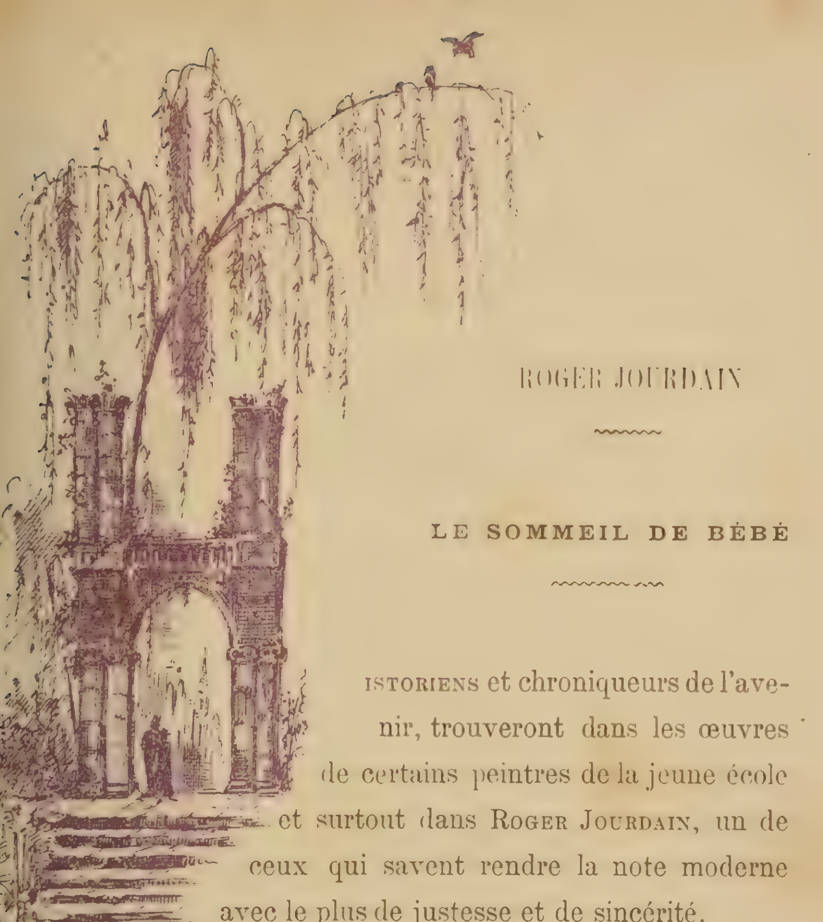
Il eût été difficile de déployer un art à la fois plus délicat et plus sûr de lui pour nous rendre le contraste — qui, en ces temps honteux et troublés, dût exister si souvent entre les victimes et les bourreaux. Ils sont là une



demi-douzaine de coquins, la cocarde au chapeau, qui ont moins l'air de gens de justice que de gens de sac et de corde. Sous le prétexte de remplir le mandat que leur a confié un tribunal composé de bandits et présidé par un brigand, ils mettent à feu et à cendre le domicile d'une honnête famille, que doit reconnaître une fois de plus la vérité du terrible adage : « *La force prime le droit !* »

Tout l'intérêt de ce tableau poignant se concentre dans la belle jeune femme qui lutte pour son foyer, seule contre une troupe farouche — calme et résolue, à force de volonté et d'empire sur elle-même. On dirait une dompteuse qui force les tigres à lui lécher les pieds.





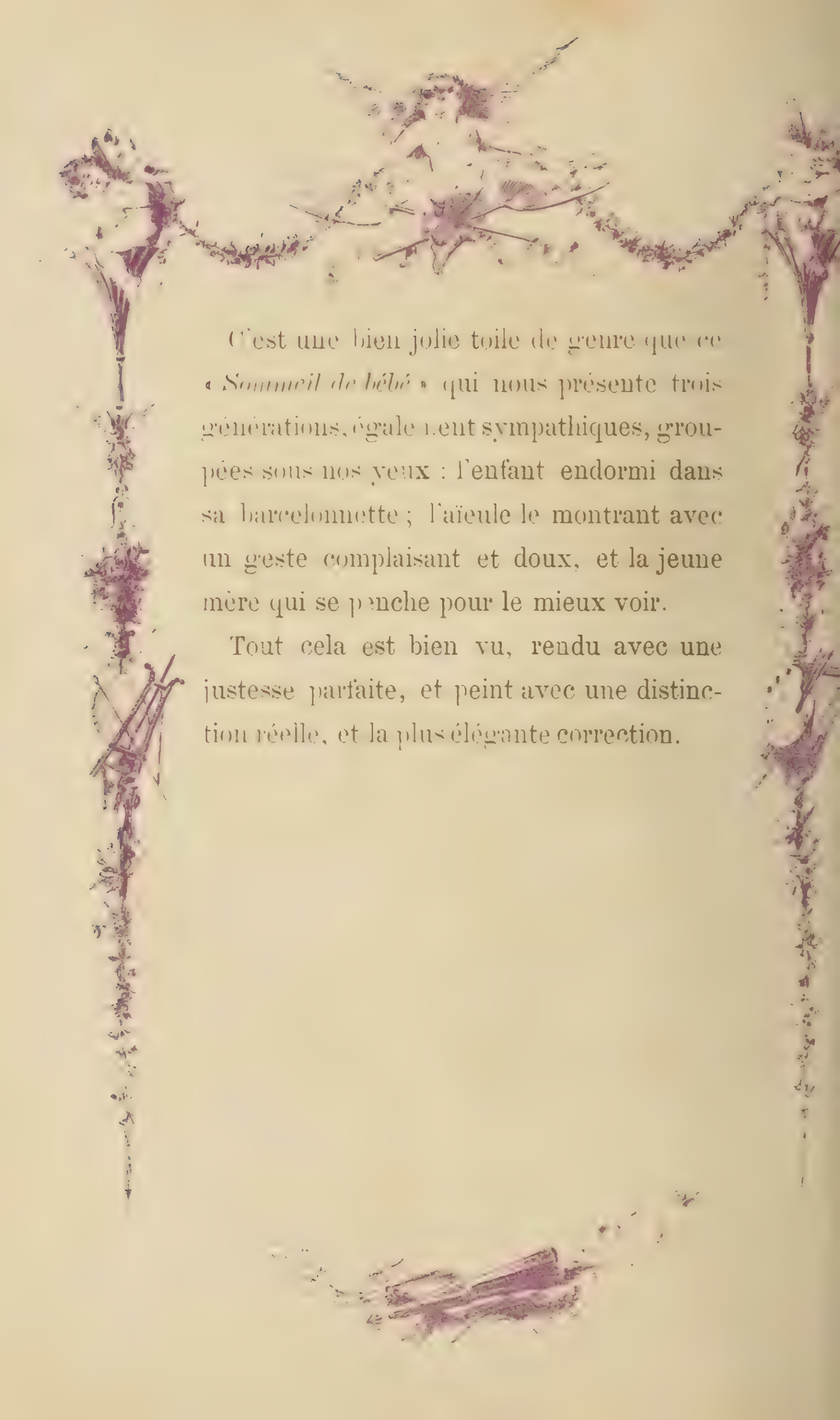
ROGER JOURDAIN

LE SOMMEIL DE BÉBÉ

Historiens et chroniqueurs de l'avenir, trouveront dans les œuvres de certains peintres de la jeune école et surtout dans Roger Jourdain, un de ceux qui savent rendre la note moderne avec le plus de justesse et de sincérité.

Nous connaissons de lui une foule de petits tableaux contemporains qui lui fourniront de précieux documents, pleins d'exactitude et de vérité.

Il est surtout le peintre de la vie heureuse, et nous n'avons garde de lui en faire un reproche, étant de ceux qui disent volontiers des tableaux, ce qu'Horace disait des poèmes : « *Non satis est pulchra esse poemata : dulcia sunto !* — Ce n'est pas assez que les tableaux soient beaux : il faut encore qu'ils soient agréables ! »



C'est une bien jolie toile de genre que ce « *Sommeil de bébé* » qui nous présente trois générations, également sympathiques, groupées sous nos yeux : l'enfant endormi dans sa barcelonnette ; l'aïeule le montrant avec un geste complaisant et doux, et la jeune mère qui se penche pour le mieux voir.

Tout cela est bien vu, rendu avec une justesse parfaite, et peint avec une distinction réelle, et la plus élégante correction.



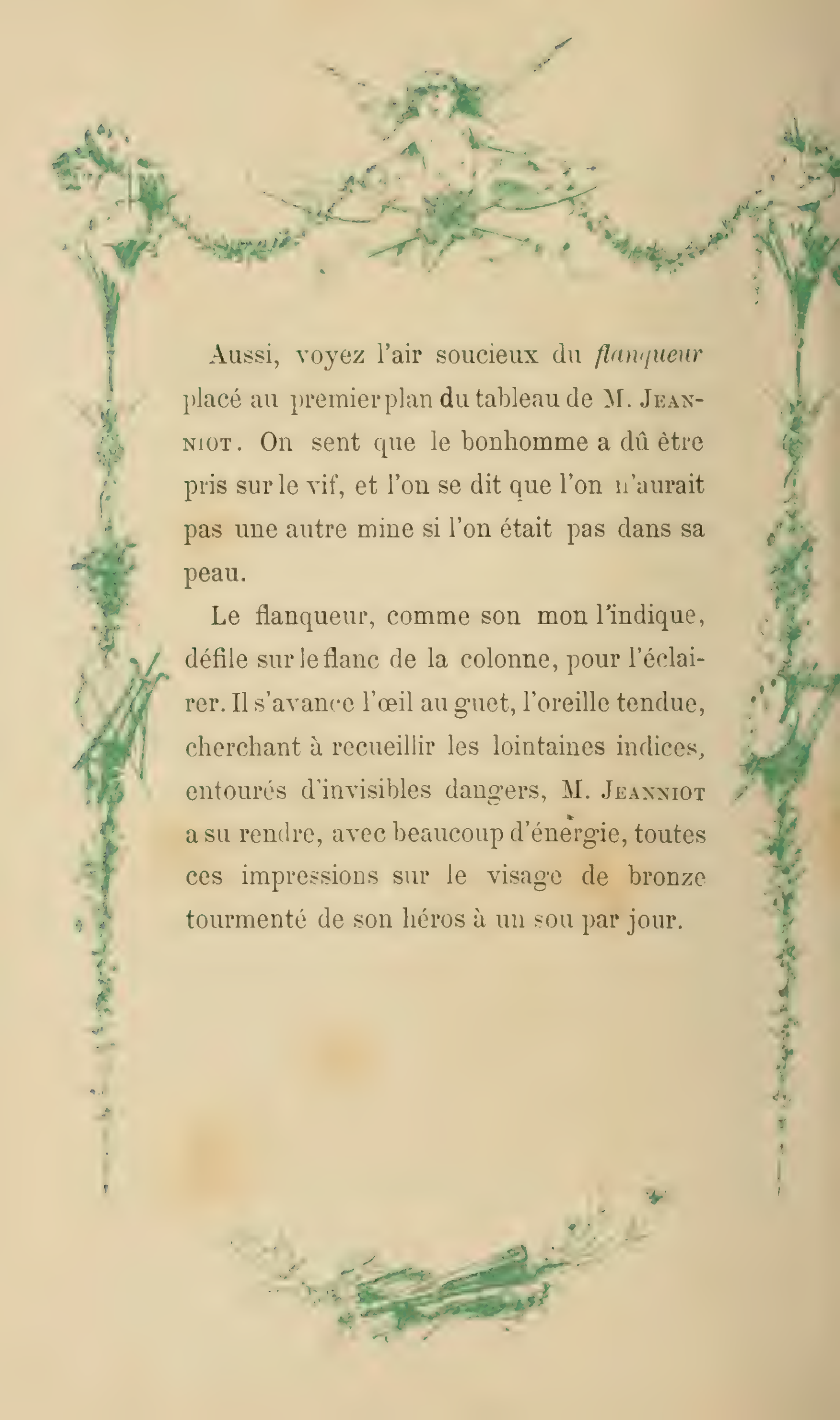


JEANNIOT

LES FLANQUEURS

QUICONQUE a suivi la marche d'une armée en campagne, sait que la fatigue est bien plus redoutée du soldat que le danger. La bataille pour les vrais braves, c'est un jour de fête, et après le tonnerre des premières décharges de l'artillerie, et le sifflement des premières balles — qui cause un certain agacement même aux plus courageux, on trouve qu'il est bien plus pénible d'avoir à chercher l'ennemi que d'avoir à le combattre.

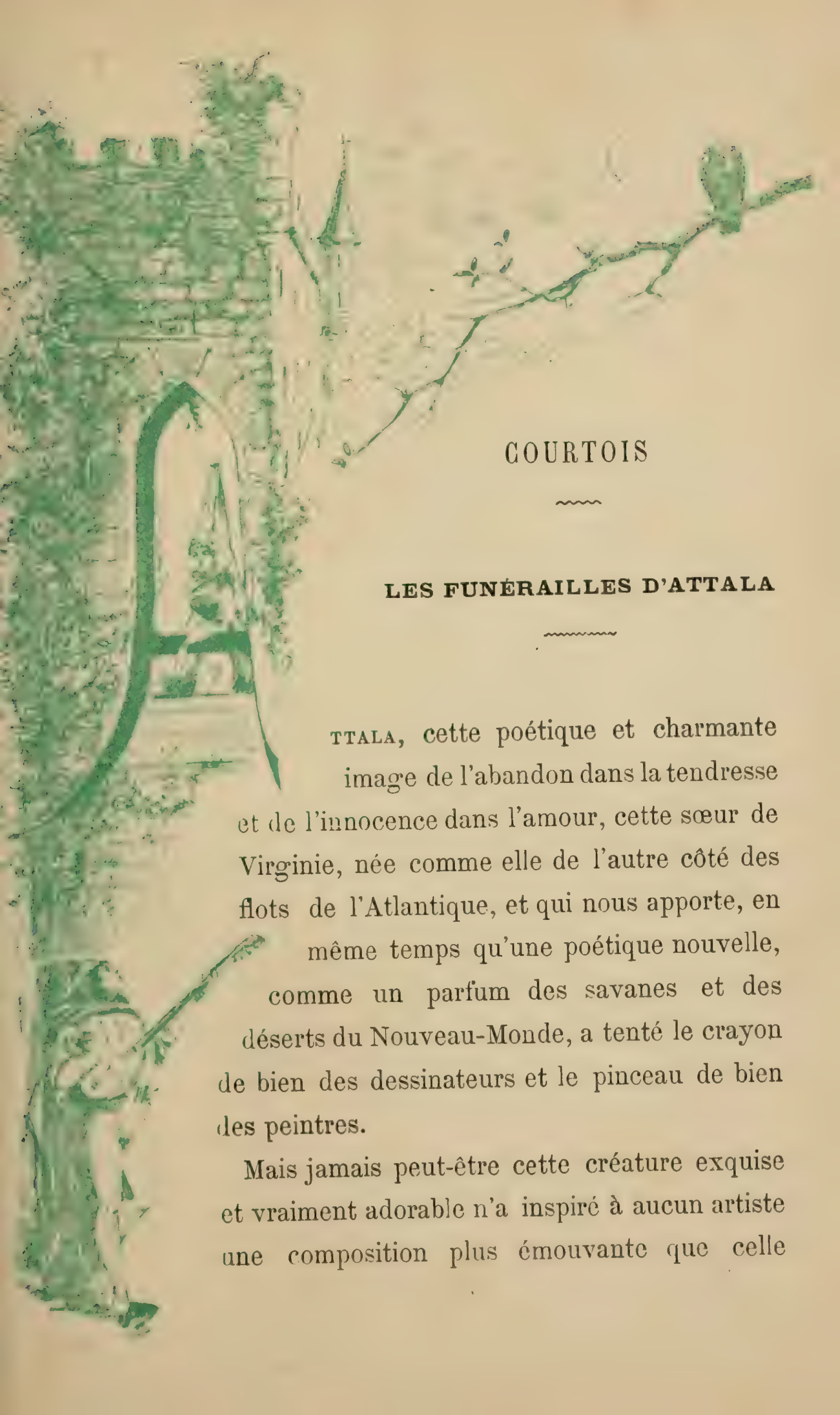
Ce qui est vraiment dur pour le soldat ce sont les longues étapes, par le vent et la neige, sous le soleil ou sous la pluie, avec la lourde charge des effets d'habillements, de campement, des armes, des munitions et des provisions dont on l'accable.



Aussi, voyez l'air soucieux du *flanqueur* placé au premier plan du tableau de M. Jeanniot. On sent que le bonhomme a dû être pris sur le vif, et l'on se dit que l'on n'aurait pas une autre mine si l'on était pas dans sa peau.

Le flanqueur, comme son mon l'indique, défile sur le flanc de la colonne, pour l'éclairer. Il s'avance l'œil au guet, l'oreille tendue, cherchant à recueillir les lointaines indices, entourés d'invisibles dangers, M. Jeanniot a su rendre, avec beaucoup d'énergie, toutes ces impressions sur le visage de bronze tourmenté de son héros à un sou par jour.



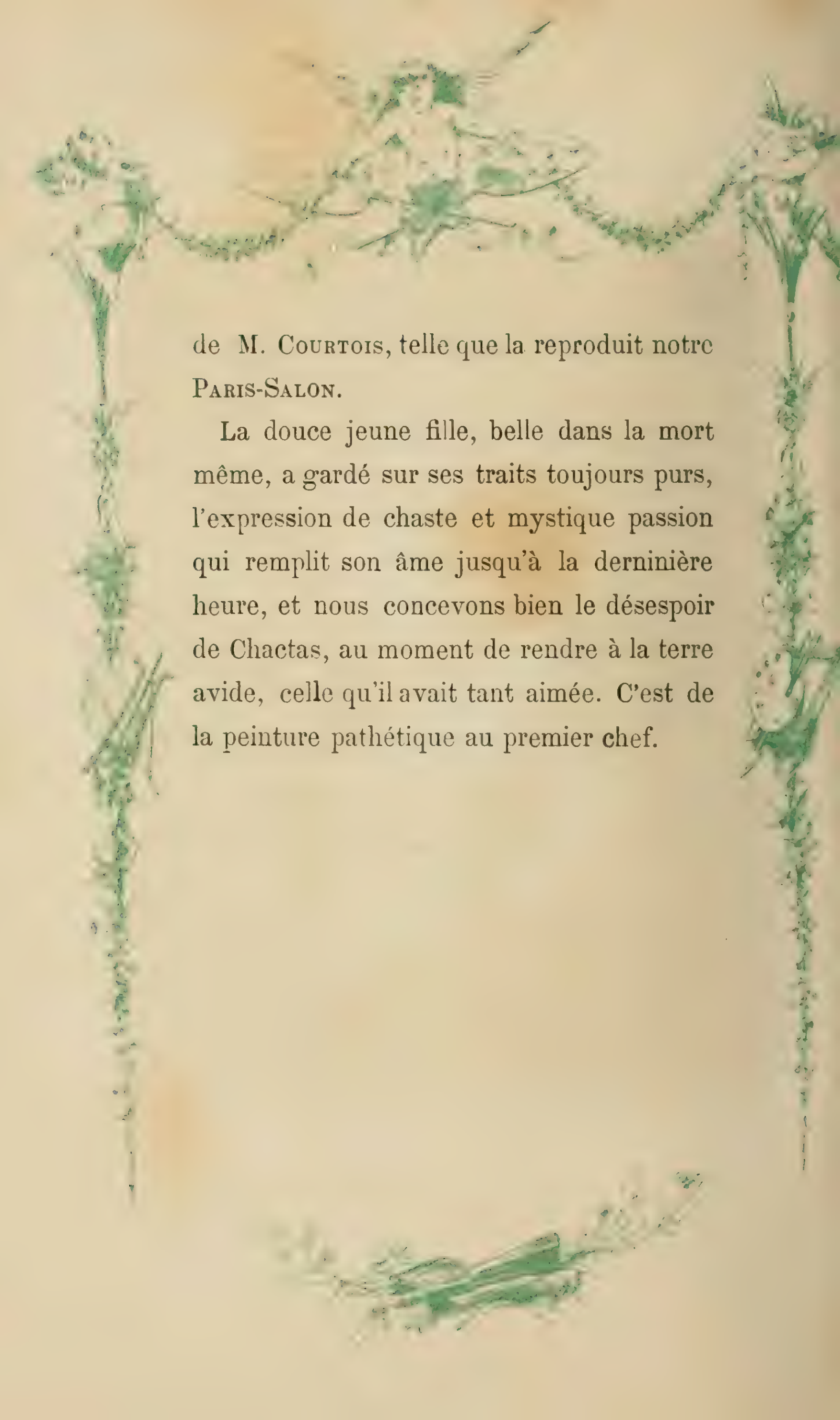


COURTOIS

LES FUNÉRAILLES D'ATTALA

ATTALA, cette poétique et charmante image de l'abandon dans la tendresse et de l'innocence dans l'amour, cette sœur de Virginie, née comme elle de l'autre côté des flots de l'Atlantique, et qui nous apporte, en même temps qu'une poétique nouvelle, comme un parfum des savanes et des déserts du Nouveau-Monde, a tenté le crayon de bien des dessinateurs et le pinceau de bien des peintres.

Mais jamais peut-être cette créature exquise et vraiment adorable n'a inspiré à aucun artiste une composition plus émouvante que celle



de M. Courtois, telle que la reproduit notre Paris-Salon.

La douce jeune fille, belle dans la mort même, a gardé sur ses traits toujours purs, l'expression de chaste et mystique passion qui remplit son âme jusqu'à la derninière heure, et nous concevons bien le désespoir de Chactas, au moment de rendre à la terre avide, celle qu'il avait tant aimée. C'est de la peinture pathétique au premier chef.



LE RUISSEAU DE HUELGOAT

VOULEZ-VOUS savoir à quelle puissance d'effet peut arriver le simple fusain, avec ces deux seules notes de *noir et blanc,* quand il est manié par une main habile et savante, vous n'avez pour cela qu'à jeter un coup d'œil sur ce paysage breton, *Le ruisseau de Huelgoat*, que notre PARIS-SALON est heureux de reproduire.

Il est vrai qu'il est signé du nom sympathique d'*Allongé*, et que M. Allongé est aujourd'hui avec Appian et Maxime Lalanne, un des maîtres incontestés du fusain.

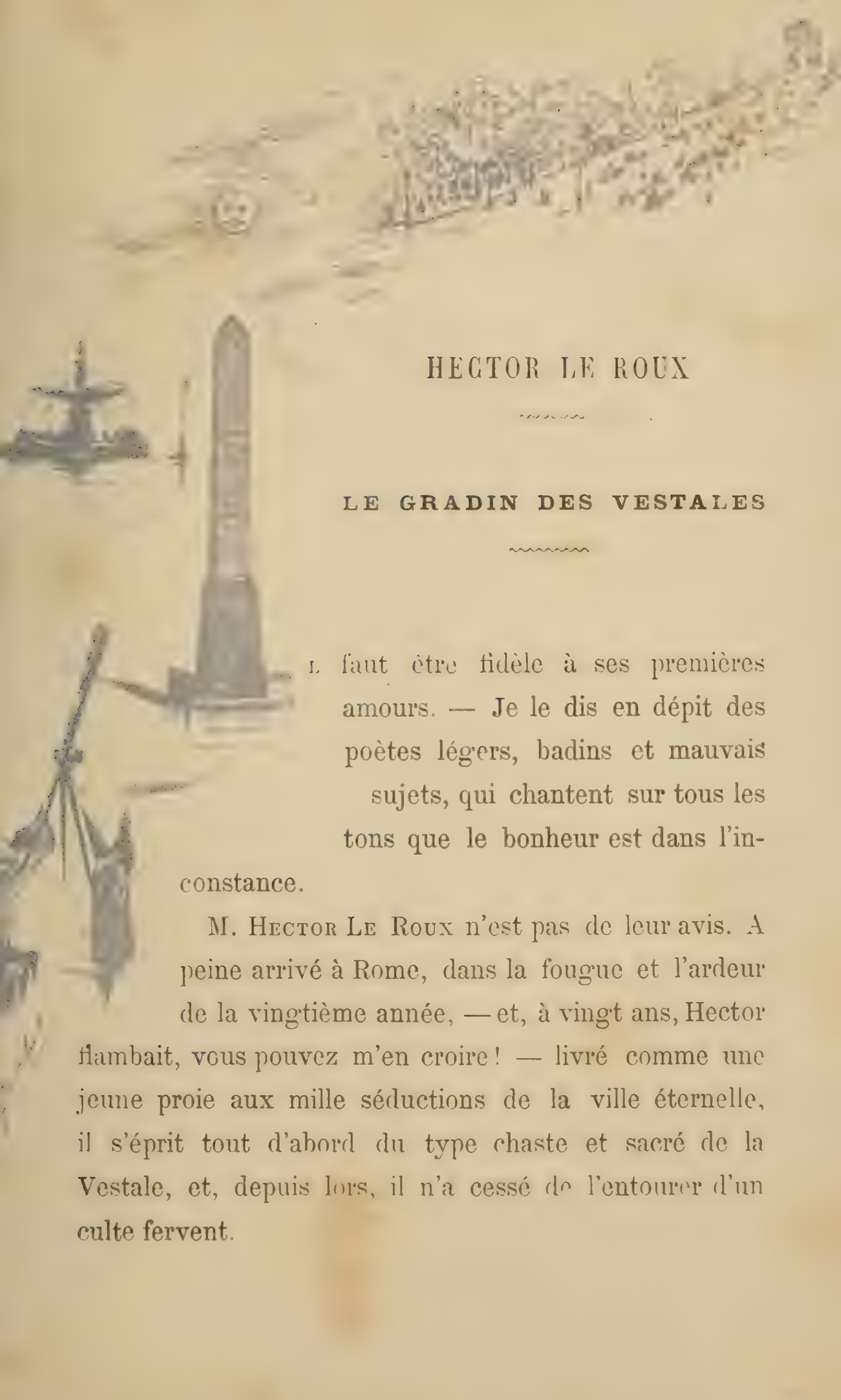
Sans nous appesantir plus que de raison sur la perfection du rendu et sur la force de l'exécution que nous étions certain d'avance de rencontrer dans l'œuvre du dessinateur éminent, nous nous contenterons de faire remarquer la beauté générale de la composition,

le balancement harmonieux et la savante pondération des lignes de cette page vraiment magistrale.

Le sentiment de l'immensité a été rarement mieux rendu.

Le ruisseau, qui est le thème fondamental de l'œuvre à laquelle il sert de titre, s'encadre bien dans sa bordure de roseaux, ployant sous le vent, et le *par delà* se prolonge presque à l'infini, de l'autre côté, en face du spectateur, donne la campagne largement ouverte ; tandis que, sur la droite, la petite église. A la tour élancée, une grande ferme, et tout une suite de petits bâtiments rustiques, servant de limites à l'horizon opposant ainsi leur barrière fixe et ferme aux lignes vagues et volontairement indécises des lointains perdus.



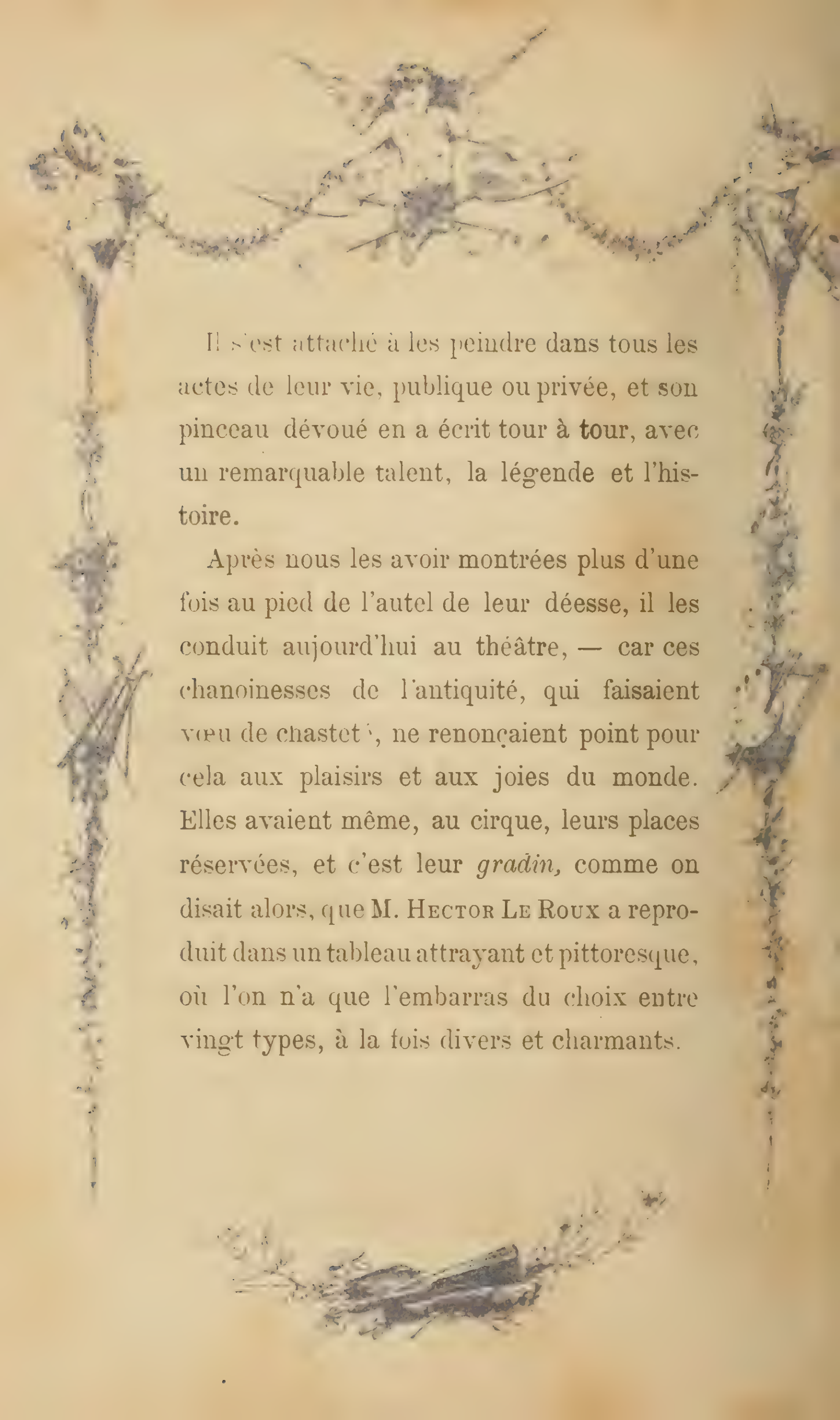


HECTOR LE ROUX

LE GRADIN DES VESTALES

Il faut être fidèle à ses premières amours. — Je le dis en dépit des poètes légers, badins et mauvais sujets, qui chantent sur tous les tons que le bonheur est dans l'inconstance.

M. Hector Le Roux n'est pas de leur avis. A peine arrivé à Rome, dans la fougue et l'ardeur de la vingtième année, — et, à vingt ans, Hector flambait, vous pouvez m'en croire ! — livré comme une jeune proie aux mille séductions de la ville éternelle, il s'éprit tout d'abord du type chaste et sacré de la Vestale, et, depuis lors, il n'a cessé de l'entourer d'un culte fervent.



Il s'est attaché à les peindre dans tous les actes de leur vie, publique ou privée, et son pinceau dévoué en a écrit tour à tour, avec un remarquable talent, la légende et l'histoire.

Après nous les avoir montrées plus d'une fois au pied de l'autel de leur déesse, il les conduit aujourd'hui au théâtre, — car ces chanoinesses de l'antiquité, qui faisaient vœu de chasteté, ne renonçaient point pour cela aux plaisirs et aux joies du monde. Elles avaient même, au cirque, leurs places réservées, et c'est leur *gradin*, comme on disait alors, que M. Hector Le Roux a reproduit dans un tableau attrayant et pittoresque, où l'on n'a que l'embarras du choix entre vingt types, à la fois divers et charmants.



